

ROGER DE LAFOREST

CES MAISONS

QUI

TUENT

Nouvelle édition  
revue et augmentée

Copy by Leviathan

ÉDITION ROBERT LAFFONT  
6 place Saint Sulpice, Paris 6e

Édition août 1988

## SOMMAIRE

- I: Les dangers de la belle étoile
- II: Les sept plaies des gypsies
- III: Les maisons à cancer
- IV: Les « sanctueurs »
- V: La mémoire des murs
- VI: Précautions et remèdes
- VII: Le fantôme est innocent

## CHAPITRE PREMIER

## LES DANGERS DE LA BELLE ÉTOILE

« Le propre de l'homme n'est pas de vivre libre en liberté, mais de vivre libre dans une prison. »

L'homme est le plus vulnérable des animaux. Il n'a pas de carapace, pas de cuir, pas de fourrure. Il est plus nu qu'un ver de terre, plus fragile qu'un citron.

Pour le Grand Organisateur des catastrophes, il est un souffre douleur idéal car, parmi toutes les victimes, il est la seule à être consciente. Intelligent et ingénieux, il s'affaire comiquement pour échapper à son destin de gibier - ce qui rend plus attrayante la chasse à l'homme ouverte en permanence par la Nature.

Paradoxalement, les seules circonstances où l'homme ait le plus de chances de survie, ce sont les catastrophes dont il est en personne l'auteur responsable, c'est à dire les accidents de la route et les guerres.

Les statistiques le prouvent.

Enfermés dans des coquilles d'oeufs qu'on appelle des automobiles, les conducteurs de bolides foncent les uns derrières les autres, ou les uns contre les autres, se dépassent, se frôlant, s'évitant, avec une marge de sécurité réduite à quelques centimètres. Si l'on ajoute que les règles de ce jeu périlleux ne sont respectées par aucun des participants, on peut raisonnablement prévoir qu'il n'y aura pas de survivants à la fin de ce ballet démentiel. Or, les statistiques nous apprennent que, sur les millions de fous qui jouent quotidiennement à ce jeu, quelques milliers seulement u trouvent la mort; ce qui revient à dire que chacun de nous, en prenant la route, n'a pas plus de chances de périr de mort violente que de gagner un gros lot à la Loterie Nationale.

Environ 15.000 morts par an. Seulement. Et dans ce chiffre on compte les piétons écrasés - ce qui n'est pas honnête. De toute manière, par rapport aux centaines de millions de personnes qui, pendant 365 jours, ont volontairement tenté leur chance au jeu de l'auto et de la mort, la proportion des victimes est infinie. Pour ce sport viril qu'est devenue la migration motorisée du week-end, ce n'est pas une casse exagérée. En fin de compte, on s'aperçoit que le billard ou le croquet sont presque aussi dangereux.

Imaginons que les hommes affrontent avec la même insouciance, la même témérité, les forces hostiles de la Nature: quelle hécatombe! Heureusement, ils n'ont de cesse d'inventer des vaccins contre les épidémies, des digues contre les inondations, des maisons élastiques contre les tremblements de terre, des paratonnerres contre le feu du ciel, des silos et des conserveries contre la famine, des pilules contre la surpopulation, des religions contre le désespoir.

Les guerres permettent de tirer une leçon analogue, à la fois paradoxale et consolante. Il est stupéfiant de constater que, pour tuer un seul homme, il faut dépenser des tonnes de métal, d'explosifs, de phosgène, de pétrole, quoi encore? A la sortie de cet enfer déchainé, on s'aperçoit qu'il y a beaucoup plus de survivants que de victimes! L'assassinat collectif organisé n'est pas une activité rentable. Même la bombe atomique, à cause de son prix de revient, n'est pas payante. L'horreur qu'elle nous inspire vient de ce qu'elle est l'oeuvre de l'homme; mais à moindre frais, les séismes et les raz de marée, les famines et les épidémies, les inondations et les insectes tueraient beaucoup plus de monde.

Sans parler des grands cataclysmes naturels, l'homme est en butte aux agressions permanentes du climat, du décor, des éléments; en outre, il doit soutenir les hostilités ouvertes en permanence avec les forces invisibles tombant du ciel ou montant de la terre. En vérité, la nature est pour lui une ennemie mortelle. Quand il se dit et se veut « naturiste », ce ne peut être que par snobisme, et partiellement ou temporairement. En fait, pour survivre, il lui faut des vêtements et une maison.

Les autres animaux de la création résistent mieux, mais l'homme, lui, à mesure qu'il se distingue de la bête et sort de la barbarie, ne trouve son salut qu'en faisant l'escargot. La maison est son seul refuge, sa vraie protection. Pour être en sécurité, il lui faut un toit et quatre murs.

Dormir à la belle étoile est une expression poétique et charmante, mais la réalité qu'elle exprime est redoutable.

En fait, il est dangereux de dormir dehors la nuit; le minimum de prudence consiste à mettre un écran protecteur entre le dormeur et la « belle étoile » qui brille au dessus de sa tête.

Je précise bien que c'est le sommeil de nuit en plain air qui fait de l'homme une cible offerte sans défense à tous les rayonnements cosmiques et telluriques à l'état sauvage. Pour celui qui veille, les risques sont bien moindres. Quand à la sieste de l'après midi, elle ne présente que des avantages - à moins, bien entendu qu'elle ne soit faite à l'ombre d'un arbre maléfique. Mais, la nuit, le dormeur à la belle étoile se trouve en état de vulnérabilité absolue d'autant plus que les heures nocturnes sont celles où se déchainent avec une violence sans retenue les bombardements et les déluges des forces invisibles (qu'elles soient spirituelles, physiques, électriques ou magnétiques).

Les dix survivants dormaient  
la tête sous le drap.

Un médecin américain de mes amis, avec qui je discutais des dangers de la « belle étoile », me raconta qu'il avait eu l'occasion assez terrifiante de vérifier au moins une fois le bien fondé de ma thèse.

C'était à la fin de la dernière guerre, en Allemagne. Il avait alors la responsabilité d'une ambulance militaire de campagne qui se déplaçait avec les premiers échelons de l'armée de Patton. Un jour, dans un désert de ruines (qui était quelques jours plus tôt la ville de Pforzheim, mais où plus un seul pan de mur ne restait debout), il avait fait dresser les tentes de son petit hôpital mobile.

Conséquence d'un bombardement ou d'un combat meurtrier dans ce secteur, mon ami reçut ce jour-là un afflux considérable de blessés. Plus une place sous les tentes. Impossible d'autre part d'organiser avant le lendemain un convoi pour évacuer vers l'arrière ceux qui avaient reçu les premiers soins d'urgence. Il fallait donc se résoudre à faire coucher dehors une vingtaine de blessés (vingt-trois exactement). En ce début de printemps, le temps était encore frais mais très beau. Ce n'était ni les lits ni les couvertures qui manquaient. Bien couchés, bien couverts, bien nourris, bien soignés, ces blessés devaient pouvoir supporter sans dommage une nuit à la belle étoile. On choisit d'ailleurs, pour ce camping forcé en plein air, les moins gravement atteints.

Pourtant, le lendemain matin, on constata que treize d'entre eux étaient morts (soit plus de 50%), tandis que sous les tentes où gisaient des blessés dont l'état inspiraient des inquiétudes bien plus vives, le pourcentage de décès ne dépassait pas 5 %. Il avait suffi d'une toile de tente pour protéger les uns de l'agression de la « belle étoile » que les autres avaient subies de plein fouet.

Protection dérisoire, dira-t-on, si l'on croit à la réalité des rayons maléfiques attaquant, la nuit, l'homme qui dort! Qu'un plafond de pierre, un toit de tuile ou d'ardoise puisse être un écran efficace, on l'admettra à la rigueur. Mais une toile de tente!...

Mon ami américain n'hésitait pas à repousser catégoriquement cette objection.

- Je fus tellement troublé par cette hécatombe imprévisible, m'expliqua-t-il, que je n'eus de cesse d'en découvrir les raisons avouables. De l'enquête approfondie à laquelle je me livrai, je retins deux conclusions étranges:

1. Les dix survivants de la « belle étoile » avaient tous, cette nuit là peu et mal dormi: l'insomnie leur avait-elle permis d'offrir une meilleure résistance aux maléfices de la nuit?
2. Ils avaient tous l'habitude invétérée de mettre la tête sous le drap pour dormir. Le mince morceau de toile avait peut-être suffi à les protéger aussi efficacement qu'une tente ou qu'un toit.

« J'ai le sentiment, conclut le médecin, que la vraie protection du dormeur à la belle étoile est un écran plus symbolique que réel: un mouchoir peut être finalement aussi efficace qu'un couvercle de plomb. L'important, c'est d'avoir la tête couverte. Il s'agit d'une sorte d'obligation rituelle, d'un mystère de conformité. Je m'explique: ce qu'il y a de plus convenant pour la sécurité de l'homme qui dort, c'est une maison; la représentation, même purement symbolique, voire seulement analogique, d'un toit suffit à assurer la protection du dormeur, à rompre le faisceau des forces assaillantes, à décourager l'agression de l'invisible. »

« Une constatation similaire fut faite par le Docteur Encausse (Papus) lors de la Grande Guerre, en 1916, alors qu'il était médecin aux armées, (Note du copiste) ».

Un échiquier surréaliste.

Je dois ajouter mon propre témoignage. Je suis passé par Pforzheim à peu près à la même époque, alors que j'étais moi-même détaché auprès de cette même III<sup>e</sup> armée U.S. De la ville il ne restait que le tracé des rues (lesquelles avaient été déblayées pour la circulation) se coupant à angle droit, composant un échiquier surréaliste dont les cases noires étaient un monceau de pierres calcinées et les cases blanches des décombres plâtreux. C'était le décor hallucinant d'un mystère hostile à l'homme.

Dans les villes torturées par les bombes et le phosphore, il subsiste en général quelques maisons, au moins quelques façades, qui survivent à la catastrophe. Elles sont mutilées mais debout; leurs moignons témoignent, un bras de charpente métallique se dresse de loin en loin pour appeler au secours. Ces ruines incomplètes vivent encore; elles jurent de dire la vérité, toute la vérité. En somme, elles plaident pour l'habitant, elles ouvrent un dialogue humain entre le bourreau et la victime. Dans ces champs de ruines, on n'écoute pas seulement le silence du néant, mais aussi un murmure rassurant de récrimination contre les horreurs de la guerre.

De Karlsruhe à Berlin, j'ai rencontré beaucoup de ces ruines ayant encore quelque forme de ville, utiles pense-bêtes à réveiller la mémoire, salubre rappel à la morale des guerres - pas plus vain, après tout, pas plus insolite que ces carcasses d'autos, statues de la Fatalité, que j'ai vues au Venezuela, placées sur un socle aux meilleurs virages de la route périlleuse qui descend de Caracas à la Guaira, destinées à rappeler aux fous du volant que l'accident, lui aussi, peut être considéré comme l'un des beaux-arts.

Mais à Pforzheim c'était autre chose; c'était un champ de ruines sans pittoresque ni relief, nivelé et quadrillé. J'ai eu l'impression que l'horreur en était arrivée à l'étape du non-figuratif, que l'avant-garde d'un art catastrophique abstrait y donnait spectacle. Le décor était une grille de mots croisés magiques, introuvables, qui causait un malaise atroce à l'amateur de rébus.

J'imagine dans ce décor les vingt-trois blessés hors d'abri pendant toute une nuit, sur des lits de fer alignés à distance réglementaire, offerts sans défense aux foudres invisibles qui consomment jusqu'à l'amiante du dormeur. Rien qu'en évoquant cette scène, je tremble de peur. En tout cas, je comprend mieux pourquoi le plus grand bienfait de la civilisation c'est la maison.

Pour échapper aux souffles de l'Invisible.

Il ne s'agit pas de confort mais de sécurité. Pour manger, pour faire l'amour, et surtout pour dormir, il faut l'abri. Sinon, c'est l'inquiétude, la mauvaise digestion, le rut hâtif, le cauchemar, l'irruption de l'ennemi invisible qui triomphe sans lutte.

Pour échapper à ces dangers, déjà nos ancêtres de la Préhistoire cherchaient refuge dans les cavernes. Aujourd'hui, même les clochards préfèrent l'arche d'un pont, la bouche de métro ou l'encoignure d'une porte cochère; les plus déshérités, qui se contentent d'un banc public, ne négligent pas du moins de se couvrir la tête avant de s'endormir.

Poussé par l'instinct de conservation, l'homme veut un abri pour la nuit. Le nomade dresse sa tente, le sédentaire rentre sous son toit. Ce n'est pas pour se protéger du froid, du vent ou des bêtes; c'est plutôt pour échapper aux souffles de l'Invisible, aux courants indécélables qui balayent l'étendue nocturne, aux feux croisés de la terre et du ciel, pour ne pas demeurer nu et désarmé dans le no man's land de la mort sans nom.. certes, je n'aurais pas le ridicule de prétendre que tous ceux qui dorment à la belle étoile sont condamnés à mort. J'affirme seulement que l'on a intérêt à s'épargner une telle épreuve car, même si les conséquences n'en sont pas mortelles, elles sont toujours (bien que parfois à notre insu du moment) blessantes. Il est donc absurde et dangereux - sous prétexte de sport, d'hygiène ou de naturisme, par snobisme ou par insouciance - d'affronter sans protections les périls d'une nuit en plein air. Je l'ai fait dans ma jeunesse, en quelques occasions, - par nécessité de soldat ou d'explorateur - et je m'en repens encore. Croyez-m'en sur parole: méfiez-vous de la belle étoile.

Les enfants d'Attila  
et les fils de la louve.

La maison est un complément nécessaire de l'homme. Ce n'est pas tant une question de confort que de sécurité morale. Un individu ne peut accomplir son destin social qu'en devenant un habitant; sa personnalité ne peut s'épanouir réellement que s'il est couvert par un toit.

Les nomades n'ont qu'un ersatz de maison: une tente ou une roulotte. Aussi n'ont-ils qu'une apparence de civilisation. Ce sont des êtres inachevés, instables dans le bonheur comme dans le crime. Ils n'ont pas d'avenir, ne laissent pas trace de vie ni de création sur leur passage. Il y aura toujours la guerre entre les enfants d'Attila et les fils de la Louve. Les nomades ne commenceront à exister vraiment qu'en devenant sédentaires.

Quelle que soit la bénignité de sa nature, un vagabond finira toujours par se comporter comme une bête. L'errant est forcément asocial, anormal, dangereux. La méfiance bourgeoise - si vigoureusement stigmatisée et ridiculisée par tous les conformistes gauchistes qui se sont succédés depuis le romantisme - contre le chemineau, contre quiconque n'a « ni feu ni lieu », cette méfiance est saine et justifiée: plutôt que de la moquer, il faut la renforcer.

C'était du moins l'avis de mon ami Job qui, pourtant, toute sa vie, eut à souffrir de cette méfiance. Impénitent trimardeur, il avait l'habitude d'être suspecté, repoussé, chassé par toutes les communautés de sédentaires auxquelles il se frottait au cours de ses errances.

- Ces gens à maisons, me disait-il, ont raison de se protéger, de se tenir fermés contre moi. Je vais vous expliquer pourquoi...

Job affirmait que tous les enfants nés à la Saint-Michel ont l'esprit d'aventure. Lui, il avait vu le jour un 29 septembre en basse Bretagne. Aussi, depuis son certificat d'études, n'avait-il pas cessé de courir les routes de France, vivant sans loi ni loi, louant ses bras dans les fermes, braconnant par-ci, chapardant par là, libre et heureux - du moins l'ai-je cru pendant longtemps, jusqu'à ce qu'il me fasse le plus difficile des aveux.

Le plus libre des pauvres.

Presque chaque années, Job trouvait le moyen de venir me rendre visite. Il ne s'arrêtait que quelques jours chez moi, le temps qu'on ajuste à sa carrure un de mes vieux costumes ou que le dentiste du pays lui arrache à mes frais quelque dent cariée.

Mes relations avec Job remontent à l'époque très ancienne où la sécurité sociale n'existait pas. En ce temps là, les pauvres étaient responsables et couraient les yeux ouverts, vers une vieille femme sans retraite.

Justement, Job était le plus libre des pauvres que j'aie connus. Le voir si pauvre et si libre, si démuné de toute protection civique, si peu solidaire d'une société dans laquelle il vivait en paria volontaire, me donnait, à chacune de ses visites, une délicieuse mauvaise conscience: mauvaise, parce que j'avais honte de m'intéresser au pittoresque au pittoresque et au fantastique social plutôt qu'aux misères humaines; délicieuse, parce que (Dieu merci!) toute vocation justicialiste, socialiste ou syndicaliste était aussitôt étouffée au seul contact de ce géant haillonneux, qui ne consentait à travailler qu'accidentellement, respectait pourtant sincèrement n'importe quel patron temporaire et entrait avec désinvolture dans le jeu si rassurant du paternalisme.

De plus loin que j'apercevais sa barbe de jais et son chapeau rond crasseux, je lui criais: « Soyez le bienvenu, Job » Il attendait, debout à la grille du jardin, que je l'invite à entrer. Mon chien, qui le reconnaissait d'une année à l'autre, était déjà en train de lui faire la fête ; il le sentait venir de loin et n'aboyait jamais à sa rencontre.

- Je n'aurais pas voulu passer par votre village sans vous saluer, me disait Job poliment. Après les compliments d'usage, on se serrait la main gravement et je le conduisais à la cuisine pour y trinquer au vin rouge. Ce rite accompli, je l'accompagnais cérémonieusement au bûcher, où il faisait sa couche, comme la fois précédente, en étendant une botte de paille sur la sciure de bois. La vraie conversation ne venait qu'ensuite.

- A force de coucher dehors, me disait Job, je suis devenu une bête. Mon âme s'est peu à peu évaporée. Je vis selon mes instincts, mes besoins et mes habitudes. Je n'ai plus ni honneur, ni morale, ni ambition. Je ne pense plus jamais ni à l'avenir ni à la mort. Je suis vraiment un animal...

- Domestique ou sauvage?

- Mes habitudes sont domestiques, mes instincts sont sauvages. Un compromis s'établit entre les deux. Si j'habite plusieurs jours de suite dans une maison, je sens une âme repousser au fond de moi; mais quand je couche pendant trop longtemps dans la nature, ma conscience d'homme s'enfoncé et disparaît.

- Comment êtes-vous le plus heureux, Job, avec ou sans âme?

- Quand j'ai une âme, je sais que je suis malheureux. Quand je n'en ai pas, je ne sais pas que je suis heureux.

- Vous avez choisi de vivre libre, sans attache, sans domicile, sans métier... Personne ne vous oblige à mener cette existence de vagabond. Vous êtes fort, vous êtes intelligent, vous êtes même assez instruit et encore assez jeune pour pouvoir vous réintégrer facilement dans la société des sédentaires. Qu'attendez-vous pour le faire?

- J'attends que ma maison soit habitable...

Le maître mot était lâché; je tenais la clé du mystère. Privé de sa maison natale, Job était incapable d'être heureux; mais cette maison était maudite et si fortement maléfique qu'aucun habitant ne pouvait y vivre sain et sauf.

### Un lieu-dit « Ker-Faou »

C'était une chaumière retapée au torchis, isolée dans une lande où le genêt pousse mieux que la pomme de terre. A mesure que de nouveaux maudits naissaient sous ce chaume, les plus âgés quittaient la place, soit pour le cimetière, soit pour s'égailler au hasard des caisses de chômages agricoles ou urbaines.

Job avait appris très tôt que cette maison portait malheur. Quand il fut atteint, à son tour, par la malédiction, bien qu'encore adolescent, il se sentit littéralement chassé dehors, puis poussé devant par la force du destin, comme le Juif errant (quoique pour d'autres raisons). Ce qui n'empêchait pas pourtant que les regrets de sa maison en marchant le suivaient.

Incapable de se fixer sous un autre toit moins chargé de menaces, il était devenu nomade parfait et avait rompu toute attache sociale. Il avait dû alors affronter les dangers de la belle étoile, qu'il ignorait encore mais qu'il apprit vite à connaître. A l'expérience, il estima que les dangers étaient moins redoutables que ceux d'une maison maléfique. Pour ma part, tout bien pesé, je crois qu'il avait raison.

Les confidences de Job avaient piqué ma curiosité, je voulus connaître cette chaumière maudite. Je profitais donc d'un séjour estival dans cette région de basse Bretagne pour me lancer un beau matin dans la lande à la recherche d'un lieu dit « Ker Faou » dont la carte Michelin ne fait même pas mention.

J'ai fini par trouver l'abominable mesure. Je l'ai visitée, je l'ai auscultée. Je ne la décrirai pas: ce serait céder à la facilité littéraire la plus basse. Je me contenterai de l'évoquer en une seule phrase où le lecteur pourra mettre tout ce que son imagination lui suggère: je n'ai jamais vu, dans toute ma vie, une maison plus maudite, plus hostile à l'homme, plus imprégnée de malheur.

A l'époque, j'ignorais qu'il existât des moyens efficaces pour neutraliser le maléfice des maisons. Aujourd'hui que j'ai appris et expérimenté ces moyens, je me demande pourtant s'ils auraient été capables de désamorcer une malédiction aussi puissante que celle qui pesait sur la chaumière natale de Job.

C'est d'ailleurs pourquoi j'ai coutume de faire référence à cet exemple comme au seul cas de maléfice vraiment irrémédiable que j'aie connu.

Voilà bien longtemps que je n'ai rencontré mon ami Job. Plus de trente ans. Mais mon souvenir lui reste fidèle. Qu'est-il devenu? Sans doute est-il mort: il a du cracher sa pauvre âme à Dieu quelque part en France, sur le trimard, au revers d'un fossé pelé. Loin de sa maison maudite. A moins qu'il ne soit encore vivant? Pourquoi pas, puisque je le suis bien moi-même? Il est vrai que j'ai quitté ma maison (laquelle pourtant n'était pas maudite) depuis beaucoup d'années, et si Job y est revenu « pour me saluer en passant », personne n'a pu lui dire pour quel autre pays j'étais parti. C'est déjà mourir que de perdre ses amis.

En tout cas, si Job vit toujours, son sort s'est certainement amélioré, car il est délivré de la malédiction de Ker Faou. J'ai appris que sa chaumière a été brûlée par les Allemands en 1944. Elle servait de refuge à des francs-tireurs. Ceux qui ne grillèrent pas à l'intérieur furent fusillés sur les ruines fumantes. Jusqu'au bout, la sinistre chaumière aura donc porté malheur à ses occupants. Le feu, je l'espère, a purifié ces lieux maudits. Je souhaite qu'on y sème du sel.

Les îlots insalubres.

De nos jours, on appelle d'un autre nom le clochard et le chemineau. Les moeurs sont plus douces, la morale plus tolérante. Beatniks ou hippies, ce n'est pas la misère qui oblige ces jeunes gens à coucher dehors; ils ne cherchent pas non plus (comme Job) à fuir le maléfice d'une maison. Il s'agit plus simplement d'une manifestation d'infantilisme. Mais, pour se faire prendre au sérieux et se donner meilleure mine, ces vieux bébés se barbouillent avec quelqu'une des couleurs que leur offre la riche palette de la Sottise-aux-cheveux-longs: la plus employée est la contestation, mot magique qui donne une « motivation » noble au comportement le plus saugrenu et qui est capable de faire prendre la crasse pour de la patine.

Je n'aurais pas à m'occuper ici des hippies s'ils n'étendaient leur « contestation » à la maison. Par snobisme, les voilà ennemis du clos et du couvert que tout propriétaire doit à son locataire. Ces doux dingues n'hésitent pas à se rassembler par dizaines de milliers dans un champ de betterave pour écouter les borborygmes de la Pop'Music pendant des jours et des nuits. Si vraiment ils en viennent par instinct grégaire ou par goût personnel, à préférer la belle étoile au toit bourgeois, alors ils n'ont pas fini de me donner raison. Nous verrons leur aventure, commencée en pittoresque loufoquerie, s'achever par une dégradation irréparable de l'individu. Leur seule utilité sera désormais de servir d'ilotes pour dégoûter les jeunes bourgeois de leur vice préféré: le gauchisme. Malheureusement, ce sont des ilotes insalubres.

3 fois M.

Beaucoup d'entre eux, sinon tous, se prétendent révolutionnaires. Ils souhaitent détruire la détestable société existante, ruiner tout ce qui existe, pour construire plus facilement sur la table rase un ordre nouveau.

Louable intention! Mais, s'ils veulent vraiment réussir une révolution fondamentale, ils devraient la commencer par l'urbanisme, par l'architecture.

Ce qui détermine et conditionne le plus fortement l'homme, ce qui lui donne sa vraie densité sociologique, un comportement, une éthique, un idéal, c'est sa maison.

.....  
.....

Cette ligne de points de suspension représente toutes les objections raisonnables que l'on peut faire à une telle affirmation. Exagérée, absurde, paradoxale, fausse sont les plus douces épithètes que chacun, selon son appartenance philosophique, politique ou religieuse, pourra appliquer à ma proposition.

Devant la réprobation unanime, je me fais humble mais je reste têtu. Je suis sûr, je sais (par intuition autant que par expérience) que l'habitant, sous l'influence de l'habitation, change, évolue, se transforme, autant dans ses habitudes de vie que dans sa façon de penser, autant dans ses moeurs que dans ses croyances. Aussi, plutôt que de perdre le temps si précieux de sa jeunesse à lire les gros ou petits livres plus ou moins rouges de Marx, Mao ou Marcuse, un vrai révolutionnaire devrait-il d'abord étudier l'architecture et l'urbanisme. Les 3 M, c'est bon pour les idéologues oisifs et impuissants; les révolutionnaires virils et sérieux, ceux qui veulent épargner à l'humanité les massacres, la terreur et la servitude qui se produisent toujours quand on change par la force les

institutions avant d'avoir changé la mentalité des individus, ces révolutionnaires-là, soucieux d'abord d'efficacité, feront bien de commencer par apprendre à construire les maisons nouvelles qui inclineront puis contraindront les hommes à rénover la société. Comme le dit très justement un sculpteur-urbaniste dont je vais vous parler tout à l'heure: « Un bedeau dans une église romane ne pourra pas créer et prévoir l'Église de demain. » De même est-il impossible à l'habitant d'une H.L.M. d'imaginer l'ordre nouveau et de travailler utilement à son avènement.

Une maison à cloisons invisibles.

Quatre murs surmontés d'un toit, c'est ce qu'il y a de plus important au monde. Le bien et le mal, le meilleur et le pire viendront de là pour l'homme qui vit, qui mange et qui dort, qui pense et qui imagine, qui se révolte et qui se résigne, qui aime et qui hait, qui travaille et qui paresse, qui crée et qui rêve, qui souffre et qui jouit, dans ce tiroir ou ce cube aménagé avec plus ou moins de confort et de raffinement.

Aucun être vivant n'échappe à l'influence de la maison qu'il habite. C'est pourquoi, pour la contestation et la révolution, il me semble beaucoup plus important de construire « une maison à cloisons invisibles », comme l'a fait un architecte de soixante-cinq ans nommé Nicolas Schoffer, plutôt que d'avoir vingt ans et de barbouiller de graffiti les murs des universités, de rosser ses professeurs, de fumer de l'herbe à chat, d'être sale comme un peigne et chevelu comme un Absalon.

Il est vrai que la maison de M Schoffer n'est pas restée longtemps debout: dix jours seulement, le temps que dura une certaine Exposition des travaux publics et du bâtiment. Ce n'était qu'une expérience. Elle inquiéta sans convaincre. C'est ce qui se produit toujours quand une fenêtre s'ouvre trop brusquement sur l'avenir.

Je n'ai pas eu la chance de visiter cet étrange chef-d'oeuvre, mais la description qu'en a faite son auteur suffit à m'enchanter:

« En 1955, j'ai réussi par un miracle inexplicable à obtenir des crédits pour réaliser une maison à cloisons invisibles. Pour dix jours. Parce que, en France, on peut faire vraiment des expériences architecturales très chères à condition que ça ne dure pas très longtemps. J'ai fait une maison en forme de trou de serrure, avec une partie trapézoïdale et une partie circulaire, pas de cloison entre les deux parties.

« L'élément trapézoïdal était totalement insonore, froid et bleu. Dans la partie circulaire, en revanche, il y avait une lumière rouge, chauffage par infrarouge à 45°, et énormément de bruit...

Quand on traversait l'intersection imaginaire entre le trapèze et le cercle, on changeait totalement d'ambiance. »

Décidément, je suis de plus en plus convaincu que le contenant peut provoquer une mutation du contenu. L'habitant d'une maison à parois immatérielles aura certainement une autre démarche intellectuelle, une autre manière de créer l'avenir (le sien et celui de la société), que l'habitant du traditionnel pavillon de banlieue.

D'ailleurs, l'architecture n'est-elle pas justement le paramètre le plus commode et le plus signifiant d'une époque ou d'un règne? Que le lecteur me pardonne si je ressasse des lieux communs; mais, de truisme en truisme, ces paliers de l'évidence, on arrive plus facilement à faire accepter à la fin du compte une vérité paradoxale. Allons-y!

Des pyramides à la lessive.

Chacun des « règnes » - chacune des époques, voire des ères - (dont la succession compose l'histoire de l'humanité) peut être symbolisé par un monument qui exprime à lui seul, avec une évidence indiscutable, la vérité et la valeur, l'essence et l'existence d'un certain moment de civilisation.

Est-il besoin d'illustrer cette proposition par des exemples? Ce n'est que du bavardage de salon. Les pyramides, oui, représentent bien l'Égypte des pharaons, expliquent à leur manière les causes et les effets de sa mystérieuse avance sur la marche du genre humain. Le temple d'Angkor et son rébus de pierres suffisent à résoudre l'énigme khmère. Quant au fameux miracle grec, qui en dénonce mieux les secrets que le Parthénon et l'Erechthéon? Du plus lourd morceau d'histoire romaine - la loi, les dieux, les jeux, le César et la Plèbe - nous avons ce raccourci monstrueux: le Colisée, « monceau de pierre assis sur un monceau de gloire ».

On peut continuer à accumuler les preuves; il n'y a qu'à survoler les siècles, en s'arrêtant à chaque étape au monument le plus signifiant.

Il est certain que la cathédrale de Chartres, cette Brocéliande de pierre de la chrétienté, en dit plus long que toutes les exégèses sur le printemps mystique d'une race dont nous ne sommes plus aujourd'hui que l'hiver privé de sève.

Il est vrai que le château de Versailles et l'hôtel des Invalides démontrent, avec une évidence qui crève les yeux, pourquoi et comment le siècle de Louis XIV fut grand. Celui de Louis XV ne le fut pas moins, il le fut même un peu plus puisqu'il ajouta la grâce à la grandeur. « Artifice d'artificier », au finale d'une fête du goût et de l'élégance, les architectes de ce temps-là ont parsemés la France d'innombrables chefs-d'oeuvre qui nous rappellent aujourd'hui - presque à chaque coin de rue dans les bons quartiers - que l'Ancien Régime, c'était vraiment la douceur de vivre.

L'éclipse de civilisation qui suivit s'exprima, si l'on peut dire, par une absence d'architecture. En fait de monument, la Révolution française n'a dressé que les deux montants de la guillotine...

Amusons-nous à poursuivre le survol jusqu'à nos jours. Notre propos y trouvera de nouvelles vérifications.

La III<sup>e</sup> République a la chance d'être représentée par la tour Eiffel, et la malchance d'avoir souffert après la Grande Guerre d'une éruption de monuments aux morts, d'une laideur tératologique, qui n'épargna pas une seule commune du terrorisme national.

A la IV<sup>e</sup> république on ne peut trouver qu'un symbole architectural assez médiocre: H.L.M. aux cloisons en buvard mâché et à toiture poreuse.

Quand à la V<sup>e</sup>, son originalité (unique dans l'histoire de l'humanité), c'est d'avoir exprimé sa grandeur non pas par un monument mais par une lessive. Ce n'est ni un palais ni une chaumière qui témoignera pour ce régime devant la postérité, c'est un shampooing. Les torrents détersifs qui ont ruisselé sur toutes les façades parisiennes ont redonné à la ville une merveilleuse et émouvante jeunesse. Ce blanchiment du décor hérité des siècles précédents est bien, en fin de compte, plus significatif du règne gaulien que la réduction de la patrie aux limites de l'hexagone ou l'explosion de la première bombe atomique française.

## CHAPITRE II

## LES SEPT PLAIES DES GYPTES

L'Architecture est le premier des Beaux-Arts; les autres sont de rangs inférieur. Pourquoi cette prééminence? Parce que c'est le seul des arts d'agrément ou d'industrie que l'on puisse tenir pour responsable du bonheur et de la sûreté des hommes.

« La Beauté n'est jamais, ce me semble, qu'une promesse de bonheur », disait Stendhal. Promesse jamais tenue par aucun des arts fabricants de Beauté, sauf par l'Architecture. Quant à la sécurité, l'Architecture est seule aussi à pouvoir la donner.

La Peinture n'est qu'un art d'ameublement et une Bourse des couleurs. La sculpture ne peut faire mieux que peupler les parcs et les places de bustes et de statues. La musique attaque les parties molles de l'âme. La Danse est une volupté sans procréation et une prière jamais exaucée. Le Théâtre est un art de société à responsabilité limitée. L'Éloquence, c'est l'art du mensonge et de la trahison. L'Assassinat, c'est l'art de la guerre miniaturisé. La Poésie, avec sa clé d'or, n'ouvre plus que des coffres vides...

Tandis que l'Architecture, elle, est pleine de sens et de puissance. Elle a une vocation à la fois esthétique et sociale. Selon que le décor créé par elle sera plus ou moins beau, selon que les maisons bâties par elle offriront aux habitants plus ou moins de confort, matériel et moral, plus ou moins de conformité à l'âme et à la chance de chacun, les hommes seront différents; ils seront, en fin de compte, plus ou moins heureux.

Or, le bonheur, y a-t-il rien de plus important? C'est le but de tous les espoirs, de tous les vœux, de tous les efforts; sa recherche sert d'excuse bien souvent aux petites lâchetés comme aux grands vices, voire aux crimes.

Eh bien ! puisque la maison peut décider du bonheur ou du malheur des habitants, on ne saurait prendre trop de soin à la choisir idoine, avant de se risquer à y emménager. L'hygiène, le confort, les commodités ou l'agrément des autres ne sont pas des motifs suffisants pour se décider. Plus important que tout est le facteur que j'appellerai de conformité: il s'agit de savoir, avant tout, si un logement convient ou ne convient pas à ses occupants, s'il leur est bénéfique ou maléfique, s'il protège leur santé ou la ruine, concourt à leur bonheur ou à leur malheur.

Mais est-il possible de s'en rendre compte avant d'«entrer dans les lieux » (comme disent les agents immobiliers)? Existe-t-il un moyen de découvrir la malfaisance d'une maison, avant de le vérifier à ses dépens en y habitant?

Si je pouvais répondre oui à cette question, avec la plus tranquille assurance, je ne serais pas en train d'écrire ce livre.

Mon propos, en effet, est justement d'enseigner à tous ceux qui voudront bien me lire:

1. Comment détecter les maisons dangereuses;
2. Comment purifier, neutraliser, rendre inoffensifs les lieux dangereux ou maudits quand malheureusement on est contraint d'y vivre;
3. Quelles précautions il convient de prendre avant de construire ou d'acheter une maison.

Pris au piège.

La beauté, l'agrément, le confort d'une maison ou d'un appartement sont faciles à estimer. Une simple visite suffira à l'éventuel acheteur ou au candidat locataire pour

apprécier la dimension, la clarté, l'ensoleillement des pièces, la distribution des aîtres, les commodités, l'insonorisation, la vue, l'aération, l'environnement... que sais-je encore? Pourtant, le visiteur le plus méticuleux ne saura pas, au moment de se décider, si ce logement lui convient réellement. Ce n'est ni un architecte, ni un hygiéniste, ni un décorateur, ni un artisan quelconque, qui sera capable de le renseigner, éventuellement de lui crier: « Attention ! cette maison qui vous parait si belle, si confortable, si bien située, elle est dangereuse pour vous: vous y serez malheureux ou malade. Surtout, n'y entrez pas sans vous être assuré auprès d'un spécialiste qu'il sera possible de rendre votre logement salubre et inoffensif... »

En entrant dans le logement qu'il vient de louer ou d'acheter, le nouvel occupant ne se doute pas qu'il tombe dans un véritable piège; son destin va désormais être irrémédiablement influencé par cette boîte magique faite de quatre murs, d'un plafond et d'un plancher. Car le foyer - qu'il soit familial ou célibataire - tient l'homme prisonnier d'un réseau de lignes et de forces qui conditionne sa santé, son bonheur et sa chance.

Oui, dans son logement, l'homme est pris au piège. Dans ces lieux où il vit, où il dort, où il s'intègre à la fois à une communauté humaine et à un décor géographique, il risque d'être bombardé, transpercé, malaxé, informé, conditionné par des forces qui naissent et jaillissent soit du sous sol, de l'implantation de la maison, soit des déluges immatériels qui tombent du cosmos, soit des matériaux mêmes dont est faite la maison, soit des lignes inventées par un architecte irresponsable, soit des objets ou du décor dont la géométrie peut faire rayonner des « ondes de forme » plus ou moins violentes, soit des mystères symboliques ou analogiques qui commandent encore inexplicablement tant d'influences occultes, soit de la mémoire des murs qui, ayant enregistré au cours des années des événements dramatiques ou pénibles, suintent encore le malheur ou le crime jusqu'à pourrir l'atmosphère des vivants...

Pour ces raisons - pour une seule ou pour plusieurs - le logement (ou une partie du logement) devient une caisse de résonance dans laquelle l'occupant n'est plus qu'un jouet de toutes ces forces multipliées et déchaînées.

Certes, il y a des maisons neutres qui n'influenceront l'occupant par rien d'autre que par leurs commodités ou leurs désagréments, leur luxe ou leur misère, leur confort ou leur insalubrité. Certes, il n'est jamais indifférent de vivre dans un taudis ou dans un palais, dans un rez-de-chaussée sur courette obscure ou dans un 7<sup>e</sup> étage ensoleillé, de vivre à quatre personnes dans un petit studio avec un placard cuisinette ou à deux dans un quatre pièces grand standing. Mais ces inconvénients ou ces avantages (conséquence inévitable de l'inégalité des fortunes) sautent aux yeux; ce sont là des conjonctures efficaces sans mystère comme sans remèdes. Au contraire, il est possible de combattre ou de diriger les influences invisibles qui font l'objet de mon étude, celles qui rayonnent des murs à l'insu de l'habitant et décident de son destin.

Il est très utile de pouvoir déceler ces influences avant d'en être la victime. N'est-ce pas? Combien de gens ont été égotants toute leur existence, combien sont morts prématurément parce qu'ils ignoraient que leur maison était construite sur une faille géologique ou traversée par un courant tellurique! Combien de pitoyables tâtés ont gâchés leurs chances, ruiné leur bonheur familial, pour la seule raison qu'ils habitent (sans le savoir) un logement maléfique ou maudit!

Certains veinards, au contraire, ont gagné le bonheur simplement parce qu'ils demeuraient dans des maisons dont le rayonnement invisible favorisait leur entreprises, confortait leur santé, créait autour d'eux un climat de chance.

Car il y a aussi des maisons du Bonheur: ce sont celles où l'habitant se trouve en harmonie si parfaite avec l'habitation que sa Chance est exaltée jusqu'à acquérir une vibration extraordinaire. Ces sortes de refuges privilégiés prédisposent au Bonheur, créent les conditions d'une vie heureuse, bref sont bénéfiques - et le sont avec la même force, avec la même évidence que d'autres maisons manifestent leur malfaisance.

Pour un logis, il ne peut exister une qualité plus précieuse que de porter bonheur à ses occupants. Un tel avantage - bien reconnu et prouvé - devrait suffire à décupler son prix de vente ou de location.

Mais qui oserait en faire état? Preneur et bailleur ont-ils jamais déclaré devant notaire que les lieux faisant l'objet de leur contrat sont bénéfiques, ou pour le moins ne sont pas maléfiques? Ce sont là épithètes inconvenantes dans les tractations immobilières.

Tant pis! En tout cas, il me semble injuste que les maisons du bonheur ne bénéficient pas d'une plus-value, puisque les maisons du malheur - elles - sont bel et bien dépréciées. Des immeubles, des appartements sont pratiquement invendables parce qu'ils ont mauvaise réputation. Calomnie ou médisance, les accusations de ce genre se répandent vite et loin; elles trouvent toujours créance et une crainte superstitieuse décourage les acheteurs.

La bonne affaire de Maurice Besson.

Le célèbre guérisseur Maurice Besson me confiait un jour, parlant à ma personne, qu'il avait acheté bien au dessous de sa valeur réelle la belle villa qu'il habite à Panizol, aux environs de Limoges. Dans la région, cette maison passait pour porter malheur; ses anciens occupants étaient morts du cancer. Évidemment, Maurice Besson n'était pas homme à se laisser intimider par une menace de cette nature. Il avait les connaissances et les capacités suffisantes pour ôter le maléfice de cette maison. Aussi n'hésita-t-il pas à se porter acquéreur, réalisant une affaire extrêmement avantageuse. Il purifia la villa de toute influence mauvaise (par un procédé dont je serai amené à parler dans un autre chapitre de ce livre). Depuis lors, la famille Besson vit heureuse et en bonne santé dans la villa « Chatanika » où précédemment régnait le malheur et la maladie.

Bonheur à domicile.

Si l'on habite une maison « neutre » ou bénéfique, il n'y a pas grand intérêt à le savoir. L'apprendre ne changera rien au comportement de l'habitant. Mais si l'on occupe une demeure maléfique, il est très important d'en être informé avec certitude: on aura ainsi la possibilité soit de la fuir au plus tôt (le pire déménagement vaut mieux que de subir une fatalité malheureuse), soit de l'assainir par des procédés relativement simples dans le plus grand nombre de cas.

Expliquer ces procédés - dont les uns sont purement scientifiques et les autres ressortissent peu ou prou à une espèce de magie empirique - c'est justement l'objet de cette étude. La difficulté, c'est que les procédés varient selon la nature du maléfice. Constater l'effet est à la portée de tout observateur honnête; en trouver la cause demande des connaissances et une technique qui ne s'enseignent encore dans aucune

université. Si l'on veut agir utilement, il faut que le diagnostic ne soit pas approximatif, mais au contraire rigoureusement précis pour que le remède puisse être approprié exactement au mal.

De toute manière, le plus important c'est de ne pas subir sa maison aveuglément et passivement. Surtout ne pas se résigner, mais chercher d'où vient le malheur afin de pouvoir y remédier. Pour tout habitant, le premier soin doit être de percer le mystère des murs entre lesquels il vit, son premier devoir de prendre en conséquence les précautions et les mesures utiles pour que le Bonheur vienne au rendez-vous à domicile.

Les causes du maléfice.

De très nombreux correspondants (amis ou inconnus) m'ont écrit pour me signaler des maisons maléfiques. Ils me donnaient les preuves, les références. J'aurais donc pu vérifier chaque cas l'un après l'autre. Mais où trouver le temps et l'argent pour mener une telle enquête? A quoi bon, d'ailleurs?

Mon intention ne sera jamais de convaincre qui que ce soit qu'il existe réellement des lieux maudits portant malheur à leurs occupants. Une démonstration en règle, appuyée sur des constatations irréfutables, serait incapable de changer en conviction le doute d'un sceptique. Un rationaliste, victime criante d'un maléfice, ne sera pas ébranlé dans son scepticisme, alors qu'un superstitieux rendra le mauvais sort responsable de son malheur, quand bien même la cause en sera, de toute évidence, fortuite ou naturelle. Il est vain d'essayer de convertir en prouvant; jamais un raisonnement n'a amené personne à changer d'opinion.

Je m'adresse à ceux qui savent (par expérience ou par foi) qu'il est dangereux de braver les tabous, et je veux leur donner le moyen de le faire impunément.

Je m'adresse surtout à ceux qui s'inquiètent de risquer leur santé, leur bonheur et leur Chance en entrant à la légère dans une nouvelle demeure; à ceux qui désirent connaître les précautions convenables à prendre avant de construire leur villa de retraite; à ceux qui ont besoin d'assainir, pour y survivre, une résidence maudite...

Tous ces « habitants » inquiets à un titre quelconque, il s'agit, non de les convaincre par preuves et arguments d'une réalité qu'ils ne mettent pas en doute, mais de les rassurer et de leur venir en aide. Riche matière, difficile à ordonner!

Un ordre logique serait d'étudier l'une après l'autre, après les avoir déterminées, les diverses causes qui peuvent rendre maléfique une maison, dangereux le séjour prolongé dans certains lieux; puis de donner les moyens pratiques soit de supprimer la cause, soit d'en combattre l'effet, c'est à dire, d'une manière ou d'une autre, de neutraliser le maléfice. Après le diagnostic, le remède. D'accord?

Finalement - non sans avoir hésité longuement avant d'adopter ce classement - il m'apparaît que les causes pouvant provoquer malaise, maladie ou malheur (encore les 3 M!) chez les occupants d'un logis quel qu'il soit sont au nombre de sept:

L'implantation: la maison est construite sur un terrain imperméable; au dessus d'un courant d'eau souterrain ou d'un gisement de minerai; d'une faille géologique, d'une cavité fermée; sur un emplacement vulnérable aux électro-filtrations, infesté (pour une raison quelconque) d'ondes nocives.

Les « ondes de forme » sont seules responsables.

Ionisation possible de l'air pour une raison ou pour une autre.

Les matériaux dont est faite la maison (ou les meubles et les objets qui s'y trouvent) sont par nature maléfiques.

La maison, en totalité ou en partie, a subi une malédiction ou une interdiction (Dans ce dernier cas, c'est le curieux mystère du « Sanctuaire ».)

La mémoire des murs, la mauvaise haleine du passé empoisonnent les aîtres du présent.

La malchance et le mauvais oeil d'un ou de plusieurs des occupants finissent par imprégner le décor et l'ambiance qui émettent à leur tour des ondes maléfiques: reflets, échos, contrecoups, carambolages, tennis détestable où l'habitation et les habitants se renvoient indéfiniment des ondes dont la malfaisance s'accroît en se répercutant.

L'infirmité, la nocivité, le vice d'une maison peuvent provenir d'une de ces sept causes. Ce sont (si j'ose risquer le plus inexcusable des à-peu-près) les sept plaies des gypses - chacune d'elles étant assez puissante pour infecter les gypses et les pierres, les ciments et les plâtres, pour rendre un logis inhabitable, ou du moins dangereux pour un séjour prolongé.

### CHAPITRE III LES MAISONS - A - CANCER

C'est façon de parler.

Il convient d'abord de s'entendre sur une telle qualification qui, dans bien des cas, est abusive. En effet, les maisons dites « à cancer » ne sont parfois que des maisons à rhumatismes, ou à asthme, ou à maladies plus ou moins psychosomatiques. D'autre part, quelle que soit sa nocivité, aucune maison n'a jamais eu le privilège maléfique de contaminer tous les gens vivant entre ses murs. Dans la réalité, les maisons à cancer épargnent beaucoup plus d'habitants qu'elles n'en tuent. On est pourtant en droit de les désigner sous cette appellation infamante lorsque les victimes du redoutable mal y sont beaucoup plus nombreuses que le calcul des probabilités ou les moyennes statistiques ne pouvaient le laisser prévoir.

Quand aux survivants, on peut se demander si leur immunité est due au hasard ou à la précaution. Eh bien, la réponse correcte est: ni à l'un ni à l'autre!

En fait, chaque être vient au monde avec une prédisposition à certaine maladie plutôt qu'à une autre: l'un attrapera plus facilement la tuberculose, un autre la poliomyélite, un autre le cancer...

C'est une espèce de vocation pathologique, plus ou moins forte, personnelle à chaque individu, et qui, d'ailleurs ne se réalisera pas obligatoirement. Une telle prédisposition peut fort bien rester neutre indéfiniment, si le sujet vivant dans un milieu sain n'est attaqué par aucun principe malin. Au contraire, elle s'accomplira dans la maladie prévue si l'organisme du patient n'est pas capable d'opposer une résistance suffisante aux agressions de l'ambiance. C'est pourquoi, dans les maisons-à-cancer, les habitants « prédisposés » congénitalement à ce mal seront atteints, alors que les autres résisteront mieux.

Pour exemple, je peux apporter un témoignage personnel: je suis né à Paris, rue du Bac, dans une maison à cancer; pendant les vingt années que j'y ai vécu, dix des habitants sont morts d'un cancer. Je fais partie des rescapés.

Aucune raison valable ne peut expliquer un tel taux de mortalité dans la population aristocratique et bien nourrie de cet immeuble de très bon standing - quoique (ou parce que) de construction ancienne. La façade sud donnait sur une vaste étendue de jardins, la façade nord sur une cour pavée où les voitures à chevaux avaient jadis la place d'évoluer à l'aise. Pourtant, bien que d'honnête et saine apparence, il est certain que ma maison natale « favorisait » le cancer. Mais constater ce fait incontestable n'est pas l'expliquer. Le problème reste entier: POURQUOI et COMMENT une habitation peut-elle avoir une influence cancérigène sur ses habitants?

Aujourd'hui, je suis en mesure de répondre à ces deux questions. Je le ferai d'ailleurs abondamment, par thèse et par hypothèse, en apportant les documents, les arguments et les preuves que j'ai réunis. Mais je dois dire que, pendant des années, mon enquête inquiète n'a rencontré que l'ironie ou le mépris condescendant de tous ceux que j'interrogeais à ce sujet. Architectes, maîtres d'oeuvre, médecins, pharmaciens, biologistes, chimistes, physiciens, géologues, bref tous les gens sérieux, de poids et de mesure, ayant surface sociale et culture estampillée, me laissant entendre que, pour poser de telles questions, je devais être un obscurantiste attardé, d'une crédulité puérile. Les maisons-à-cancer, affirmaient-ils, non seulement n'existent pas, mais ne peuvent pas exister: il serait antiscientifique, déraisonnable et ridiculement superstitieux de croire qu'une habitation conforme aux normes de l'urbanisme et respectant les règles de l'hygiène sociale put avoir une influence pernicieuse ou maléfique quelconque sur ses habitants!

Certes, cette unanimité réprobatrice ne troublait pas ma conviction, puisque, plus j'avais dans mon enquête, plus je découvrais de nouvelles maisons-à-cancer. Mais j'étais quand même gêné de ne trouver aucune explication raisonnable à ce mystère, de n'obtenir aucune réponse aux deux questions inévitable à poser chaque fois que l'on constate l'effet d'une cause ignorée: POURQUOI? COMMENT?

Assassins par omission.

Toutes les autruches de la Science que je rencontrais, et dont je sollicitais respectueusement l'avis, cachaient peureusement dans le sable des préjugés d'école leur petite tête bien pleine (mais pas bien faite), plutôt que de regarder en face le redoutable problème pour en chercher la solution. Tant il est vrai qu'il est presque impossible d'obtenir, de la part des gens intelligents et socialement intégrés, un effort d'imagination, une concession infime qui les amènerait à faire un pas au-delà de la frontière actuelle de leurs connaissances, de leurs certitudes, de leurs raisonnements.

Pourtant, après avoir avalé bien des couleuvres, je finis par rencontrer des professionnels du bâtiment (voire de la Science), plus éveillés et surtout mieux informés des réalités, qui admettaient (sans d'ailleurs l'expliquer) que certaines maisons ont effectivement une influence pernicieuse sur la santé de leurs habitants, et que le cancer notamment peut fort bien être le résultat d'une de ces agressions.

- je le sais et je le crois, parce que je l'ai souvent constaté par moi-même, m'a dit un célèbre architecte parisien. Comme mon métier est de construire des maisons, je préfère que ce ne soit pas des maisons à cancer! Je ne veux pas être un assassin, ne serait-ce que par omission. Aussi ai-je cherché empiriquement quelles précautions je devais prendre sur le terrain pour l'implantation et la construction d'un immeuble. Je

pense avoir trouvé quelque solutions simples et efficaces. La dépense supplémentaire est insignifiante. En tout cas, dans le devis général et dans le descriptif des travaux, elle n'apparaît pas sous rubrique spéciale; elle est intégrée, sans qualification particulière, dans un autre poste traditionnel. J'évite ainsi des questions malveillantes ou ironiques, et les plaisanteries éventuelles, fort désagréables, de certains confrères. En bref, je ne veux à aucun prix que le bruit se répande dans les meilleurs professionnels que je suis assez niais pour croire au tellurisme, aux ondes nocives, aux maisons-à-cancer et autres sornettes superstitieuses.

Inutile donc de demander à cet architecte éminent de me couvrir de son autorité pour justifier mon propos. Il ne refuse pas que je cite ses paroles, mais il refuse de les signer de son nom. Il me restera quand même l'avantage de connaître, grâce à ce spécialiste, quelques-unes des précautions inédites qu'il convient de prendre en construisant une maison pour la protéger des maléfices.

Le choix du terrain.

En premier lieu, je sais maintenant que le choix du terrain où doit être implantée la maison a une importance considérable, peut-on dire sans exagération.

De ce choix, en effet, peuvent dépendre la vie ou la mort, la santé ou la maladie, le bonheur ou le malheur, de tel vieux couple qui fait construire sa villa de retraite, tel jeune ménage qui cherche une résidence secondaire, de telle famille nombreuse qui croit trouver son espace vital dans un pavillon de banlieue.

Avant d'expliquer à tous ces braves gens les précautions indispensables à prendre au moment d'implanter sa maison, je vais d'abord essayer de résumer et de clarifier la thèse exposée par G. Lakhovsky dans sa Contribution à l'étiologie du cancer.

Pour ce savant, le cancer est « une réaction de l'organisme contre une modification de son équilibre vibratoire sous l'effet des radiations cosmiques.

Que ces radiations augmentent ou s'affaiblissent d'intensité, qu'elles accroissent ou diminuent leur longueur d'onde, l'équilibre oscillatoire de nos cellules s'en trouve modifié. Or, les radiations cosmiques qui sillonnent l'éther sont en partie captées par le sol, puisque ces ondes y pénètrent jusqu'à une profondeur très appréciable. Il est même certain que les conditions de cette absorption modifient plus ou moins le champ électromagnétique de ces radiations à la surface du sol, qui réémet un autre rayonnement. Elles modifient donc par là même les conditions de vie de la cellule vivante qui oscille dans ce champ ».

Il faut avaler cette longue citation si l'on veut comprendre pourquoi le choix du terrain est si important avant d'implanter une maison.

A partir du moment où l'on sait que les ondes pénètrent d'autant mieux dans le sol que le terrain est moins conducteur, il est clair que, si l'on veut avoir une maison saine, il faut la construire sur un terrain perméable aux ondes nocives (c'est-à-dire diélectrique), qui absorbera les radiations sur une très grande profondeur sans donner de réaction sur le champ superficiel. Pour éviter toute erreur, précisons que ces terrains de faible densité nocive se composent de sable stampien, de calcaire, de gypse, de grès, de roches cristallines primitives et de certaines alluvions récentes riches en sables et en graviers.

Les terrains dont il faut au contraire se méfier, que l'on doit même considérer comme impropres à toute construction parfaitement salubre, sont imperméables, donc conducteurs d'ondes nocives.

Ces terrains de forte densité nocive se composent d'argile plastique, de marne à gypse, de marnes jurassiques, de craie phosphatée et de pyrite de fer, de sols carbonifères et de schistes de minerais de fer.

Dans le premier cas (celui d'un terrain perméable), le champ superficiel n'est pas modifié; tandis que dans le second cas (celui d'un terrain imperméable), les « radiations réfléchies, réfractées et diffusées se composent avec les premières pour produire un champ interférent et des ondes stationnaires. »

La conclusion de Lakhovsky me semble très pertinente: « Tout revient à connaître la conductibilité des terrains. »

Aussi, le premier soin du candidat propriétaire immobilier devrait-il être de se renseigner sur la composition géologique du sol sur lequel il a l'intention d'élever sa maison.

Un professeur agrégé de la Faculté de Médecine de Paris m'a fait une confiance analogue à celle de l'architecte:

- Je sais par expérience, m'a-t-il déclaré, qu'il existe des maisons à cancer; mais j'ignore hélas ! les remèdes ou les précautions efficaces contre cette mystérieuse et maléfique influence de certains murs. Aussi, lorsqu'un malade habitant un de ces logements suspects vient me consulter, je me borne à lui conseiller, en guise d'ordonnance, de déménager au plus vite. Ceux qui m'obéissent sont vite guéris; les autres sont perdus, quel que soient les médicaments qu'ils absorbent.

Domage que la peur du ridicule rende sinon muets, du moins anonymes, mes meilleurs répondants! Il me faut donc renoncer à donner la moindre caution officielle à l'opinion que je présente.

D'autre part, il m'est interdit également d'apporter des preuves tirées de références vérifiables. Les maisons, en effet, ont le droit, comme les individus, d'être protégées contre la diffamation. Or, toute imputation injurieuse et diffamatoire, même si elle est conforme à la vérité, constitue un délit. Je pourrais donc être poursuivi et condamné, à la diligence d'un propriétaire susceptible, si j'écrivais que sa maison est une maison à cancer.

Pourtant, des maisons à cancer j'en connais cent en France! Je pourrais en donner les adresses précises et il serait facile d'y vérifier le nombre de victimes répertoriées, d'autant plus que dans beaucoup de cas, l'hécatombe continue (et que rien n'est fait pour l'arrêter puisque officiellement on n'y croit pas!).

Par exemple (un exemple entre mille), cette grande brasserie de Metz - que la discrétion m'empêche de désigner plus précisément mais que tous les habitants de cette ville identifieront facilement - tue tous les propriétaires successifs qui exploitent ce fond de commerce et habitent l'appartement situé au dessus des salles de café et de restaurant. Ils meurent tous du cancer. Le rythme est d'une victime tous les cinq ans. L'hécatombe continue.

N'étant pas autorisé à dresser un répertoire de preuves concrètes, vais-je essayer de convaincre théoriquement? Mais un naïf homme de plume, sans le moindre titre ni vernis scientifique, ne peut que se ridiculiser en barbotant dans les entours d'un mystère

qui tient en alerte les chercheurs et savants du monde entier: la nature et l'origine du cancer.

Je me fais tout pale et tout petit - moi qui ne sais rien et dont la seule prétention est justement de ne rien savoir - car l'existence des maisons-à-cancer ne peut s'expliquer sans admettre une certaine hypothèse que les cancérologues éminents (ou distingués, comment doit-on dire?) jugeront probablement ridicule. Me voilà donc dans une situation grotesque et inconfortable. Comment sortir de cette nasse? Pourtant, ce que j'ai à dire sur ces foutues maisons - qui existent, je le sais, j'en suis sur, je le jure, j'en connais des dizaines - me paraît assez important pour que je prenne le risque de raconter sans vergogne mes histoires. Puisse seulement le petit dieu de l'Humour (que j'invoque chaque matin en m'éveillant et auquel je me confesse chaque soir avant de m'endormir) me venir en aide et me protéger dans cette entreprise.

Les égotans étranges.

Puisque j'en suis aux précautions de style, je vais pousser mon avantage en étendant le champ de la définition. Les maisons à cancer possèdent une spécialité spectaculaire et terrifiante, mais elles n'ont pas d'exclusivité dans la nocivité. Il y a également beaucoup de logis où aucun cas de cancer évolutif n'a jamais été constaté et qui n'en ont pas moins une influence détestable sur la santé de leurs occupants. Ces logis - qu'il vaut mieux appeler maléfiques que malsains, puisqu'ils sont en apparence parfaitement salubres - offrent un éventail très étendu des maux dont ils sont responsables, depuis les maladies les plus graves comme la sclérose en plaques ou les troubles cardiovasculaires jusqu'aux indispositions plus bénignes telles que la dépression, la fatigue chronique, la migraine, l'insomnie, etc. En fait, ils détraquent l'équilibre de l'organisme humain, provoquant des troubles fonctionnels ou des lésions organiques que les médecins constatent sans en expliquer les causes.

S'ils les connaissaient, ces causes, ils ne s'étonneraient plus devant certains cas bizarres sur lesquels ils hésitent à porter un diagnostic. Par exemple, que penser de ces égotans étranges qui, paradoxalement, ne peuvent se reposer qu'en travaillant hors de chez eux? A l'usine, au bureau, à l'école, ils trouvent une ambiance qui rétablit leur santé perturbée par les ondes nocives irradiant à leur insu les logements où ils résident. Après une nuit passée chez eux, ils se lèvent fatigués, en état de moindre résistance; ils ne se sentent mieux qu'après avoir quitté leur domicile. Une journée de travail les rétablit, le repos au foyer les tue! Parfois, au contraire, c'est le lieu de travail qui est infesté de radiations nocives, tandis que le domicile privé est sain.

Dans les deux cas la situation est également pénible. Parfois elle s'aggrave jusqu'au drame et devient sans remède, car elle échappe à la compétence des médecins qui ignorent tout de cette mystérieuse étiologie.

Il y a enfin un troisième cas, le pire, celui où le foyer et le lieu de travail sont également maléfiques. Les malheureuses victimes de cette double agression, si elle n'inventent pas, par violence ou par ruse, un moyen de quitter un tel enfer, succomberont bientôt à la neurasthénie, ou à la leucémie, ou à la dépression, ou à la folie, ou au suicide... Bref, elles sont damnées ici bas et seront obligées de gré ou de force de sauter bientôt dans l'autre monde.

Pour résister à une telle agression subie en permanence de jour et de nuit, à l'atelier et au foyer familial, la seule chance est de posséder un grand sympathique en état de fonctionnement parfait.

Malheureusement, ce régulateur essentiel de nos fonctions végétatives est souvent plus ou moins dérégulé; la conséquence de cette défaillance, c'est que les cellules du corps humain « se déchargent », la réserve de vitalité de l'individu diminue à la manière d'un condensateur électrique qui perd sa charge s'il est relié à la terre. Par conséquent, cette baisse du potentiel vital provoque dépression et fatigue généralisée puis, à la longue, des maladies chroniques pouvant être mortelles.

Qu'il s'agisse de cancer ou de n'importe quel autre trouble pathologique observé chez un habitant, s'il est vrai que la maison est cause de la maladie, il doit suffire de soigner celle-là pour guérir celle-ci.

Mais comment « soigner » une maison? Comment savoir d'où provient sa nocivité, alors qu'elle est physiquement salubre d'apparence?

En lisant le traité de Physique micro-vibratoire de A de Belizal et P.A Morel, j'ai commencé à entrevoir la vérité. Les explications de ces savants auteurs sur les ondes nocives et le tellurisme, ainsi que leur séduisante théorie des « forces compensées », constituent un solide corps de doctrine. Je pourrais m'en inspirer pour faire un exposé magistral sur l'ensemble du problème des maisons-à-cancer et proposer une solution cohérente. Mais je préfère l'évangile au catéchisme, la parabole à la théologie, la chose vue à la note de synthèse. Avant de peiner à rédiger un pensum de cuistre, avant de me lancer à froid dans l'exposé de théories - auxquelles, entre nous, je ne comprends pas grand-chose, même après qu'elles m'ont convaincu - je préfère essayer d'éveiller l'intérêt de mon lecteur et d'entraîner son assentiment en lui racontant deux ou trois anecdotes vécues, vraies, voyantes: elles ont une moralité simple, comme celle des fables, et illustrent par images concrètes les vérités abstraites que nous sommes bien obligés finalement d'énoncer avec pédanterie.

Je tiens ces histoires d'un personnage assez étonnant: Maurice Graff, docteur en médecine homéopathique de l'Université de Sheffield (G.-B.), membre de l'Académie des Sciences de New York, et dont la carte de visite s'orne de nombreux autres titres dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils ne cherchent pas leur caution du côté de la science officielle. Il n'en reste pas moins que ce franc-tireur de la recherche (doué par surcroît paramédicalement du merveilleux don de guérir) a multiplié découvertes et inventions, dont certaines ne relèvent que du Concours Lépine, mais d'autres ouvrent la voie à des progrès techniques ou thérapeutiques susceptibles de modifier les conditions d'existence des hommes de demain.

Tous ces gadgets scientifiques ou thérapeutiques - qui vont de l'oreiller pour insomniaque à l'appareil qui fait fondre la cellulite et efface la fatigue, en passant par le garde-manger-miracle qui purifie les légumes de toute trace des engrais poisons qui les ont fait pousser -, toutes ces inventions ne sont que les applications accessoires, imaginées en cours de route, des recherches très sérieuses que poursuit le docteur Maurice Graff depuis une quinzaine d'années. Pour justifier ses travaux et leur obtenir un préjugé favorable, il se réfère, bien sur, à l'exemple de très illustres prédécesseurs qui, sans diplôme officiel, en butte souvent à l'hostilité des Académies et des Universités,

ont fait des découvertes d'une importance capitale pour l'humanité: Pasteur, Curie, Friedman, les frères Lumière...

- Souvenez-vous, me dit-il, que Gustave Le Bon fut traité de fou par l'Académie des Sciences pour avoir été le premier à prouver que la désintégration de la matière était possible. Il a fallu l'explosion de la première bombe atomique pour reconnaître qu'il avait eu raison trop tôt.

« Pour ma modeste part, à mon humble étage de chercheur indépendant, c'est le problème du cancer sur lequel j'ai fait travailler mon imagination et avancé des hypothèses que j'ai ensuite cherché à vérifier expérimentalement. Actuellement, je suis arrivé à la conclusion - conclusion peut-être seulement provisoire ou partielle, mais c'est une étape qui doit permettre d'aller plus loin - que le cancer ne provient ni d'un virus filtrant ni d'un milieu bactériologique ou microbien, mais d'un dérèglement des cellules du à une vibration qui environne notre organisme, et aussi à l'ambiance dans laquelle nous vivons.

« Chaque cellule a sa vie propre. Chaque cellule est entourée d'un filet de nerf dont les minuscules ramifications règlent la vie cellulaire. Ces filets nerveux sont comparables à une antenne de radio: ils perçoivent et ils captent les radiations de l'ambiance où ils vivent, et les retransmettent aux centres vitaux de la cellule. Il est prouvé scientifiquement que les nerfs sont de très bons conducteurs de courants. Ces courants captés par les centres nerveux de la cellule peuvent être bienfaisants ou nocifs selon les milieux et les faits. S'ils sont bienfaisants, comme le magnétisme, ils procurent un renouveau de vitalité dans la vie organique des cellules; mais s'ils sont nocifs, comme le tellurisme, ils produisent alors un dérèglement réel dans la vie des tissus et des glandes, ce qui peut avoir pour conséquence une prolifération anarchique des cellules: c'est-à-dire que le processus du cancer est engagé! »

Cette théorie - qui prolonge et complète celle de Lakhovsky -, cette théorie des « vibrations provoquées par l'ambiance dans les principaux centres nerveux du corps humains », nous apporte une explication satisfaisante du mystère des maisons-à-cancer. Les histoires vraies que je vais maintenant vous raconter vont prendre leur bonne valeur de preuve et d'illustration. Plutôt que de romancer, d'en faire un reportage sur le vif, je préfère leur laisser la sécheresse (et la force) d'un compte rendu administratif des événements dans leur ordre chronologique.

Tous les concierges mouraient du cancer.

Le Conseil municipal de Clermont l'Hérault, petite cité vinicole du département de l'Hérault, décide un jour de faire construire une maison pour y loger le concierge du cimetière municipal.

Cette maison va s'élever en bordure d'une route, sur un terrain traversé par le lit, asséché depuis longtemps, d'un ancien cours d'eau. Une chape de ciment est coulée sur le sol pour servir de fondation; cette « semelle » recouvre sans la combler la fosse constituée par le lit de l'ancien ruisseau, et la bouche aux deux extrémités. Conséquence: l'air ainsi enfermé hermétiquement dans cette poche souterraine ne tarde pas à se décomposer. Cette ionisation libère des rayons telluriques qui envahissent la maison, la rendant dangereuse pour ses habitants.

Le premier concierge qui s'installa dans ce logement n'y vécut que deux ans: sa femme d'abord, lui ensuite y moururent d'un cancer. Son successeur ne résista pas mieux: au bout de deux ans, on comptait dans sa famille quatre morts par cancer. Un troisième fonctionnaire municipal - c'était un malin, un esprit fort, pas superstitieux pour un ancien franc - brava volontiers la malédiction qui semblait peser sur la loge du cimetière. Il eut tort: son courage lui coûta la vie, ainsi qu'à deux autres membres de sa famille. Bilan: neuf morts par cancer en six ans dans une maison. C'est beaucoup.

De l'avis unanime des habitants de la petite cité, c'était trop. Impossible désormais de trouver un candidat pour ce poste (autrefois si recherché et accordé comme une faveur) de concierge du cimetière municipal. Le maire, M. Rouaud, comprit qu'il était urgent de rassurer ses administrés, tout d'abord en découvrant la cause réelle et naturelle d'une telle hécatombe. Il eut alors l'idée de faire appel à deux radiesthésistes, connus dans la région pour leur compétence et leur honnêteté.

Les deux sourciers, après une étude approfondie des lieux du drame, conclurent qu'il fallait chercher la cause de cette anormale épidémie de cancer dans le rayonnement nocif provenant de la couche d'air ionisé enfermé sous la chape de ciment. Ils recommandèrent de rétablir la circulation d'air dans l'ancien lit du ruisseau qui passait sous la maison. Ce qui fut fait: le ciment fut percé aux deux extrémités de la fosse et la ventilation rétablie.

Depuis lors, dans le logement redevenu sain, aucun cas de cancer n'a plus jamais été constaté.

Il avait suffi de soigner la maison pour guérir les hommes.

Une cheminée bouchée.

Voici un autre exemple - encore plus édifiant. Il s'agit cette fois d'un fonctionnaire des P et T, M Rousset, qui habitait avec sa femme et ses trois enfants dans un vieil hôtel aristocratique du Mont Pillat, rue des Carmes, à Montpellier. Quelques mois après leur installation dans ce logis, les cinq membres de la famille tombèrent malades. Le médecin diagnostiqua une anémie généralisée, due à une déficience globulaire dont il ne s'expliquait pas la cause.

Les médicaments prescrits restant sans effets, et le mal des patients empirant, en désespoir de cause on fit appeler en consultation des radiesthésistes. Ceux-ci, après une simple prospection au pendule dans le logement du Mont Pillat, découvrirent un ancien conduit de cheminée qui traversait la chambre des parents ainsi que celle des enfants. Personne n'en soupçonnait l'existence, car il avait été condamné et, bouché à ses deux extrémités, à l'époque où le vieil hôtel avait été modernisé et divisé en appartements. Il s'agissait donc là encore d'un cas caractéristique de radiations nocives provoquées par l'ionisation d'une couche d'air enfermée dans un milieu hermétiquement clos.

Il suffit de rétablir la circulation d'air en débouchant la cheminée à ses deux extrémités, pour que toute la famille du facteur retrouve la santé. Les analyses montrèrent que les globules blancs et rouges étaient revenus à un taux normal. Cette guérison étonna beaucoup le médecin qui ne savait pas encore qu'il faut parfois soigner la maison pour sauver les malades.

Définition de l'onde nocive.

Ces deux exemples montrent le mécanisme d'agression des maisons à cancer: elles sont le champ de radiations nocives provoquant une certaine ambiance vibratoire qui dérègle chez les habitants le fonctionnement des centres vitaux. Soit! Mais quelles sont la nature et l'origine de ces ondes maléfiques?

Ondes nocives ou courants telluriques, nous devons d'abord essayer de trouver une définition. Celle donnée par Bélizal et Morel me paraît la plus précise et la plus complète: « Ondes portées issues des anomalies du sous sol, ou des courants d'eau telluriques, ou de causes diverses, véhiculées par des ondes porteuses également propagées par le sous-sol. Elles influencent le rythme vibratoire des cellules de l'être vivant, lui causant un déséquilibre vibratoire préjudiciable à sa santé. »

Voilà, me semble-t-il, une bonne description, claire et précise, qui doit permettre de mieux observer et comprendre ce mystérieux phénomène.

Ajoutons à cette définition une précision complémentaire tirée de l'actualité: ces ondes nocives peuvent être également engendrées par les déchets empoisonnés de la vie moderne, les fumées d'usine, les gaz des moteurs d'auto qui polluent l'atmosphère; les déchets chimiques ou radioactifs qui souillent les eaux courantes et même parfois la mer; les engrais chimiques qui empoisonnent tous les aliments, etc.

Il y a aussi une source insoupçonnée et très mystérieuse de ces ondes nocives: ce sont certains objets, certaines figures, certains dessins ou certains solides, qui en raison de leur forme émettent des ondes, dites justement « ondes de forme » et dont les effets sont proprement incroyables bien qu'on puisse les constater à l'oeil nu. Nous en parlerons plus en détail tout à l'heure.

Les forces compensées.

Il reste à comprendre pourquoi ces ondes nocives n'infestent que certains lieux, certaines habitations. Pourquoi ces forces invisibles, mystérieuses, connues par leurs effets plutôt que par leur nature ou leur origine, attaquent-elles l'homme dans une maison plutôt que dans une autre?

Pour répondre à cette question, je vais ne référer de nouveau aux explications données par A de Bélizal et P.-A. Morel: « Pour que la cellule vivante, écrivent ces auteurs, puisse croître, grandir, mûrir, vieillir, et enfin mourir, mais mourir de vieillesse et d'usure, et non de maladie, elle doit obligatoirement, pendant toute la durée de son existence, vibrer dans l'équilibre de deux forces:

a) La force tellurique qui fuse du centre de la terre et tend à s'échapper dans la stratosphère.

B) La force cosmique, qui vient du cosmos, de notre galaxie, de notre système solaire, et qui constamment doit bombarder la force tellurique pour la neutraliser.

« Tant que la cellule vivante se trouve dans l'équilibre de ces deux forces, à moins d'autres causes secondaires accidentelles, elle est à l'abri de tous les maux qui font échec à la vie; mais si, pour une raison quelconque, une de ces deux forces vient à faire défaut - et c'est toujours la force cosmique - c'est très rapidement le déséquilibre engendrant la maladie sous ses formes les plus diverses.

« L'état de maladie proviendrait donc d'un déséquilibre vibratoire engendré par ce que nous avons nommé: la Rupture des Forces Compensées ».

Dans la pratique, il se passe donc le phénomène suivant: la vibration tellurique étant une onde porteuse, quand elle n'est plus « compensée » par la vibration cosmique, va propager une onde portée qui draine toutes les radioactivités, les souillures, les pourritures, les forces mauvaises de toute sorte qui se trouvent dans le sol. Évidemment ces innombrables nocivités ne deviennent un danger que si elles trouvent un moyen de s'échapper dans l'atmosphère. Ce véhicule, c'est l'onde tellurique porteuse, « qui joue dans le sol le même rôle que l'onde hertzienne dans l'éther par rapport à l'onde modulée ».

La boussole des maladies.

Toute maison implantée dans un site où il y a, pour une raison ou pour une autre, rupture des forces compensées, est une maison dangereuse pour ceux qui y vivent habituellement, voire à proprement parler une maison qui tue.

L'expérience nous permet en outre de dire que, selon la direction de la ligne de rupture, les habitants seront menacés ou atteint d'une maladie plutôt que d'une autre. Par exemple, si la ligne de rupture est orientée Ouest - Est, elle favorisera le développement du cancer plutôt qu'un autre mal. Cette spécificité n'est pas une des caractéristiques les moins étranges de ce mystère écologique. On peut dire qu'en fait, dans ce prodigieux concert de turbulences, chaque fréquence a son champ de maladie privilégié ou préférentiel.

Les impacts de la foudre.

Parmi les nombreuses observations et vérifications auxquelles s'est livré un ingénieur électronicien, André Philippe, concernant les « ondes de forme » et la théorie des « forces compensées », j'ai retenu tout particulièrement la constatation suivante: l'une des propriétés des rayonnements nocifs du Vert négatif est d'ioniser l'atmosphère sur leur passage; c'est-à-dire (conséquence singulière et remarquable!) que la foudre ne pourra tomber que sur les endroits où existent des courants d'eaux souterrains, donc les ponts précis où se manifeste en surface le rayonnement Vert négatif.

Au cours des promenades en campagne, les curieux de ces nouvelles lois physiques inconnues pourront facilement vérifier qu'effectivement tous les impacts de la foudre, - qu'il s'agisse d'arbres ou de sillons, de poteaux ou de rochers - sont localisés sur « une rupture des forces compensées ». Seule la puissante séduction d'un paratonnerre voisin est capable de faire dévier de son objectif naturel le feu céleste.

En associant le pouvoir des pointes et celui de l'ionisation, il serait possible aujourd'hui de domestiquer la foudre, d'organiser ses points de chute, de la rendre inoffensive définitivement. Benjamin Franklin doit s'en retourner dans sa tombe!

Les maladies « dominicales ».

Quoi qu'il en soit de l'origine de ces ondes nocives, on admettra facilement que l'homme leur est plus particulièrement vulnérable quand il les subit dans le cadre fermé de son logement. Car il stagne, il baigne pendant de longues heures dans l'ambiance perturbante qui va révéler sa prédisposition innée à certaine maladie.

Dans le cas d'une maladie microbienne contagieuse, on pourra toujours essayer d'innocenter la maison en prétendant que la contamination a eu lieu à l'extérieur.

Certes; il n'en est pas moins certain que le microbe d'où vient tout le mal n'aurait pas proliféré victorieusement s'il n'était tombé sur un organisme préparé à la défaite par le dérèglement vibratoire de ces centres nerveux. On doit donc quand même, sans crainte de se tromper, rendre responsable les radiations telluriques quand on est assuré qu'elles traversent bien le logement du malade.

Mais, quand il s'agit de maladies psychosomatiques, de l'un des troubles inexplicables qui n'ont ni étiologie ni évolution, ni symptômes définis, qui n'ont même souvent de nom dans aucune langue, qui découragent les médecins tout en faisant leur fortune, car ils leur apportent une clientèle aussi nombreuse qu'inguérissable, on peut dire que pour 70 % ces maladies sont causées directement et exclusivement par le maléfice de la maison dans laquelle vit celui qui en est atteint.

Ces maladies, je les appellerai dominicales (si l'on veut bien me pardonner ce néologisme) puisqu'elles viennent de la maison. Elles n'ont qu'une seule cause, mais leurs manifestations sont nombreuses et variées.

Les médecins essayent toujours d'abord de les définir et de les soigner par l'organe dont elles semblent troubler la fonction. Après avoir constaté l'inefficacité du traitement, ils se contentent alors de prescrire des tranquillisants (« C'est nerveux! »), ou des fortifiants (« Ce n'est rien: un peu de fatigue! »), ou encore des remèdes pour rétablir le métabolisme troublé (« Les échanges se font mal! »). Naturellement, c'est cautère sur jambe de bois, puisque la cause réelle du mal n'a été ni découverte ni supprimée.

Peut-être comprenez-vous mieux maintenant pourquoi il y a tellement de malades que l'on prétend à tort imaginaires, de pithiatiques, de gens fatigués, épuisés nerveusement ou musculairement, sans raison cliniquement valable, d'insomniaques, d'aérophages, de tabagiques qui ne fument pas, de dyspeptiques sans ulcères, de faux simulateurs qui souffrent réellement de maux qu'ils n'ont pas, et qui pourtant parfois en meurent... De quoi mettre en état de cessation de paiement la Sécurité Sociale qui doit rembourser les frais médicaux et pharmaceutiques de toutes ces innombrables victimes des maladies dominicales - ces malades qui seraient des bien portants, et ne coûteraient plus un sou à la S.S., si les logements dans lesquels ils vivent, les ateliers et les bureaux dans lesquels ils travaillent, étaient purifiés des ondes nocives qui les infestent.

Le crime parfait existe.

S'il y avait seulement des maisons qui rendent malades, nous pourrions à la rigueur poursuivre une discussion de ton académique avec les sceptiques et les esprits forts qui ne croient pas plus au tellurisme qu'aux forces invisibles. Mais il y a aussi, au sens propre et fort du terme, des maisons-qui-tuent, notamment des maisons-à-cancer.

Alors, en conscience, on est bien forcé d'élever la voix et de dire aux autorités responsables: en ne prenant pas les mesures nécessaires pour que les maisons-à-cancer soient assainies ou démolies, vous manquez à votre premier devoir qui est de protéger la santé des citoyens.

Supprimer les bidonvilles, bravo! Guerre au taudis! Assainir les îlots insalubres! Construire des logements confortables où entrent l'air et le soleil, c'est le moins qu'on puisse demander à l'urbanisme et aux services officiels de l'hygiène. Mais la tâche la plus importante reste à entreprendre: créer un corps de fonctionnaires spécialisés, capables de découvrir, de localiser, puis de neutraliser le plus grave de tous les dangers

menaçant la santé des êtres humains vivant sous un toit: ces ondes nocives qui envahissent certaines maisons, y provoquant une perturbation de l'ambiance vibratoire susceptible de troubler dangereusement le fonctionnement des principaux centres nerveux du corps humain.

J'affirme qu'il est plus salubre et moins dangereux d'habiter un bidonville implanté sur un cloaque que dans tels immeubles luxueux de l'avenue de Suffren ou de l'avenue Bosquet, que je connais, et qui sont construits sur une ligne de rupture des forces compensées.

Hélas ! ministres et fonctionnaires responsables se moquent de nos sornettes. Notre inquiétude et notre indignation les font sourire.

- Les maisons qui tuent ? nous répondent-ils. Un roman d'épouvante, une bande dessinée pour esprits faibles, un scénario pour film d'horreur fiction! Ce n'est pas sérieux. Laissez-nous plutôt travailler tranquillement à nos grandioses projets d'urbanisme et enrichir nos dévoués promoteurs immobiliers; mais n'essayez pas de nous donner mauvaises conscience avec vos ridicules histoires de tellurisme assassin!

Voilà bien la preuve que le crime parfait existe.

Pour qu'il soit parfaitement parfait (si j'ose dire), il faut non seulement que l'assassin soit insoupçonné, mais aussi que la victime semble avoir péri de mort naturelle ou accidentelle.

Quand l'auteur du crime parfait est un être humain, le plus souvent (même dans les romans policiers) il finit par être découvert et puni. Mais quand l'assassin est une maison, le crime devient alors plus-que-parfait, puisque personne - ni la police, ni les magistrats, ni les urbanistes, ni les architectes, ni les médecins, ni le gouvernement, ni le grand public, ni la presse, ni la télévision, ni les victimes elles-mêmes! - absolument personne sauf quelques fous dans mon genre ne veut croire ni même envisager de croire à l'éventualité invraisemblable qu'une maison puisse tuer!

Pourtant les maisons qui tuent sont innombrables. Qui n'en connaît au moins une dans son entourage? Encore faut-il avoir le courage de la désigner et de l'accuser! Mais à quoi bon citer des exemples! L'énumération serait fastidieuse dans l'horreur. Les cas sont tous semblables; c'est seulement le nombre des victimes au mètre carré, et à l'année qui varie. Monotone hécatombe dont on ne fera même pas une statistique!

Une seule victime par acte de vente.

Ces drames écologiques sont parfois rendus plus mystérieux par le fait que l'assassin porte un masque, et qu'il n'est pas toujours celui qu'on s'attend à trouver. Avant de pouvoir l'accuser nommément, il faudra mener l'enquête plus loin que la présomption. On croit qu'il s'agit tout banalement d'une maison à cancer, et puis on découvre que les victimes sont tombées sous les coups d'une fatalité qui n'a rien de pathologique, qu'elles sont plutôt les personnages d'un jeu de massacre et de sortilège organisé par une force (je voulais écrire une farce, et puis je n'ai pas osé!) inconnue.

Je pense par exemple à ce cas étrange, assez effrayant, qui m'a été signalé sans autre explication. Il s'agit d'une maison située à Plouguenast (Cotes du Nord). « Cette maison, m'écrivit-on, a été construite vers 1890 ou 1900 par le curé du village qui ne voulait pas habiter le presbytère. Il y est mort de cette mort subite qu'en lisant son bréviaire il demandait chaque jour à Dieu de lui épargner. La deuxième propriétaire de

la maison périt de la même manière; la troisième également. Le quatrième acquéreur fut un capitaine au long cours: il mourut, subitement lui aussi, - il n'avait pas cinquante ans -, quelques mois après avoir pris possession de sa demeure. Depuis lors, la maison n'est plus habitée. Sans doute faudra-t-il attendre l'emménagement du nouveau propriétaire pour enregistrer un décès de plus... »

La personne qui me signale ce cas est née dans cette maison; sa grand-mère, qui en a été l'une des propriétaires, y est morte. Ce qui la frappe le plus dans cette succession de décès subits, c'est qu'il n'y ait eu qu'une seule victime à chaque changement de propriétaire; aucun autre membre des familles ayant successivement occupé ces lieux n'a jamais été atteint par la malédiction. A croire qu'une Némésis parcimonieuse se contentait comme commission, chaque fois que la propriété changeait de main, de prélever une seule victime par acte notarié.

Hécatombe à suivre.

Voici un autre cas où l'hécatombe, commencée vers 1937 (à ma connaissance, mais peut-être a-t-elle débuté bien plus tôt), continue. Après chaque cadavre dans cette maison, à la fin de chaque chapitre sanglant, il est écrit à l'encre antipathique invisible la terrifiante mention à laquelle personne ne veut prendre garde: « A suivre! »

A première vue, on devine tout de suite que c'est une maison maudite. Sur la nationale 6, à quelques kilomètres de sens, dans le petit village de R..., il y a deux auberges presque face à face; l'une est toujours pleine de clients, l'autre déserte. Personne n'aime s'y arrêter tant le souvenir des crimes et des drames qui s'y sont déroulée imprègne ses murs.

Je vais me borner à l'énumération toute sèche des seuls faits que je connais. Après quoi, chacun en tirera les conclusions qu'il voudra.

En 1937 ou 1938, le propriétaire de cette auberge tue sa femme et ses deux filles, puis se suicide. En 1944, le nouveau propriétaire, après avoir fait de trop bonnes affaires dans le marché noir se suicide. En 1947, l'aubergiste qui avait pris la succession tue sa femme et se suicide. En 1952, l'ancien chanteur du Liberty's, boîte de nuit parisienne à réputation spéciale, qui était venu se réfugier dans cette auberge maudite pour y faire une fin de carrière paisible, devient fou. Changement de propriétaire. Affaire à suivre.

Souvenir d'une poétesse.

Léon Daudet avait raison d'écrire que « la Nature n'est ni simple ni claire ». on s'en aperçoit quand on étudie les nocivités qui infestent certaines maisons, et qu'on en recherche les causes. On croit qu'il ne s'agit que d'une rupture des forces compensées, ou des radiations émises par un gisement de minerai, ou d'un phénomène de Faraday, ou d'une mauvaise humeur des matériaux,- toutes ces causes étant physiquement reconnaissables... Et puis, on constate soudain par expérience que le malheur et la maladie tombent de beaucoup plus haut sur cette maison, que le maléfice est jeté sur ces êtres par certaines forces inconnues que nous ne maîtrisons pas, avec lesquelles il faut savoir ruser et s'accommoder.

Voici un exemple entre cent: au numéro 3 du square La Bruyère, à Paris, une poétesse s'est rendue célèbre, non pas par ses poèmes, mais par un crime étonnant. Avec l'aide de sa fille, elle a assassiné son paisible mari, a enfermé le cadavre dans une malle

qu'elle est allée déposer à la consigne de la Gare de Lyon. Elle s'appelait Mme Bessarabo et a laissé un nom dans la galerie des monstres sacrés du crime.

Un antiquaire, installé dans ce même immeuble, ressentit les effets du maléfice foncier: il ne tua personne, mais il vit pourrir toutes les plantes rares et les plantations vulgaires sur lesquels il se livrait à des expérimentations délicates; les blés, notamment, qu'il faisait pousser en pot, donnaient des grains empoisonnés de vert-de-gris. Quand aux objets d'argent qu'il proposait à sa clientèle dans son magasin, ils étaient attaqués par un mal étrange, rongés par une lèpre qu'aucun produit chimique ne pouvait effacer. Sur un autre plan, plus intime, l'antiquaire reçut de cette maison d'autres injures qui l'obligèrent finalement à déménager.

Le 3 square La Bruyère fut souvent mentionné dans la main courante du commissariat de police du quartier et alimenta la rubrique des faits divers plus ou moins tragiques dont les journaux sont friands: chauffe-bain qui explose, tentative de suicide, drame de la jalousie, etc. Bref, c'est une maison à histoires. Ce n'est peut-être pas une « maison qui tue », mais c'est une maison où l'on tue et où il est dangereux de vivre, quand on sait qu'elle est construite sur un affluent souterrain de la Grange Batelière, on est tenté de voir dans cette « rupture des forces compensées » la cause unique de tous les malheurs dont elle est le théâtre.

C'est certain pour plusieurs des nocivités dont les habitants ont eu à souffrir; mais d'autres maléfices ont, à n'en pas douter, une autre origine. Je ne peux pas rapporter tout ce que je sais des événements qui se sont déroulés, mais on me croira sur parole si j'affirme qu'une malédiction pèse sur certains appartements. L'épidémie de malheurs continuera tant qu'il n'aura pas été procédé, à la fois sur le plan géologique et sur le plan magique, à l'assainissement, à la purification de cette maison malsaine et maudite.

Si j'ose la désigner localement, par son numéro urbain avec précision, c'est parce qu'elle est devenue, après le crime de Mme Bessarabo, un lieu de pèlerinage et un monument de curiosité, au même titre que la villa de Landru à Gambais. Je ne risque donc pas de nuire à sa réputation.

### Les malheurs d'une cigale

Un autre exemple - assez fort et assez tragique pour que je ne résiste pas à la morose satisfaction de le citer - m'est fourni par une talentueuse artiste lyrique qui a acquis à ses dépens une bonne expérience du malheur grâce à l'H.L.M qu'elle a habité pendant treize ans dans le XIXe arrondissement de Paris. Lorsqu'elle a emménagé dans cet appartement, sa mère est morte quelques jours plus tard: puis elle a du subir une grave opération. Le maléfice ne s'est pas attaqué seulement à sa santé: il a ruiné sa chance, compromis sa réussite professionnelle et détruit son bonheur sentimental. Elle avait un ami très cher, qu'elle voyait chaque jour; depuis vingt-sept ans il lui apportait la sécurité d'une affection généreuse. Cet homme mourut subitement dans cet appartement qui n'était pas son domicile légal - d'où des complications sociales et financières à imaginer pour celle qui depuis si longtemps n'était que la « seconde » quoique la plus aimée.

La mort de son ami laissa cette femme sans appui, sans ressources et appui, sans ressources et sans travail, car en approchant de la soixantaine l'artiste lyrique ne trouvait plus d'engagement.

Et alors ? dira-t-on. Nous connaissons la fable « La Cigale et la Fourmi ». C'est bien triste, mais quel rapport avec le maléfice des pierres? Rien ne prouve que les malheurs de cette cigale ne soient dus au fait qu'elle habitait une H L M maudite!

Eh bien, si! La preuve existe: pendant les treize années durant lesquelles la chanteuse habita cet immeuble, pas une seule des 55 familles qui logeaient aux différents étages du corps de bâtiments desservi par le même escalier ne fut épargné par la dent du malheur: suicides, morts subites, maladies graves, divorces, chômage, condamnations pénales, prison, etc. La série des malheurs ne trouve aucune justification possible dans le hasard ou les coïncidences. On se trouve vraiment là en présence d'une de ces maisons terribles qui attaquent leurs habitants avec une implacable constance et sur tous les plans.

Le rayon jaillissait du talus.

Quand on fait métier d'ausculter les maisons, de découvrir leurs vices de construction ou d'implantation, il faut faire preuve d'imagination. Les causes du maléfice qui attaque les habitants sont nombreuses; il en est de singulières. Pour les trouver, il faut mettre de l'invention dans l'hypothèse et ne pas se contenter de répéter les succès routiniers.

Je viens de citer deux cas très caractéristiques de perturbations « dominicales » causées par la présence dans le logement de cavités isolées de l'air atmosphérique, de vides fermés dans lesquels un phénomène d'ionisation s'était produit. Pour tarir cette source redoutable d'ondes nocives, il avait suffi de déboucher une cheminée ou une fosse, d'y rétablir une circulation d'air, pour que la santé soit rendue à la maison et à ses habitants.

Mais le diagnostic et le remède ne sont pas toujours aussi simples. Je me souviens d'une maison qui m'a posé un problème sur lequel j'ai rêvé plusieurs semaines avant d'en trouver la solution.

C'était un petit mas provençal, sec et sain, sympathique à la vue et au toucher, respirant le bonheur et la santé. Mes amis parisiens, qui l'avaient restauré avec amour et y vivaient avec délice, se plaignaient pourtant de ne pouvoir y dormir. A la lettre, ils ne fermaient pas l'oeil de la nuit. Heureusement, il leur restait la ressource et la permission de faire de confortables siestes dans la pinède. Mais dans leur chambre, la nuit, il était absolument impossible d'y dormir.

Chose curieuse, cette insomnie - qu'aucun narcotique ne pouvait vaincre - ne leur causait ni dépression, ni fatigue musculaire, ni épuisement nerveux. Ils avaient au contraire l'impression d'être toujours « gonflés à bloc », comme si leurs accus étaient rechargés pendant les nuits blanches par quelque puissant courant; ils jouissaient d'une lucidité d'esprit meilleure et ils manifestaient une ardeur au travail, à la promenade, au plaisir, plus grande que d'habitude.

Dans ces conditions, direz-vous, qu'avaient-ils donc à se plaindre? Eh bien, ils s'inquiétaient de ne pas dormir. La traversée de la vie (ce désert effrayant) paraît trop longue quand la vie n'est plus coupée d'oasis de sommeil, à étapes régulières. On ne peut vivre sans pauses sommeil, même si l'on ne ressent pas la fatigue. Il est impossible de consacrer 24 heures sur 24 au travail ou au plaisir; il faut qu'un petit tiers au moins de ce temps sombre dans le néant, sinon on devient fou. La petite mort

provisoire du sommeil est indispensable pour survivre en restant sain d'esprit. Telle était l'angoisse de ce couple ami qui m'appelait au secours.

Je commençai par vérifier l'orientation du lit: elle était parfaite. Après quoi, je prospectais soigneusement au pendule le sol, les murs, le toit, les meubles, les objets, sans y trouver la moindre source de radiations invisibles. Le terrain d'implantation était excellent: diélectrique, fait de sable, de grès, de graviers. Pas de trace de faille géologique, pas de caverne, ni nappe d'eau souterraine, ni de filon minier. Pas de cadavre enfoui, pas de fourmilière. Pas de cheminée bouchée ni de conduits obstrués, pas de vides fermés. Pas de ligne à haute tension à moins d'un kilomètre. Les poutres de chêne ou de mélèze parfaitement honnêtes et neutres. Les vieilles tuiles, irradiées par le soleil depuis trois cents ans, avaient la chaleur de l'amitié.

Quant aux meubles, aux objets, aux bibelots, pas un que je n'aie soumis à un scrupuleux examen radiesthésique. Or rien n'échappe au pendule, il réagit au soupçon d'une nuance. Pourtant, il ne me permit de déceler rien de suspect, pas le moindre rayonnement anormal ou inquiétant dans toute la maison.

J'allais donner ma langue au chat lorsqu'un incident brutal vint me fournir la clé de l'énigme.

La maîtresse de maison fut prise un jour d'un malaise inexplicable. Elle se trouvait alors dans une petite pièce située à l'arrière du mas, donnant sur ce que l'on appelle, dans le langage technique des architectes, une « cour anglaise », c'est à dire, en fait, une tranchée dont une des parois est le talus coupé à pan droit de la colline à laquelle s'adosse la maison. Comme elle s'accroupissait pour ramasser un livre traînant à terre, elle eut l'impression de recevoir en plein coeur un choc qui la fit chanceler. Pour ne pas tomber, elle dut s'adosser au mur; elle était au bord de la syncope.

Comme cette jeune femme était en parfaite santé, j'imaginai aussitôt que son malaise pouvait fort bien avoir été provoqué par la même introuvable radiation qui troublait son sommeil et que, jusqu'à présent, je n'avais pu déceler nulle part.

Mon amie me montra la place où elle venait d'être attaquée par la force invisible. Je lui demandai de reprendre exactement la position qu'elle occupait quand elle avait ressenti ce malaise. Elle plia les genoux, s'accroupit; je la vis alors porter la main à son coeur et se redresser en chancelant. Aussitôt qu'elle fut debout, le malaise se dissipa. Je tenais la solution du problème.

Le seul défaut du pendule, c'est sa rigoureuse précision. Aussi est-il souvent plus pratique de travailler sur plan plutôt que sur les lieux mêmes. Le rayon qui traversait le mas n'aurait pas pu échapper à ma recherche si j'avais pratiqué mon examen radiesthésique sur plan. Tandis que sur place, si soigneuse qu'eut été ma prospection, croyant avoir promené mon pendule partout, j'étais toujours passé (parfois à quelques centimètres près seulement) à l'extérieur du lit de ce courant qui venait de frapper mon amie avec la précision rectiligne d'un laser. Pour le rencontrer, il me fallait le chercher à la hauteur exacte où il se propageait. Jusque-là, j'étais toujours passé à droite ou à gauche, et surtout trop haut ou trop bas. Car - détail étrange - ce rayon invisible traversait la pièce horizontalement à une altitude de 50 cm au-dessus du sol, c'est à dire exactement à la hauteur où se trouvait le matelas sur lequel mes amis luttèrent chaque nuit contre l'insomnie. J'avais bien promené mon pendule à ras de terre, puis au dessus du lit, sans accrocher aucune onde suspecte. La bonne hauteur était celle où se trouvait

la jeune femme quand elle reçut le choc inexplicable. En partant de là, mon pendule me permit de suivre avec une précision absolue la trajectoire rigoureusement rectiligne de ce rayon qui traversait toute la maison selon un axe N-E S-O, à 50 cm au dessus du sol, tendu comme un fil invisible, et dont le diamètre de section ne dépassait pas 2 à 3 mm. Ce rayon partait d'un angle de la petite pièce, fonçait vers un placard situé dans l'angle opposé, traversait un mur épais de 40 cm, débouchait dans la chambre à coucher de mes amis, rasait le matelas de leur lit, le prenant en écharpe, c'est à dire qu'il frappait à hauteur de la tête le premier dormeur allongé et le second au niveau du plexus solaire, puis allait se perdre contre le mur du fond dans un radiateur de chauffage central qui devait jouer le rôle de prise de terre. Le rayon ne sortait pas de la maison. Je voulais savoir comment il y entrait. Je constatais qu'il jaillissait du talus de la cour anglaise.

Pour le supprimer, il fallait donc ou bien en tarir la source ou bien le renvoyer à la terre avant qu'il ne pénètre dans la maison. La seconde solution était évidemment la plus simple. C'est celle que nous appliquâmes. Sur un piquet planté dans le talus à l'endroit où sortait le rayon, nous enroulâmes un fil de cuivre rouge (dit électrolytique) de 10 ou 12 mm de section, de manière à former 7 spirales (que ce soit en Science, en Symbolique ou en Magie, le nombre 7 est toujours signifiant et efficace), la dernière se terminant par une prise de terre.

Ainsi le rayon, pris au piège des spires, au lieu de traverser la maison, était renvoyé, avant d'avoir pu nuire, dans les profondeurs d'où il était issu.

Mes amis peuvent maintenant dormir paisiblement chaque nuit leurs huit heures d'affilée; mais ils ont perdu cette impression d'âlâcricité nerveuse et musculaire que leur procurait inexplicablement le passage du rayon.

La mort se joue sur des longueurs d'onde.

Pour donner une explication scientifique vraisemblable d'un tel rayon, le mieux est de se référer aux hypothèses avancées par le docteur Peyré. Selon ce savant (je résume et je simplifie), lorsqu'un courant tellurique, formant un champ électrique horizontal à la surface du sol, rencontre un champ magnétique formé par le rayonnement cosmique tombant à la verticale, il se produit à l'aplomb du croisement une onde très puissante, excessivement dangereuse...

Quelles que soient l'origine et la nature de ces courants telluriques dont nous ressentons si souvent les effets dans nos maisons - qu'ils soient dus à l'effet d'induction produit sur le sous-sol conducteur par les variations du champ magnétique terrestre; qu'ils jaillissent directement d'un amas de minéral; qu'ils proviennent de failles géologiques, de cours d'eau souterrains, de puits ou lits asséchés, de caves ou cheminées bouchées et ionisées-, il est inutile de savoir que l'intensité et le potentiel de ces courants augmentent à l'approche d'une dépression atmosphérique, surtout avant les chutes de pluie. Ainsi s'explique la recrudescence (souvent observée mais jamais justifiée) des troubles pathologiques chez l'être humain au moment des accidents météorologiques.

Ces courants, si dangereux et si mal connus, envahissent d'autant plus facilement nos habitations qu'ils ont canalisés par tous les corps bons conducteurs de l'électricité: notamment l'eau impure (les eaux usées ou contaminées), les failles humides, la poudre de fer, les charpentes métalliques, les conduits, etc. Aussi le danger est-il plus grand dans les constructions modernes qui ne sont pas isolées électriquement.

D'une façon générale, on peut affirmer - les statistiques le prouvent - que les cas de cancer sont bien plus nombreux dans les endroits humides que sur les terrains secs.

On s'étonne parfois que, dans les maisons à cancer, l'évolution du mal ne soit pas toujours la même, allant de la progression lente à la progression rapide, voire à l'évolution spontanée foudroyante. Une même cause devant normalement produire les mêmes effets, seront nous amenés ainsi insidieusement à refuser d'incriminer le tellurisme, ce qui reviendrait en fait, par le biais, à nier l'existence même des maisons à cancer?

C'est mal raisonner. Justement c'est dans la cause tellurique qu'il faut chercher l'explication des différences dans l'évolution du mal, laquelle est hâtée ou ralentie selon la fréquence des rayons (plus ou moins actifs) qui modifient l'ambiance vibratoire dans laquelle vit le malade.

En somme, la Mort se joue des longueurs d'onde, des fréquences et des intensités, comme une symphonie pathétique ou des émissions de radio.

J'en vois une preuve supplémentaire particulièrement troublante dans le fait que la Mort, vieille dame maniaque, a ses habitudes: elle aime venir prendre ses victimes juste avant l'aube, à l'heure des exécutions capitales.

Les deux heures précédant le lever du soleil - disons pour simplifier: entre 2 et 4 heures en été, entre 3 et 5 heures en hiver - sont incontestablement les plus dangereuses pour le malade et l'agonisant. C'est le moment privilégié où le meilleur combattant à envie de baisser les bras, où le plus têtu est tenté de résigner sa volonté de vivre.

A ce mystère on peut trouver une explication qui n'est pas seulement sentimentale, mais réellement scientifique: il a été prouvé que le champ électrique terrestre horizontal inverse sa polarité pendant les deux heures précédant le crépuscule auroral. Ce champ électrique est normalement négatif; en devenant positif à l'aube, il amplifie l'intensité des nocivités (quelles qu'elles soient) qui affectent à ce moment le malade ou l'insomniaque, et peut alors par conséquent provoquer ou hâter l'issue fatale.

#### CHAPITRE IV LES « SANCTUEURS »

Les radiations telluriques, dont nous venons de constater les effets sur les habitants des maisons qu'elles imprègnent, sont mesurables par certains appareils physiques sensibles aux microvibrations. Il est donc difficile d'en nier l'existence. Ce sont des ondes concrètes.

Il en est d'autres que l'on peut à juste titres qualifier d'abstraites (ce qui ne veut pas dire qu'elles ne sont pas réalité): ce sont celles que le docteur Leprince étudie et décrit dans sa théorie des psychons: les ondes de la pensée.

Ces ondes abstraites (ka démonstration commence à en être administrée d'une façon satisfaisante pour l'esprit le plus critique) peuvent être captées et concrétisées dans certaines formes. Elles peuvent porter des mots, des figures, des images, des messages, parfois même des suggestions détaillées qui sont lancées ou reçues sous forme de transmission ou de lecture de pensée.

Des expériences ont été faites dans ce domaine par le docteur Leprince, puis par les frères Servranx, de Bruxelles. Ces travaux ont été poussés par les chercheurs américains de l'institut Rhine; mais les succès obtenus n'ont pas encore été

officiellement révélés, car ils sont, paraît-il, entachés de subjectivisme: les résultats varient selon les hommes qui font les expériences; ils ne sont pas constants. Pourtant ils sont et, tels qu'on les enregistre, ils suffisent sinon à définir du moins à prouver la réalité des ondes abstraites.

Défense d'entrer.

C'est sur une application tout à fait particulière, et beaucoup plus mystérieuse, de la puissance des ondes de pensée que je voudrais attirer l'attention.

Ces ondes abstraites, employées judicieusement et selon le rituel convenable, parviennent à dresser une clôture durable autour de certaines places qu'il s'agit de défendre contre toute intrusion étrangère; l'entrée en sera interdite à quiconque ne connaît pas le mot de passe, c'est à dire ne possède pas la modulation de cette longueur d'onde.

Il est inutile de sourire avec incrédulité. C'est un fait vérifiable dans la réalité quotidienne et que je me propose justement de vous faire vérifier par quelques exemples vécus.

Nous touchons là au très étrange mystère des « sanctuaires », des lieux consacrés, privilégiés ou interdits. Il est important de se familiariser avec ces notions, si l'on préfère s'épargner de cuisants déboires immobiliers. C'est affaire de prudence et de sécurité.

Bien sur, les acheteurs et les habitants de maisons neuves n'ont guère à redouter de se trouver jamais confrontés à de tels problèmes. Ce sont seulement les vieux logements dans lesquels on trouve des rémanences (parfois fort désagréables) d'ondes abstraites. On en trouve aussi, loin de tous murs, dans certains fonds de parcs, pelouses, rendez-vous forestiers, carrefours, parvis, calvaires, cavernes, dolmens, cryptes, tertres prédestinés, tous les lieux sur lesquels l'Esprit a soufflé un jour en tempête, que soulève encore la respiration de l'au-delà, qui sont capables d'accrocher et de meurtrir à leurs ronces invisibles le passant le plus indifférent. Il y a dans les églises, dans les châteaux, des caches et des recoins, des pierres tombales, des escaliers dérobés ou des cabinets secrets qui peuvent être interdits par un dangereux réseau d'ondes abstraites. Il y a même des rues que leur plaque d'urbanisme protège et qui se désintègrent si on les débaptise.

Lieux maudits, lieux bénits. Jadis nos aïeux étaient très attentifs à ces influences immatérielles qui imprégnaient des sites. Dans les campagnes, de génération en génération, on se transmettait ces légendes dont on pouvait vérifier le bien fondé plusieurs fois au courant d'une seule vie. Mais si l'on vérifiait les effets, on n'en cherchait pas les causes. On se contentait de constater que telle mare était maudite: les bestiaux qui y buvaient attrapaient le gros ventre. Passer par un tel carrefour à minuit, ou devant tel calvaire, donnait le mal des os. Les lieux-dits avaient tous une signification: le val d'enfer, le pré maudit, la pierre qui tue, l'ombre du mal né, le pied fourchu, que sais-je?

En revanche, on connaissait aussi, et on appréciait le seuil de bon départ, l'ange qui rit, la roche qui chante, etc.

Si l'on remonte plus loin, jusque dans la nuit des temps, on remarque que les sanctuaires consacrés à une divinité se succèdent et se superposent au cours des

siècles, une religion comme un clou chassant l'autre, au même endroit où s'accumulent les alluvions mystiques. Les favorables, prédestinés à la prière et à la foi, à Chartres, au Puy, à Paris, partout on retrouve, profondément enfouies sous les pieds de Notre Dame, les marches de l'interminable escalier qui conduit l'homme au ciel.

Il en est de même pour les lieux maudits: les crimes, les accidents, les maladies, les déboires s'y reproduisent et s'y répètent, selon certaine fréquence, selon l'exigence de la fatalité, jusqu'à ce que le point névralgique soit débarrassé, d'une manière ou d'une autre, du maléfice qui l'imprègne.

Les bornes maudites.

Quand il s'agit d'un de ces fameux « ponts noirs de la route », où les victimes du Baal automobile sont sacrifiées en plus grand nombre qu'ailleurs, il suffit souvent de relever un virage, de supprimer un croisement, de stabiliser le bas coté, de niveler un cassis, d'ajouter un panneau indicateur, pour que les accidents cessent de se produire à cet endroit.

Mais parfois les techniques des Ponts et Chaussées sont impuissantes à arrêter la série noire; c'est le cas lorsque les accidents se produisent toujours au même endroit sur une bonne route en ligne droite, comme si un aimant irrésistible attirait alors les voitures prédestinées contre certain pylône ou certains platane de bordure.

Ces bornes maudites existent bel et bien; les autos y tombent comme des mouches, faisant des impacts spectaculaires dans un décor que les ingénieurs des Ponts et Chaussées n'ont pas le moyen de rendre inoffensif. Y a-t-il une explication à cette fatalité?

Manifestement ces lieux sont maudits, ou ont été très anciennement « consacré », avec une clause d'interdiction de passage au profane. Le réseau routier moderne, évidemment, n'a pas respecté ces tabous invisibles. A mon avis, ces barrières, dressées il y a longtemps par des ondes de pensées, persisteront, demeureront efficaces et dangereuses tant qu'un initié ne les aura pas abattues, dispersées, volatilisées, en accomplissant les formalités rituelles convenables. Les techniques et les sciences exactes font beaucoup pour notre confort, mais je suis quand même bien forcé de reconnaître que, dans certains domaines réservés, pour résoudre les problèmes de sécurité, il vaut mieux faire appel au sorcier qu'au cantonnier.

Le mage et l'ingénieur.

Si j'avais à écrire un reportage pour la presse à sensation, sans doute n'hésiterais-je pas à raconter avec force détails pittoresques comment deux de mes amis, experts es sanctuaires, ont procédé pour essayer de neutraliser certains « points noirs » particulièrement meurtrier. Mais le public de ce livre étant plus restreint et plus sérieux que celui d'un hebdomadaire à grand tirage, je peux me dispenser de décrire les cérémonies cocasses auxquelles j'ai assisté et les bizarres momeries auxquelles se sont livrés au bord de la route, à la grande stupéfaction des automobilistes, les deux experts briseurs d'ondes abstraites.

Certes, le spectacle était comique; mais le résultat obtenu ne prête pas à rire.

Nous avons choisi trois points célèbres pour le nombre et la qualité des victimes: l'in sur la fameuse R N 1, la route des Trois Mousquetaires, celle où la basoche et la finance ont

laissé des cadavres cossus au revers du même fossé; le second, déterminé avec la plus grande précision sur la R N 6, là où un jeune et sympathique Prix Nobel, qui avait tous les dons sauf celui du style, perdit toute chance de survivre à sa gloire, alors qu'un enfant des Lettres merveilleusement doué mais moins récompensé, gagnait au même endroit ses galons d'immortalité en se joignant au cortège des victimes motorisées; le troisième point, sur l'autoroute de l'Estérel, c'était vraiment l'ancre du Minotaure: les jeunes vedettes au corps doux, le front brillant des feux des sunlights, venaient se livrer à date régulière à l'appétit du monstre. Eh bien, depuis l'intervention des experts, aucun accident ne s'est plus produit à l'intersection de ces coordonnées fatidiques. Du moins à notre connaissance.

Avec tout le sérieux dont je suis capable, je prétends que de cette manière insolite de résoudre les problèmes de la sécurité routière doit servir d'exemple, un exemple à suivre. Partout où l'on constate que les accidents de la route se répètent avec une fréquence inexplicable par des raisons matérielles évidentes, il n'est ni ridicule ni déshonorant d'essayer de se délivrer du mal par des remèdes inédits; le mage alors peut être plus utile que l'ingénieur. Il suffira de juger l'un et l'autre aux résultats.

La Némésis à tête chercheuse.

Cette digression automobile n'est qu'apparente; en réalité, elle ne m'éloigne guère de mon sujet, car il n'y a pas de différence de nature entre la force invisible qui oblige une voiture à quitter la ligne droite d'une bonne route, et celle qui s'exerce à l'intérieur de quatre murs, dans un lieu clos.

Le lieu maudit ou béni, le « sanctuaire », peut avoir été constitué aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur d'un édifice, n'être qu'un autel dans une église, un placard dans une maison.

Ce sont les procédés employés pour la consécration qui méritent d'être étudiés, car ils varient selon la dédicace - étant entendu qu'un lieu quel qu'il soit peut être consacré aussi bien à Dieu, à un saint, à un héros, à un génie, qu'à un démon, à un esprit inférieur, voire à un mythe, à une vertu, à une abstraction, parfois à un être aimé mort ou vivant, et même à soi-même!

Les effets de la consécration varient selon les intentions du consécrateur. Il s'agit parfois d'une simple cérémonie de politesse verbale. La routine aidant, et le manque de foi, ce sont bien souvent des dédicaces de ce genre, sans valeur ni chaleur, qui sont réalisées par le nouveau clergé sans latin.

Il est certain que la consécration est plus ou moins forte, plus ou moins durable, selon la puissance spirituelle et le degré d'initiation du consécrateur. Ce qui explique pourquoi la cérémonie célébrée sous une forme radicalement laïque peut être souvent beaucoup plus efficace que les rites accomplis par des oints indigènes. Il y a dans les pissotières des graffiti qui, par la force du désir ou de la détestation du scripteur, deviennent en quelque sorte spirituellement radioactifs. Il y a des plaques commémoratives apposées sur des immeubles qui protègent du mal et attirent la bonne foudre mieux que sur tous les SUB INVICATIONE... au fronton des temples.

Quand elle a été faite dans les règles et avec la puissance voulue, la dédicace perdue en principe éternellement, ne peut ni s'effacer, ni s'évaporer, ni s'user quand le dédicataire est une divinité, un héros, un mythe ou un symbole. Même le sacrilège ne la

supprime pas; il l'offusque seulement et en même temps l'exacerbe. S'il a été public, une cérémonie expiatoire, également publique, est absolument nécessaire pour rétablir l'harmonie rompue.

Dans le cas d'un sacrilège clandestin, la réparation n'aura pas lieu. Il n'y a plus alors ni parade ni bouclier pour l'auteur du sacrilège devenu la cible du boomerang qu'il a lancé. Aucune expiation n'ayant réparé l'affront, les chocs en retour sont parfois terrifiants. Le malfaiteur inconnu n'a aucune chance d'échapper: si loin qu'il aille, si bien gardé qu'il soit, la Némésis à tête chercheuse, déclenchée par son acte même, le retrouvera et le frappera inévitablement.

Un bébé à tête de chien.

Une seule anecdote, assez terrible, suffira pour illustrer mon dire.

Il y a une quinzaine d'années, un de mes jeunes amis, étudiant en médecine, entra un jour dans l'église Saint - Roch, à Paris, avec une prostituée et, tandis que l'office se déroulait, caché dans un confessionnal, il se livra à la fornication.

Athée, agressivement antireligieux, il avait accompli son « exploit » comme un sacrilège délibéré, et non pas seulement comme une de ces farces scandaleuses dont les carabins sont friands.

Des années passèrent. L'étudiant, devenu docteur en médecine, épousa une cheftaine scout. Ménage sympathique et saint, promis au bonheur familial autant qu'à la réussite sociale.

A ce bonheur il ne manquait qu'un enfant. Il vint, au bout de neuf mois, le plus naturellement du monde. C'était un monstre à tête de chien - une espèce de gélatine violacée et baveuse, informe et purulente - sur le front duquel saillait une boursoufflure qui ressemblait vaguement à l'effigie de Saint Roch.

Ce bébé vécut un an. Beaucoup plus qu'il n'en fallait au père pour expier, du moins pour se repentir.

Série noire à Uruffe.

Cette histoire, dont j'ai très bien connu le protagoniste, m'incite à interpréter de façon analogue l'incompréhensible Némésis qui semble poursuivre les habitants successifs d'une même demeure.

Je pense particulièrement à l'église d'Uruffe dont l'un des curés, l'abbé Desnoyers, perpétra un crime aussi étrange qu'atroce: le 1er décembre 1956, après avoir abattu à coups de revolver sa maîtresse enceinte de huit mois, il pratiqua sur le corps pantelant de sa victime une césarienne monstrueuse, arracha ses entrailles l'enfant (qui était aussi son enfant à lui!) vivant et les yeux déjà ouverts, le baptisa, puis le poignarda dans le dos, lui transperçant le coeur, et enfin lui taillada le visage pour le défigurer! Crime extraordinaire autant par l'horreur des circonstances que par les motivations du meurtrier. Pour l'expliquer, on est conduit à se référer à une malédiction très ancienne, lancée pour je ne sais quelle raison par le consécrateur du premier « sanctuaire » contre tout violateur éventuel.

Que ce lieu, protégé par des grilles d'ondes abstraites, soit devenu plus tard une église, bénéficiant d'une dédicace nouvelle, ne change rien à la fatalité ni à la Némésis. Tant

qu'une cérémonie n'aura pas été faite, l'église d'Uruffe sera dangereuse pour le prêtre qui en aura la maîtrise liturgique.

La preuve, c'est que le successeur de l'abbé Desnoyers dans cette cure fermée par un tabou à péri de mort violente: s'était rendu en pèlerinage en Terre sainte, peut-être en expiation du crime de son prédécesseur, il fut assassiné par des bandits. Si l'on remonte dans le passé, on trouve une autre victime à ajouter à la liste tragique: le prêtre qui occupait la cure d'Uruffe juste avant l'abbé Desnoyers s'est tué en descendant les marches de l'autel après avoir dit sa messe. C'est un accident unique, sans précédent dans les annales ecclésiastiques.

Voici donc trois curés d'Uruffe à qui successivement il est arrivé un étrange malheur. Si j'avais le temps d'être curieux, je pourrais certainement retrouver dans les archives de l'église ou de la commune la trace d'autres victimes de la malédiction lancée (jadis ou naguère?) par un maître d'ondes inconnu contre les violateurs éventuels de son « sanctuaire ». Les histoires du bizarre peuvent chercher dans cette direction; ils ne seront pas déçus. Pour notre part, nous ne pousserons pas plus loin dans cette voie: la série de trois nous paraît suffisamment signifiante.

Les 18 victimes du pharaon.

Quand on étudie le mystère des « sanctuaires », quand on cherche à comprendre en quoi consistent les défenses invisibles qui les protègent, on ne peut se dispenser de faire au moins une allusion à ce qu'on peut appeler, selon le vocabulaire policier, l'affaire Tout Ankh Amon: tous les violateurs (sauf un seul) de la tombe de ce pharaon ont été « punis ». Tout s'est passé, semble-t-il, comme si la protection du sanctuaire avait joué, au bout de 3.500 ans, avec une efficacité aussi parfaite que redoutable.

Évidemment cette explication superstitieuse fit sourire les rationalistes. Pour eux, la mort des 18 personnes prétendument victimes de la malédiction de Tout Ankh Amon avait été en réalité une mort tout à fait naturelle; s'était pur hasard et simple coïncidence si ces 18 personnes avaient péri prématurément et dans des circonstances étranges.

Chaque fois que la raison triomphe de la superstition, il faut crier bravo et tant mieux! Toutefois, sans vouloir ouvrir aucune discussion à ce sujet ni risquer le moindre commentaire, il me paraît intéressant de donner au lecteur la possibilité de se faire une opinion personnelle sur l'affaire. Un bref rappel chronologique de faits et d'événements que personne ne conteste peut permettre à chacun de tirer en toute honnêteté la conclusion qui lui paraîtra la bonne.

Le 25 novembre 1922, le tombeau d'un pharaon de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, Tout Ankh Amon, est découvert par deux Anglais: Lord Carnarvon et Howard Carter. Ce tombeau contient « le plus fabuleux trésor archéologique de tous les temps ».

A l'entrée de la tombe se trouve l'inscription suivante: « La mort touchera de ses ailes celui qui touchera le pharaon ».

il allait falloir dix ans pour ouvrir toutes les chambres de ce mausolée et en retirer la totalité du fabuleux trésor. Mais, bien avant la fin des travaux, l'hécatombe commençait.

C'est Lord Carnarvon qui inaugure la liste tragique. Dans son agonie, on l'entend plusieurs fois prononcer le nom de Tout Ankh Amon. Ses dernières paroles furent: «

C'est fini, j'ai entendu l'appel, je me prépare. » Au même moment - simple coïncidence, certes -, la lumière s'éteint dans toute la maison... La maladie dont mourut Lord Carnarvon ne fut jamais nommée; les médecins prétendirent qu'il avait succombé à une piqûre de moustique!

Six mois plus tard, son jeune frère, le colonel Aubrey Herbert, mourait à son tour d'un mal inexplicable; puis l'infirmière qui l'avait soigné succombait...

Le secrétaire particulier de Howard Carter, Richard Bethel, avait été un des premiers à pénétrer dans le tombeau: il fut aussi l'un des premiers à mourir.

Un ami intime de Carter, le professeur la Fleur, poussé par la curiosité scientifique, accourt à Louqsor pour assister aux travaux. Deux semaines après son arrivée, il est frappé lui aussi du mal mystérieux et meurt. Meurt également le savant Arthur Mace qui, après avoir pénétré dans les chambres secrètes du mausolée, sent ses forces l'abandonner et doit s'aliter pour ne plus se relever.

Plus tragique encore fut la fin du docteur Evelyn White, célèbre archéologue, qui avait été l'un des premiers à pénétrer après Carter dans la chambre mortuaire où se trouvait la momie du pharaon: Il se pendit. Pour expliquer son geste désespéré, il écrivait dans sa lettre d'adieu: « J'ai succombé à une malédiction qui m'a forcé à disparaître. »

Un autre savant anglais, fonctionnaire du gouvernement égyptien, Archibald Douglas Reed, avait été chargé de radiographier la momie avant qu'elle ne fut remise au musée du Caire, dès le lendemain du jour où il pratique l'examen radiologique, Reed fut pris de malaise; trois jours plus tard il était mort. C'était un homme sain, de constitution robuste; on ignore le nom de la maladie qui l'emporta.

Ces morts mystérieuses intriguaient l'opinion. Un haut fonctionnaire égyptien voulait tirer l'affaire au clair et décida de mener personnellement son enquête. Il se rendit au tombeau et commença ses recherches. Au bout de quelques jours, il ressentit un très fort malaise et dut rentrer au Caire pour se coucher: quelques heures plus tard il était mort.

Au total, la liste tragique va comporter 18 noms. 18 personnes qui toutes ont participé à un titre quelconque au viol de la sépulture de Tout Ankh Amon. A ces savants il faut ajouter quelques victimes indirectes (si je puis dire), qui n'avaient jamais mis personnellement les pieds dans le mausolée, mais qui appartenaient à la famille d'un des violateurs ou avaient eu l'occasion de toucher un objet sacré du trésor. Exemple: en 1939, pour fêter la nouvelle année musulmane, la radio nationale égyptienne voulut faire entendre à ses auditeurs les trompettes guerrières de Tout Ankh Amon. Le Musée du Caire consentit à prêter les précieux instruments qui reposaient dans ses vitrines depuis seize ans. L'auto qui les transportait du Musée à la Radio eut un accident et le chauffeur fut tué. Les trompettes étaient indemnes. Quelques minutes plus tard, le musicien qui s'appêtait à emboucher l'une d'elles tombait mort foudroyé au pied du micro.

Carambolage de sortilèges.

Autre exemple de malédiction par la bande: M. Mohammed Mehri, directeur du département des antiquités égyptiennes au musée du Caire, mourut subitement d'une hémorragie cérébrale, peu après avoir signé en 1967 avec le gouvernement français la

convention aux termes de laquelle le trésor de Tout Ankh Amon quitterait l'Égypte pour les bords de la Seine: l'exposition qui eut lieu au Petit Palais à Paris et dura plusieurs semaines permit, on s'en souvient, à plus d'un million de visiteurs de se trouver face à face avec le masque d'or du pharaon éphèbe.

Coincidence ou carambolage de sortilège, le successeur de ce malheureux fonctionnaire vient d'être victime du même « accident », dans les mêmes conditions et pour les mêmes raisons. Il s'agit de M. Gamal Mehrez dont les journaux ont annoncé la mort en février 1972: il venait de signer l'accord au sujet de l'exposition Tout Ankh Amon qui devait être organisée prochainement à Londres, lorsqu'il fut foudroyé par une hémorragie cérébrale.

Au suivant...

L'arme absolue contre le mauvais sort.

Le plus étrange dans toute cette affaire, c'est que le seul rescapé de la malédiction fut justement le principal « coupable », celui qui, de bout en bout, mena les travaux, inventoria les découvertes, déménagea le trésor, bref eut toute la responsabilité et toute la gloire de l'entreprise: Howard Carter est mort en 1939, à l'âge de soixante-six ans.

Il y a là, certes, un argument très fort à l'appui de la thèse rationaliste qui refuse d'admettre qu'une malédiction puisse atteindre des profanateurs, il vaut mieux toujours rechercher aux mystères des causes naturelles. Pourtant, pour ceux qui ne croient pas que les coïncidences soient une explication satisfaisante, j'ajouterai un renseignement qui, s'il est vrai, change l'éclairage de l'affaire; je le tiens d'un diplomate belge qui alors qu'il se trouvait en poste au Caire avant la guerre, et qui fut lié d'amitié avec Howard Carter. D'après Howard Carter ce diplomate, Carter aurait raconté qu'il possédait l'armure absolue contre tous les mauvais sorts que les plus puissants mages ou sorciers pouvaient lui jeter. Ce secret de protection, il l'aurait trouvé dans un des tombeaux qu'il avait découverts et ouverts dans la Vallée des Rois, au début de sa carrière d'égyptologue. C'était la tombe d'un prêtre nommé Jua et de sa femme; les corps momifiés étaient dans un état de conservation parfaite. Dans la chambre mortuaire, dont les sceaux étaient intacts, l'accueil avait été visiblement préparé par le mort qui offrait en signe de bienvenue à son premier visiteur le secret d'immunité.

Pour connaître ce secret, il nous faudra attendre que soit dépouillées et publiées les archives considérables laissées par Carter, les croquis et les notes, les photos et les rapports qui remplissent des dizaines de caisses qui doivent pourrir dans quelque cave du British Muséum à Londres. N'est-il pas étrange que, depuis trente ans, la curiosité de tous les chercheurs passionnés par les mystères égyptiens ait été rebutée systématiquement par l'administration? Y a-t-il quelque bonne raison de garder fermé cet énorme dossier plein de secrets?

Post-scriptum: la bague atlante.

A ces questions j'ai reçu une réponse, quelques jours après la parution de la première édition de ce livre. Ce qui me permet aujourd'hui d'ajouter ce post-scriptum qui satisfera ceux de mes lecteurs dont la curiosité avait été piquée.

La lettre que je reçus était signée: A de Bélizal. Elle disait en substance ceci: le secret de l'immunité de Howard Carter, non seulement je le connais, mais je le possède par

héritage; il se trouve actuellement dans ma bibliothèque où vous pouvez venir le voir et le toucher. C'est une bague en grès d'Assouan, que le grand père de ma femme, le marquis d'Agrain, égyptologue renommé, à rapportée de ses fouilles dans la Vallée des Rois, vers 1860.

Naturellement, je me rendis aussitôt à l'invitation de M de Bélizal, et je pus prendre en main l'étrange et fragile anneau de grès, vieux de plusieurs milliers d'années, dont le relief usé permet encore de lire nettement les figures géométriques dont il est orné: trois droites, six points, deux triangles isocèles. Ces figures sont construites, alignées, réparties, équilibrées selon un ordre et une nécessité qui ont un sens ésotérique; elles ont ainsi des vertus et des pouvoirs qu'une expérimentation patiente et variée nous à permis de découvrir avec un étonnement émerveillé.

En fait, cette bague - qui a vraisemblablement été fabriquée et sculptée par les Atlantes dont les anciens Égyptiens étaient les héritiers - nous permet d'entrer au coeur d'un mystère déconcertant: celui de l'inexplicable immunité qu'assurent les ondes émises par certaines « formes » privilégiées contre toute agression invisible venue de l'extérieur. Il existe des « ondes de forme » (nous en parlerons plus en détail dans un autre chapitre de ce livre) capables de créer un barrage protecteur infranchissable, d'arrêter ou de neutraliser toutes les forces susceptibles de perturber l'ambiance vibratoire d'une habitation, de compromettre l'équilibre (donc la santé, la chance, le bonheur) d'un individu. La bague atlante accomplit ce genre de miracle. M de Bélizal, par expériences répétées depuis qu'il en est le propriétaire, en a acquis la preuve - preuve que j'ai dès lors personnellement vérifiée par mes propres expériences.

Les propriétés de cette bague sont extraordinaires. Il serait beaucoup trop long, et hors de mon sujet actuel, de les exposer en détail. Je veux dire, pourtant, que son efficacité se manifeste avec une évidence foudroyante dans trois domaines: protection, guérison, intuition. Elle protège contre les dangers et immunise contre les influences ou maléfices de toute nature (qu'ils soient d'origine géophysique, dus à une perturbation quelconque de l'ambiance vibratoire, voire causés par une malédiction, un sortilège, un envoûtement, une quelconque agression magique...) Par exemple - et ce n'est pas l'aspect le moins étrange de ce mystère - celui qui porte cette bague au doigt ne peut pas être victime d'un accident d'auto, à moins qu'il ne soit animé d'une volonté suicidaire.

La deuxième propriété de la bague est de guérir, non pas bien entendu les troubles ou lésions organiques, mais de rétablir certaines fonctions accidentellement perturbées et supprimer les algies qui en sont la conséquence. Pour augmenter la précision de son efficacité, il est bon de connaître les correspondances symboliques qui relient chacun des doigts à un organe ou à une fonction. Exemple: l'annulaire correspond au système génito - urinaire; c'est donc à ce doigt que la bague devra être passée si l'on souffre d'un organe faisant partie de ce système.

La troisième propriété est la plus mystérieuse; elle ouvre au possesseur de la bague des échappées insoupçonnées dans un domaine sur lequel seuls les phénomènes métapsychiques nous apportaient jusqu'à présent quelques renseignements. Celui qui porte la bague devient sensible à certaines communications qu'il n'aurait jamais perçues autrement - ce qui est d'ailleurs difficilement conciliable avec l'immunité par isolation que la bague assure contre toute influence extérieure. Les expériences dans ce

domaine sont encore en cours et nous ne sommes certainement pas au bout de nos surprises. Pour ma part, j'estime que le grand prêtre Jua devait se servir de cette bague comme d'une espèce de téléphonie sans fil avec les membres de son clergé de même initiation. Les prêtres des pharaons, héritiers sans doute des secrets fabuleux des Atlantes, savaient maîtriser d'incroyables techniques occultes que la Science d'avant-garde aujourd'hui commence justement à redécouvrir par d'autres voies. La bague dont j'ai étudié passionnément les propriétés me paraît être notamment le plus puissant support de télépathie connu.

Toujours est-il qu'elle ne tire son efficacité ni de la matière dont elle est faite ni d'une « charge » quelconque, magnétique ou psychique, religieuse ou magique; elle n'est ni un pentacle personnalisé, ni un talisman aimanté, ni une médaille bénite, ni un sacramental, ni un fétiche; elle n'a rien de commun avec aucun de ces « gadgets » plus ou moins prometteurs, de ces porte-bonheur inventés par la superstition ou l'ésotérisme des snobs...

Elle est le lieu et la formule (ce que cherchait en vain Arthur Rimbaud) d'un des miracles les plus étonnants de la Physique micro-vibratoire: celui dont les « ondes de forme » sont les agents invisibles.

Le miracle n'est pas remboursé par la Sécurité Sociale.

Au lieu d'être bardés d'interdits, hérissés de menaces, il y a des « sanctuaires » dont la vocation est au contraire d'attirer, de récompenser le visiteur. C'est le cas des lieux de pèlerinage et de miracle; c'est aussi le cas aussi des fontaines - aux - fées, des sources de jouvence et de santé, dont la tradition se perpétue depuis la Préhistoire.

Ces lieux ont été consacrés jadis par des saints ou des génies, et non pas - comme nos modernes « sanctuaires » - par des égoïstes ou des méchants, des prêtres de sévérité plutôt que de charité, ou des gardiens du sublime secret indifférents aux frères humains.

Il est remarquable d'ailleurs - et attristant - de constater que, contrairement au maléfice, pratiquement inusable, la faveur surnaturelle dont jouit un « sanctuaire » s'évapore souvent avec le temps comme un parfum; le miracle y tombe en désuétude.

Peut-être l'efficacité disparaît-elle en même temps que la foi des pèlerins. Toujours est-il que les lieux maudits sont mieux protégés que les lieux bénits. Il est vrai que, le plus naturellement du monde, l'homme attire mieux la foudre du malheur que celle du bonheur. Meilleure cible pour le Diable que pour Dieu.

Traduisons en clair, en clair géographique: au Puy-en-Velay, devant la cathédrale, se trouve une dalle plate, appelée la « Pierre des Fièvres », sur laquelle, si l'on est malade, il suffit de s'étendre et de dormir pour être guéri. Miracle périmé, non remboursé par la Sécurité Sociale. Personne ne se risque plus à tenter cette thérapeutique. La « Pierre des Fièvres » n'a plus un seul client.

Par contre, combien de touristes foulent chaque dimanche sans appréhension les ruines du prieuré de Franchard dans la forêt de Fontainebleau! Eh bien, pas un seul n'a du s'en tirer indemne; ils ont tous été punis, immédiatement ou plus tard - c'est certain -, car le lieu est maudit, vrai sanctuaire du Malin. Depuis le XIIe siècle, où fut construite la chapelle, jusqu'au XVIIIe, où elle fut abandonnée sous sa chape d'interdit magique, tous

les ermites qui s'y retirèrent y périrent assassinés. La malédiction est toujours vivace; pas un promeneur, si innocent qu'il soit, ne la bravera impunément.

Le charme bénéfique de la « Pierre aux Fièvres » est usé; le sortilège maléfique de Franchard reste virulent. Je ne me charge pas d'expliquer pourquoi. Je me borne à constater.

Une sainte en chômage.

Le chanoine Migne, dans son Dictionnaire de Pèlerinages, avait essayé (il y a plus de cent ans) de recenser en France tous les lieux privilégiés « spécialement destinés à recevoir les vœux des hommes », et où la prière a le plus de chance d'être exaucée. La liste qu'il a dressée est longue, elle n'est pas exhaustive. Depuis lors, de nombreux ouvrages ont été consacrés par d'autres érudits à la même recherche. Tant de recherche spirituelles, tant de promesses de secours surnaturel, oubliés mais non perdus, nous sont ainsi restituées que l'embarras du choix nous paralyse au moment de décider à quel saint nous vouer. On est tenté de ne retenir que le grain du pittoresque et de la cocasse, la réalité du miracle n'étant plus que la paille refusée par les incrédules.

On se souviendra, par exemple, qu'à Paris, 9, rue Antoinette, Saint Rabboni guérit la méchanceté des maris. Impossible, n'est-ce pas ? mais si amusant qu'on le cite volontiers. En revanche, on n'osera même pas propager la bonne nouvelle qu'il existe dans la chapelle du couvent Picpus une vierge noire qui, sous le vocable de Notre Dame de la Paix, guérit réellement l'asthme, la cécité, les maladies de cœur.

Veut-on un autre exemple? Une sainte menacée de chômage, c'est sainte Marine (près de Pontoise); sa spécialité est de rendre la virginité aux filles qui ont fauté. Mais le pucelage étant aujourd'hui complètement déprécié, aucune prière fervente, jaillie d'une minijupe ou d'un maxi manteau, n'oblige plus jamais sainte Marine à intervenir. Pourtant, tout le monde la connaît parce que sa spécialité est bon prétexte à plaisanterie. Tandis que plus personne (sauf peut-être à Stival, dans le Morbihan) ne se souvient que saint Mériadec guérit encore parfaitement la surdité à coups de cloche, le dimanche qui suit le 7 juin.

Pourquoi tombent les « tuiles ».

Les techniques de consécration d'un lieu par les ondes de pensées ont été employées constamment, depuis la plus haute Antiquité, par des prêtres ou par des initiés. C'est la raison pour laquelle il subsiste encore aujourd'hui, un peu partout, tant de « sanctuaires » invisibles, ignorés de ceux qui les violent sans s'en douter et qui en subissent le châtement en toute injustice.

Ces traces de tabous oubliés, on ne peut s'étonner de les trouver, toujours virulentes, dans des lieux traditionnellement et ouvertement consacrés par la Religion ou la Magie: les pyramides, les dolmens, les temples, les églises, etc. Mais parfois on les rencontre dans les endroits les plus imprévus, où rien, bien sur, n'indique visiblement leur présence, où aucun écriteau n'alerte le passant sur le risque qu'il court. Any trespasser will be prosecuted (« Quiconque passe outre sera poursuivi ») est un avertissement loyal que l'on peut lire à l'entrée des lieux interdits en Angleterre. Que d'accidents, que

de malheurs, que de morts seraient évités s'il était possible de placarder un avis analogue devant tous les « sanctuaires » inconnus et toujours dangereux.

Quel est le risque couru, qu'elle est la sanction encourue par l'imprudent, par l'ignorant qui franchit la frontière interdite? Il est impossible de le savoir avant l'événement, car c'est le consécuteur qui a fixé le châtement. Ce n'est pas le prix du trésor à protéger qui commande une peine plus lourde contre le violateur; c'est uniquement la malignité plus ou moins grande de l'officiant qui en décide: en projetant les ondes abstraites de l'interdit, il y associe une menace sous condition de son choix, et les forces invisibles sont ainsi tissées indissolublement l'une à l'autre. Certains sorciers malévoles exigent toujours un barrage mortel pour les transgresseurs; d'autres limitent le mauvais sort à la maladie ou à l'infirmité; des prêtres moins féroces se contentent de punitions bénignes: ce sont ces fameuses « tuiles » imprévues et inexplicables qui nous tombent sur la tête sans qu'on puisse deviner de quel toit elles descendent, et qui n'ont bien souvent pas d'autre origine que le viol involontaire (au cours d'une promenade ou d'une visite) d'un sanctuaire ignoré.

Nous n'irons plus au bois sacré.

Les « sanctuaires » dont les frontières ont été délimités jadis en pleine campagne, hors même de tout mur d'enceinte, sont évidemment les plus difficiles à détecter et par conséquent les plus dangereux pour le promeneur ou le vagabond. Pourtant, à mesure que les accidents inexplicables surviennent, une tradition orale se reforme et, la superstition aidant, la crainte éloigne curieux et imprudents du lieu interdit.

Cette crainte, il est vrai, étant parfois délicate, attire alors les transgresseurs au lieu de les rebuter.

La bienséance m'obligeant à gazer mes propos à ce sujet, je ferai seulement un discret clin d'oeil à ceux de mes lecteurs qui ont eu la chance de visiter la Turquie. Dans ce pays à la fois rude et charmant, des surprises qui ne sont mentionnées dans aucun guide sont réservées aux touristes de bonne volonté. Surprises feintes, d'ailleurs, car les célibataires britanniques des deux sexes et d'âge canonique sont « mis au parfum » dès leur arrivée à Ankara. De bouche à oreille, le renseignement circule dans tous les hôtels de la ville:

- My dear, pour l'amour du ciel, surtout n'allez pas vous promener dans le bois de....! On y rencontre des indigènes de grande taille et de belle prestance, à la fois pacifiques et terribles; ils font subir les derniers et délicieux outrages à tous les étrangers, hommes ou femmes, qui s'aventurent dans ce bois. A bon entendeur...

Cette promenade, malgré sa mauvaise réputation, est très fréquentée. Les touristes des deux sexes y viennent régulièrement se faire sodomiser. C'est la juste punition prévue pour les transgresseurs dans ce « sanctuaire » dont la consécration remonte à l'époque où l'empire romain faisait régner sa paix et sa religion sur les colonies grecques d'Asie Mineure, où les prêtresses d'Aphrodite attiraient les clients dans ce bois sacré et se prostituaient en l'honneur de la déesse, tandis que non loin de là, près d'Ephèse, la vierge Marie s'endormait dans un autre sanctuaire où les infirmes, aujourd'hui, abandonnent leurs béquilles après le miracle.

Si le privilège est viager.

Le « sanctuaire » le moins noble mais le plus courant, c'est celui que certains égoïstes, intellectuels ou occultistes, se consacrent à eux mêmes. Ils choisissent un lieu précis et, grâce aux techniques classiques d'interdiction par les ondes de pensée, ils le rendent inviolable par autrui sous peine de sanctions. Ce clos magique peut enfermer aussi bien un hectare de pinède que la surface d'un placard à balais, aussi bien une cour pavée ou un coin de jardin potager qu'un salon ou une chambre à coucher, aussi bien un étage de pigeonnier qu'un plan de cave. Tout est possible avec le savoir faire, et je vous prie de croire que j'ai vu, en cette matière, des cas vraiment extraordinaires.

La caractéristique la plus originale et la plus importante de ces sanctuaires là, c'est que l'effet de la consécration s'évanouit, disparaît subitement à l'heure, à la minute même où meurt le consécrateur.

L'interdiction est alors levée, sans cérémonie ni instance, par la seule force (invisible) des choses. Il s'agit bien d'un privilège viager, alors qu'au contraire la dédicace faite à une divinité ou à un héros est indélébile.

Ainsi s'efface comme un mirage la citadelle immatérielle que les ondes abstraites avaient élevée. Ainsi l'homme qui, provisoirement et localement, s'était fait dieu par sa seule volonté, en s'enfermant dans un temple-fort, ainsi cet égoïsme incapable désormais de dire Je, ainsi cet orgueilleux obligé de se fondre dans le magma anonyme des autres ne laisse-t-il pas trace de son passage ici-bas.

Mais tant que le consécrateur est en vie, même s'il a abandonné son sanctuaire pour s'installer très loin de là, l'interdiction qu'il a porté valablement reste en activité: quiconque l'enfreindra sera frappé par la sanction prévue.

Le seul moyen de lever l'interdit, avant le décès de l'auteur, c'est d'accomplir la cérémonie convenable - ce qui n'est pas évidemment à la portée de tout le monde. En quelque sorte, si l'on sait interpréter les symboles, il suffit d'adapter analogiquement le procédé qu'employèrent les Juifs de l'Histoire sainte pour faire tomber les murailles de Jéricho, ce sanctuaire imprenable.

Le chiffre de l'achèvement.

Plutôt que d'apprendre à défaire le charme qui protège un sanctuaire, le lecteur préférerait peut-être savoir comment on « ferme », comment on le consacre à soi même. Il est parfois nécessaire, et en tout cas toujours agréable, de pouvoir se réfugier dans un lieu inaccessible où l'on soit vraiment chez soi, à l'abri de toute indiscretion, intrusion ou agression étrangère: une vraie place de sûreté! Certes, mon propos n'est pas de révéler des secrets de haute magie avec lesquels il n'est jamais bon de jouer inconsidérément. Mais il n'y a pas de péché à satisfaire la curiosité de l'homme qui aspire à s'isoler. Odi profanum vulgus et arceo... Pour suivre l'exemple d'Horace, voici donc les opérations qu'il convient d'effectuer si l'on veut consacrer un sanctuaire à soi même:

En un temps choisi de Lune montante, (Chercher dans l'aspektorium astrologique quotidien le jour et l'heure les plus favorables pour une opération de genre), en un jour et une heure déterminée (... déterminée par concordance entre le profil astral du consécrateur et par la personnalité de ceux des 72 génies de la table cabalistique qui l'influenceront en ce jour, en cette heure et en ce lieu), faire sept fois le tour du lieu à consacrer, en partant du Nord et en tournant dans le sens des aiguilles d'une montre.

La surface du sanctuaire - si grande ou si petite soit-elle) doit toujours exprimer le chiffre de l'achèvement, c'est à dire celui qui multiplié par m'importe quel autre, donne toujours 9 quand on totalise les éléments du résultat obtenu.

Les paroles (conjuración et prières) à prononcer pendant que dure la marche consécatoire sont fixées par un rituel magique dont les variantes sont peu importantes d'un continent à l'autre, d'une religion à l'autre, d'un siècle à l'autre. (Ces textes ne sont donnés in extenso dans aucun manuel de magie. Ils sont vraiment secrets, et c'est une étape avancée d'initiation que d'être admis à en prendre connaissance. Toutefois, les textes incomplets que l'on trouve dans les livres spécialisés sont suffisants pour obtenir une consécration mineure effective, suffisante dans la pratique courante pour tous ceux qui préfèrent s'amuser avec des pétards plutôt qu'avec des bombes atomiques).

Une fois la consécration accomplie selon les rites, le « sanctuaire » ainsi créé appartiendra désormais en exclusivité au consécrateur: personne d'autre que lui ne pourra y pénétrer sans risquer le châtement prévu - même s'il s'agit d'un occupant légitime, d'un nouveau propriétaire légal et de bonne foi, parfaitement ignorant d'avoir enfreint un interdit; même s'il s'agit d'un parent abusif, comme nous le conte Perrault dans Barbe - Bleue, qui n'est pas autre chose qu'une tragique histoire de sanctuaire violé par une épouse trop curieuse.

Ce n'est pas seulement dans la légende et les contes de fées qu'on trouve des exemples de cette sorte. Je connais quelques cas mémorables qui sont des cas vécus. Je vais en rapporter deux qui me semblent particulièrement démonstratifs. J'insiste sur le fait que ce sont des histoires vraies; les événements relatés sont réels, et c'est seulement sur l'interprétation à leur donner que je puis à la rigueur admettre la contestation.

Damabiah était « collabo ».

Dans la vallée de Chevreuse, non loin de la maison que j'habitais alors, vivait avant la guerre un homme de lettres sans célébrité mais non sans talent, bon écrivain et bon mage, avancé dans l'étude des sciences dites occultes, pour lesquelles il se passionnait c'était un être délicieux, possédant cette érudition du détail et de l'anecdote qui enrichit sans fatigue l'interlocuteur. J'avais toujours plaisir à lui rendre visite. Pour la commodité du récit, appelons-le Damabiah, et paix à ses cendres!

Il s'était consacré un sanctuaire dans sa villa. Cette pièce lui servait évidemment de cabinet de travail et de laboratoire magique. Elle était située au rez-de-chaussée et n'avait d'ouverture que sur le jardin. Détail caractéristique, elle était légèrement en contrebas et il fallait descendre trois ou quatre marches pour y accéder. Naturellement, l'entrée en était interdite à tout le monde, ce qui ne manquait pas de piquer la curiosité de la femme de ménage. Profitant d'une courte absence du maître de logis, la curieuse voulut jeter un coup d'oeil dans l'ancre mystérieux. Elle n'en eut pas le temps, car, aussitôt après avoir ouvert la porte extérieure, elle glissa sur la première marche et se foudra une cheville. Elle quitta la place en boitant avant d'avoir pu « faire les poussières » dans le cabinet, comme elle prétendait en avoir eu l'intention.

Cet « accident de travail », que Damabiah m'avait raconté en son temps et commenté, sert de préface à des événements plus dramatiques qui illustrent avec plus de couleur encore l'inviolabilité des « sanctuaires ».

Pendant l'occupation, Damabiah s'était montré ouvertement partisan de la politique dite de la collaboration avec l'Allemagne. Engagement surprenant de la part d'un intellectuel plus familier avec les mystères de l'occultisme qu'avec ceux de la politique. Toujours est-il qu'aucun des arts divinatoires qu'il pratiquait pourtant avec succès ne lui avait correctement prédit l'avenir. Juste avant la libération, Damabiah dut s'enfuir au plus vite pour échapper aux violences et peut-être à la mort dont le menaçaient les jeunes matamores (encore clandestins mais plus pour longtemps) de la Résistance locale. Il partit sans avoir le temps de désacraliser son sanctuaire.

A peine le premier casque américain apparu à la lisière du village, des jeunes gens à brassard tricolore coururent chez Damabiah, enfoncèrent la porte de sa villa et se mirent à piller. Tout alla bien tant qu'ils ne franchirent pas le seuil du sanctuaire. Le drame inévitable se produisit quand la bande de jeune loups se rua contre la porte du cabinet de travail. Emporté par son élan, le premier des envahisseurs, qui ne s'attendait pas à trouver des marches derrière la porte enfoncée, perdit l'équilibre et tomba. Il tenait à la main une mitrailleuse dont il ignorait le maniement; par malheur, le cran de sûreté était levé et un chargeur engagé. Dans sa chute, en se cramponnant à son arme, le garçon appuya sur la détente. Une rafale gicla, fauchant les camarades qui le suivaient. Un mort, quatre blessés.

Sur ces entrefaites arrive le maire du village, que l'on venait d'informer de l'expédition organisée par les jeunes F.F.I. Il fait refermer toutes les portes de la villa, sur lesquelles un huissier appose des scellés protecteurs. Le « sanctuaire » restera donc inviolé - du moins jusqu'à ce qu'un juge d'instruction décide d'opérer une perquisition légale dans la villa de l'abominable « collaborateur » en fuite. Mais cette éventualité ne se réalisera pas. Damabiah mourra avant de se constituer prisonnier, et sa mort va éteindre l'action judiciaire engagée contre lui. En même temps fut levée l'interdiction d'entrer dans le « sanctuaire ». Il n'y avait plus désormais pour le transgresseur aucun risque de sacrilège ni de punition.

Il cherchait la puissance  
et non la connaissance.

Quand on commence à raconter des histoires, on n'a plus envie de s'arrêter. C'est tellement plus amusant que de développer des démonstrations abstraites! L'anecdote met des couleurs plus vraies à la vérité. Le figuratif sera toujours meilleure peinture que l'abstrait. Quand je parle des « sanctuaires », je vois vivre certains hommes que j'ai connus, qui avaient un nom, un corps, des tics, des habitudes, un parler, une sensibilité... Il n'est pas possible de les confondre avec la masse anonyme cachée derrière le grand ON. Pour moi, leur présence, leur souvenir donnent une force singulière à l'anecdote; je voudrais que celle-ci, pour le lecteur aussi, ne fut pas sine ictu, comme propos oiseux d'intellectuels, mais qu'elle frappât dur et profond, qu'elle fut reçue comme un témoignage pris sur le vif, comme un constat de flagrant délit.

Toutes ces précautions de style parce que je voudrais maintenant faire référence, dans l'affaire qui nous occupe, à un exemple incroyable et pourtant vrai. Écoutez plutôt!

Mi-badin, mi-sérieux, j'ai donné tout à l'heure la recette exacte des opérations à accomplir pour se consacrer un « sanctuaire ». Je n'ai pas hésité à révéler ce secret redoutable, car je sais que personne ne pourra l'utiliser à ses fins personnelles sans la

collaboration d'un initié du Temple. Il faut donc le prendre comme je le livre, c'est-à-dire comme une base de travail pour l'avancement des néophytes, et comme un prétexte d'amusement pour les amateurs de pittoresque. Ceux qui sont doués et qui sont guidés auront vite fait d'aller jusqu'au bout de cet arcane mineur; les autres n'auront quand même pas perdu leur temps.

Cette réserve faite, je passe aux aveux: j'ai été d'une imprudence impardonnable, il y a une quinzaine d'années, en révélant à un simple étudiant en sciences occultes la technique précise et complète permettant de « fermer un sanctuaire » à usage personnel. Ce jeune homme s'appelait Walter. C'était un esprit séduisant, un garçon charmant, viril, dominateur, insatiable de toutes expériences pouvant lui apporter l'illusion de gagner un pas dans la maîtrise de soi et des autres.

Pour achever son portrait et bien faire comprendre à quel niveau désintéressé nous nous plaçons pour étudier ces problèmes, je préciserai qu'il était interne des Hôpitaux de Paris. Pourtant, j'aurais dû me méfier, car je savais qu'il avait déjà choisi sa spécialité médicale: la psychiatrie et la psychanalyse. Avoir la prétention de soigner les fous, c'est déjà être fou soi-même. J'avais cru Walter sain d'esprit et équilibré; en réalité, il avait été perturbé puis détraqué par les études d'occultisme qu'il poursuivait en autodidacte, sans maître et sans discipline, en marge de ses études de médecine. Il cherchait la puissance - ce qui est toujours extrêmement dangereux dans ce domaine interdit aux profanes.

Quoi qu'il en soit, je lui enseignais dans le plus minutieux détail - comme à un camarade plutôt que comme à un élève - toutes les opérations que j'ai décrites précédemment dans ce chapitre, et qui sont celles qui m'ont été enseignées à moi-même par un maître, mais que je n'avais encore jamais mises en pratique à des fins personnelles.

Professeur scrupuleux, je lui avais même appris à déterminer son nombre d'or personnel, je lui avais indiqué les règles de jeûne à observer, je lui avais épilé les mots des conjurations et des prières idoines, je lui avais appris les meilleurs trucs empiriques pour émettre les ondes de pensée... Bref, je l'avais complètement initié au secret de ces pratiques, et je n'imaginai pas qu'il pourrait passer de la théorie à la pratique.

C'est pourtant ce qu'il fit.

Un beau matin, il vint me confier triomphalement qu'il avait réussi à constituer un sanctuaire. Je crus d'abord qu'il avait effectué son expérience chez lui, dans un coin de la chambre de bonne où il entassait ses livres et ses pipes, entre deux paravents. C'était une imprudence, certes, mais sans grande conséquence. Quand il m'annonça avec le plus grand calme qu'il avait délimité son « sanctuaire » dans un fourré peu fréquenté du Bois, entre le Jardin d'acclimatation et le petit lac de Boulogne, je fus pris de panique.

- Vous êtes fou ! m'écriais-je. Si par malheur vous avez vraiment réussi la procédure d'interdiction, les innocents promeneurs qui franchiront votre frontière risquent...

- Voyons ! fit Walter. Soyons logiques. Il est tout de même beaucoup plus intéressant, et beaucoup plus probant, pour vérifier l'efficacité des ondes abstraites, de choisir une parcelle de parc public plutôt qu'un placard dans mon logement. J'aurais bien voulu créer mon « sanctuaire » au Champs de Mars ou aux Tuileries, dans une cabine publique de téléphone ou dans une station de métro: la preuve que je cherche à obtenir aurait été bien plus éclatante. Mais impossible de procéder au milieu de la foule aux

momeries de la consécration sans me faire prendre pour un fou. Il me fallait donc choisir un endroit public qui soit à la fois très passant à certaines heures et pourtant désert au moment où j'aurais besoin de solitude pour accomplir les cérémonies convenantes. C'est pourquoi finalement j'ai choisi ce fourré du bois de Boulogne... Il ne me reste plus maintenant qu'à attendre la suite des événements pour savoir si j'ai vraiment acquis la puissance d'un mage!

J'étais atterré, consterné par tant d'inconscience et de cynisme. J'avais mis une boîte d'allumettes dans les mains d'un affreux Jojo en lui enseignant la façon de s'en servir.

- Mon seul espoir, murmurai-je, c'est que vous ayez oublié un rite ou une formule, et que votre sanctuaire ne soit pas réellement fermé...

- Nous verrons bien, se contenta de répondre Walter.

Que faire? J'avais déjà eu l'occasion plusieurs fois de vérifier la réalité du « sanctuaire ». J'avais constaté qu'il ne s'agissait ni d'un mensonge, ni d'un bluff, ni d'une illusion. L'interdiction d'entrer était perçue d'abord comme une dissuasion forte quoique imprécise; puis on prenait une espèce de conscience confuse qu'il n'était possible de pénétrer dans ce lieu que par effraction; enfin, si l'on s'entêtait à passer outre, la punition tombait, sous une forme ou sous une autre, réelle et souvent instantanée.

Pour ma part, sans doute par pusillanimité, je n'avais encore jamais cédé à la tentation de me créer un « sanctuaire ». ce que je n'avais pas osé faire pour moi, j'avais appris à un étranger à le faire, et voilà que je sentais maintenant ma responsabilité engagée par l'entreprise insensée de mon « élève ».

- Écoutez, dis-je à Walter, il faut au plus vite annuler l'interdiction que vous avez abusivement et imprudemment jetée. Conduisez-moi à votre sanctuaire; nous déciderons sur place ce que nous pourrons faire pour éviter le pire.

- Pour moi, répondit Walter, ce qui m'importe avant tout c'est d'obtenir une confirmation par les faits. Je veux être sûr de l'efficacité des forces invisibles et des ondes abstraites dont je ne connais encore que la théorie. Si l'expérience que je viens de tenter réussit, les plus sceptiques n'auront plus le droit de douter. C'est important, non?

D'un coup de voiture, nous sommes au Bois de Boulogne. Il est midi. Le charme est effectif depuis 6 heures du matin. Que s'est-il passé pendant ce temps? Un drame s'est-il déjà produit?

Walter me conduit à travers le sous bois jusqu'à son « sanctuaire »; il m'en précise exactement les limites: c'est un rectangle de 5m sur 3 environ, dont les frontières sont marquées par deux petits chênes, un noisetier et un gros rocher enterré.

L'endroit est visiblement peu passant.

Il me reste encore un espoir: c'est que Walter ait mal retenu sa leçon, que sa magie d'apprenti soit finalement sans efficacité. Je lui demande de me répéter les calculs, les formules, les données astrales, l'ordo des rites, les concordances analogiques... il me semble qu'il n'ait rien oublié, qu'il ait respecté toutes les règles, et que son coefficient d'autorité soit suffisant pour déclencher la salve des ondes abstraites. Il y a donc peu de chance que le charme ne soit pas réellement tombé sur l'espace ainsi défini. Contrairement à ce que croient les profanes, la magie - qu'elle soit haute ou basse, noire ou blanche - est très simple à pratiquer, vraiment à la portée de tout le monde. Hélas! Aucun don spécial n'est nécessaire. Il suffit d'être méticuleux, précis, ordonné, de savoir en temps voulu accomplir certains gestes et prononcer certaines paroles. Un tout

petit effort de volonté (pas plus que pour donner un ordre à un subordonné dans la vie courante), et l'extraordinaire s'accomplit.

Rien d'impossible donc à ce que Walter, pour son coup d'essai, ait réussi à faire ses preuves de maître sorcier!

Il espérait même en avoir bientôt une confirmation éclatante et attendait l'événement sans la moindre appréhension apparente.

- Tenez ! s'écria-t-il soudain. Nous allons être fixés. Un cobaye est en vue. Nous allons voir si le rideau de fer magique fonctionne vraiment.

Effectivement, un promeneur venait de quitter l'allée pour s'engager sous la futaie. Il se dirigeait droit vers nous; s'il ne changeait pas de direction, il traverserait le sanctuaire de part en part.

Une angoisse vague me pinçait le coeur désagréablement. Devais-je intervenir et obliger l'homme, de gré ou de force, à se dérouter?

Après tant d'années, ma mémoire me restitue avec la netteté d'un film l'image de cet homme pauvre et crasseux dont le destin, par ma faute allait peut-être dans un instant subir je ne sais quelle violence, je ne sais quelle distorsion. Il avançait lentement, les mains derrière le dos, le visage penché vers le sol, l'air préoccupé. Je vois encore ses joues rugueuses de barde, sa casquette à visière cassée qui cachait son front jusqu'aux sourcils. Il portait un chandail à col roulé, couleur gris misère, un pantalon de velours poché aux genoux, raide de crasse, luisant d'usure.

Un sceptique se serait amusé d'un tel suspense; il l'aurait pris comme un film de magie-fiction, en faisant semblant d'y croire jusqu'à ce que la lumière se rallume; rassuré finalement, certain que dans la vie réelle les drames de ce genre n'existent pas. Mais celui qui croit à la réalité des forces invisibles, notamment des ondes abstraites, même s'il est fortement doué du sens de l'humour, se trouve dans une situation moins confortable, à la fois pathétique et ridicule.

Le cobaye, pas à pas, continuait d'avancer vers le sanctuaire.

- On va bien voir..., murmura Walter.

Parvenu à la frontière invisible, juste à l'instant de poser le pied à l'intérieur du sanctuaire, subitement il s'immobilisa. Sans raison. On peut dire seulement qu'il s'arrêta, marqua une pose de quelques secondes, puis fit un quart de tour vers la gauche et reprit sa marche mélancolique, comme s'il longeait un mur réel. Il n'avait prêté aucune attention à notre présence, il ne nous avait probablement même pas vus. Avait-il obéi à un ordre secret, enregistré seulement par son inconscient, assez fort pour l'obliger à son insu à changer de direction?

- Alors ? fit Walter déçu.

- Que croire ? répondis-je. Si vous vouliez une preuve capable de convaincre un sceptique, c'est insuffisant. Si vous cherchiez seulement à confirmer votre conviction intime, alors l'incident est assez éloquent. En tout cas, j'estime que le jeu a assez duré, il faut au plus vite désamorcer votre bombe, ruiner votre « sanctuaire », avant qu'un malheur se produise...

- Vous n'y pensez pas, s'écrie Walter... C'est bien trop amusant! Le jeu ne fait que commencer... Tenez ! voici justement venir deux nouveaux cobayes.

Un couple d'amoureux enlacés approchait. Très jeunes, gais, pas du genre transis à se pâmer en se mirant le blanc de l'oeil; au contraire, aimant jouer, rieurs; relâchant

souvent leur étreinte pour se fuir en courant, se rattraper, se piquer des baisers vifs sur la pointe du nez. Spectacle charment. Les deux jeunes gens, tout en folâtrant dans le sous bois, arrivèrent bientôt devant l'invisible sanctuaire.

Poursuivie par le garçon, la fille court le long de l'invisible frontière jusqu'au rocher. Là au lieu de franchir d'un bond cette borne fatidique, elle s'abat par terre contre l'étole, saisit son ami par les jambes et le plaque sur la mousse à côté d'elle. Rires, lutte, baisers. On se relève. C'est le moment où inévitablement la frontière va être violée... Non. La fille crie: « Pas par ici!... Par là! » C'est tout. L'envahisseur s'est soudainement dérouteré.

Nous n'en saurons pas plus aujourd'hui. Impossible de passer toute la journée en faction devant le sanctuaire. Il faut se résigner à laisser le destin suivre son cours. Du moins jusqu'à l'aube prochaine, car ma décision est prise: je reviendrai ici à l'heure convenante défaire le charme en inversant les rites de la consécration. Sans avertir Walter. Plutôt essayer de lui faire croire que tout ça c'est de la blague. Le déconcerter, le désillusionner, l'écoeurer, le dégoûter de toute magie, le persuader que tout n'est que mensonge et trompe l'esprit, afin de lui enlever pour toujours l'envie de tenter de nouvelles expériences.

Donc le lendemain, je me lève à l'aube et, « à 5 heures de ce petit matin en berne », me voilà en route pour le bois de Boulogne. Quelle tristesse, quel froid de l'âme! Je retrouve le sanctuaire, j'en délimite soigneusement les contours, et je commence ma cuisine magique. Elle consiste en gestes, marches et contremarches, rythmés par des marmonnements incompréhensibles. C'est un spectacle insolite, qui ne manquerait pas de paraître à la fois ridicule et inquiétant à un assistant profane.

J'étais en pleine action quand j'aperçus un garde des Eaux et Forêts en uniforme qui observait mes ébats avec une curiosité amusée. La présence de ce spectateur brisa net mon élan; très gêné, j'interrompis aussitôt mon manège cérémoniel et m'efforçai de prendre un air naturel. En vain. Pour me mettre à l'aise et me manifester son indulgence, le garde m'interpella avec bonhomie:

- Alors, on s'amuse bien?...

- Je ne m'amuse pas, je travaille, lui répondis-je d'un ton vexé.

- Tiens tiens! C'est donc pas un jeu de semer de la poudre par terre, de d'agenouiller tous les neuf passer de chanter en dansant?

- Je fais une expérience...

- Faites donc ce que vous voulez, mon bon monsieur, pourvu que vous ne nuisiez ni aux plantes ni aux arbres... Cette poudre, c'est une lessive ou un insecticide.

- C'est un mélange d'encens et de storax.

- Vous le semez pour que ça pousse?

- Non pour que ça repousse...

- Pour que ça repousse, il faut d'abord que ça ait poussé?...

- Par repousser je veux dire chasser...

- Chasser quoi?... Il est défendu de chasser au Bois de Boulogne!

- Par chasser! Je veux dire éloigner...

Notre dialogue était celui de l'auguste et du clown blanc. Le suspect s'enferme toujours sur les pointes d'un interrogatoire logique. Au représentant de l'autorité qui me posait des questions, si j'avouais la vérité il me prendrait pour un fou évadé et m'emmènerait à

l'Infirmierie spéciale du Dépôt. Il était donc préférable de lui mentir. Mais comment inventer une histoire qui satisfasse à la fois le bon sens et la curiosité de ce fonctionnaire? La solution la plus prudente, c'était de rompre l'entretien et de m'esquiver en douceur sans demander mon reste. Ce que je fis, laissant en plan la cérémonie magique...

En ouvrant le journal, le lendemain, un titre me saute aux yeux: « Une femme nue étranglée dans un fourré du Bois de Boulogne. » La victime, disait-on, était une prostituée.

A peine avais-je fini de lire ce fait divers que mon téléphone sonnait. C'était Walter. Il avait la voix un peu pale.

- Je reviens du Bois, me dit-il. J'ai fait mon enquête, j'ai vérifié soigneusement. Aucune erreur possible: c'est dans mon sanctuaire que la fille a été étranglée... La preuve me suffit, j'arrête les frais. Vous aviez raison: on n'a pas le droit de jouer inconsidérément avec ces forces sauvages. Soyez tranquille, je fais le nécessaire pour abolir ce sanctuaire...

Il tint parole, Dieu merci!

Le plus invraisemblable des « sanctuaires »

Il existe une autre sorte de « sanctuaire », encore plus mystérieux, encore plus abstrait, encore plus incroyable. Dans ce cas extraordinaire, l'interdiction d'usage, la défense d'entrer s'appliquent non pas à un lieu déterminé dans l'espace, mais à une oeuvre de l'esprit, à un livre ou à un manuscrit. Sous peine de sanction, il est interdit de révéler aux profanes certains textes qu'un mystérieux consécrateur a décidé de protéger, de garder secrets, réservé à usage d'initié.

En fait, il s'agit le plus souvent de livres qui ne doivent pas être traduits dans une autre langue que celle du texte original, ou de manuscrits qui n'ont pas le droit d'être imprimés, ou même d'ouvrages déjà publiés mais dont l'éditeur serait puni si le tirage dépassait un certain chiffre fatidique.

La réalité de tels « sanctuaires » est si invraisemblable que beaucoup de lecteurs vont sans doute refuser de me croire. Pour les convaincre, je vais faire appel au témoignage d'un de mes confrères qui a récemment été « puni » pour avoir enfreint un de ces étranges interdits.

La malédiction de « Perceval »

Jean Pierre Foucher, professeur de Philosophie, est plus connu comme producteur d'émissions radiophoniques et comme traducteur de littérature médiévale (notamment Les Romans de la Table Ronde de Chrétien de Troyes). Dans une interview accordée à l'excellent journaliste Claude Yvon, il a raconté une étonnante mésaventure dont il venait d'être victime, alors qu'il travaillait à la traduction en français moderne de « PERCEVAL », qui constitue le « cycle mystique » des romans de la Table ronde. Je lui laisse la parole:

« En m'attaquant à PERCEVAL, je me suis trouvé devant une oeuvre qui se défendait.

« Tous ceux qui ont voulu traduire PERCEVAL ont eu les pires ennuis. Gustave Cohen, Albert Pauphilet l'ont tenté et en ont su quelque chose. Cette « malédiction » est connue des éditeurs.

« Moi, j'ai d'abord été atteint d'un zona aux yeux, puis lorsque j'en suis arrivé au passage de la lance aux sept gouttes de sang, il m'est arrivé quelque chose d'extraordinaire.

« Plusieurs matins de suite, ma veste de pyjama était marquée de sept taches de sang à la hauteur du sein.

« J'en ai été assez impressionné; je me suis fait examiner: un kyste était soudain apparu.

« Enfin, une fois le travail terminé, mon manuscrit a disparu dans des conditions très très mystérieuses. »

Jean Pierre Foucher ne propose aucune explication rationnelle; il se borne à rencontrer ce qui lui est arrivé et conclut avec sagesse:

« PERCEVAL était le chevalier qui avait échoué. Il n'avait pas reconnu le Saint Graal au moment où il l'aurait du, et ne put donc sauver le roi pécheur, ne parvint pas à rompre le charme.

« Ce texte passe pour renfermer des secrets magiques. Je vous l'affirme: il se défend. »

le trésor maudit de la Vaticane.

« Perceval » est un exemple caractéristique de livre-sanctuaire. Ce n'est pas un cas unique. Il en existe de nombreux autres. On peut même en trouver la liste dans un catalogue ultra secret où sont répertoriés les centaines de livres et de manuscrits enfermés dans certaines armoires de la bibliothèque Vaticane auxquelles le public n'a pas accès.

C'est du moins la confiance que me fit jadis un chanoine érudit, qui fut pendant de longues années, chargé de veiller sur ce trésor maudit et en avait gardé une espèce de vertige spirituel dont il était incommodé.

Ces ouvrages - pour des raisons qui, il est vrai, ne sont pas toutes « magiques » - sont interdits à la traduction et à la divulgation. La sanction (morale ou physique) dont est menacé quiconque enfreindrait l'interdit est indiquée sur le catalogue, en annotation manuscrite, chaque fois qu'elle est connue.

C'est vraiment la section la plus mystérieuse de cette bibliothèque Vaticane dont on n'aura jamais fini de dénombrer les merveilles et les secrets.

Défense de livrer les clés.

Le « sanctuaire » est parfois limité soit à certains passages du livre, soit à certaines gloses de vulgarisation que l'on en pourrait faire.

Par exemple, il y a des ouvrages « à clés » qui sont publiés et diffusés normalement, sans restriction, mais dont les clés ne sauraient être révélées sans risques très graves pour celui qui commettrait une telle indiscretion.

C'est ainsi que deux interprètes trop subtils de certaines Centuries de Nostradamus ont payé de leur vie leurs exégèses trop savantes. Je me suis laissé dire qu'un châtement analogue avait frappé l'abbé Fabre d'Olivet à la suite de sa traduction ésotérique de la Genèse...

De telles malédictions ne sont pas rares dans l'histoire littéraire. C'est un amusant jeu de société de les retrouver et de les vérifier. Mais attention aux retombées!

Sept vers d'Ovide interdits à la traduction.

Pour finir ce chapitre, on me permettra de raconter une anecdote personnelle. Alors que j'avais entrepris la traduction de *L'art d'aimer* d'Ovide, je fus informé (par des voies qu'il ne m'est pas permis de révéler) que sept vers de ce poème constituaient un « sanctuaire » à ne violer sous aucun prétexte, sept vers que je n'avais pas le droit de traduire en français sous peine de sanction grave.

Avant d'obtempérer à cet ordre venu de nulle part, je pris la peine de vérifier si dans les précédentes traductions le tabou avait été respecté. Je consultait ainsi six ou sept versions françaises de *l'Ars amatoria*, et je constatais avec surprise que dans aucune d'entre elles les vers interdits n'avaient été traduits.

Pourquoi? Le sens apparent en est bien banal. Aucun secret ne semble pouvoir y être caché. Pourtant, c'est un fait, tous les traducteurs d'Ovide ont omis ces sept vers comme s'ils n'existaient pas.

J'ai suivi l'exemple de mes prédécesseurs, personne ne s'est jamais aperçu de la lacune. Je crois avoir pris alors le parti le plus sage et je ne m'en repens pas.

## CHAPITRE V LA MÉMOIRE DES MURS

A croire que les murs sont en éponge! Ils s'imbibent, ils s'engorgent, ils s'imprègnent de toutes les manifestations de vie dont ils sont les témoins apparemment impassibles. Pas une chaleur humaine qu'ils ne retiennent, pas un bruit, pas une parole, pas une tache neuve, pas une couleur importée, pas une larme, pas une sueur, pas une odeur (qu'elle soit de cuisine ou de coquetterie), pas un murmure d'amour, pas un cri de haine dont il ne se souviennent; ils gardent l'empreinte de tous les événements, de toutes les scènes, de tous les spectacles auxquels ils ont assisté.

Les joies, les souffrances, les sentiments, même les pensées des hommes créent, à l'intérieur d'une maison, d'un logis, une ambiance vibratoire composée d'innombrables microvibrations (aussi bien les ondes concrètes que les abstraites) qui criblent le décor de l'existence quotidienne, y laissant des cicatrices d'autant plus profondes que l'impact a été plus violent et plus répété.

Cette mémoire des murs ne se contente pas seulement d'enregistrer et de conserver des images, des impressions... Elle est capable, après un étrange travail de digestion, de restituer les souvenirs accumulés, sous forme de radiations qui vont influencer - bénéfiquement ou maléfiquement selon la matière première du souvenir - les habitants successifs de la maison.

C'est sous une telle acceptation qu'il faut prendre des expressions comme « maison de bonheur » ou « maison de malheur ». Un logis dans lequel il ne s'est passé précédemment que des événements heureux dégagera des effluves bénéfiques qui

favoriseront le bonheur des nouveaux occupants. Au contraire, l'héritage du passé sera contagieux de malheurs pour le présent si les murs se souviennent du suicide de l'oncle Adalbert, ou du long martyr du grand père cancéreux, ou de la haine fervente qui, pendant quarante ans, réunit dans la même chambre le de cujus et sa veuve.

Puissions-nous avoir des murs amnésiques! Ce serait tellement plus rassurant. Oui, mais malheureusement la réverbération du passé sur le présent, qui existe partout au propre comme au figuré, est particulièrement visible, virulente et fidèle à l'intérieur des maisons. Il faut l'admettre. Le sachant, il nous reste la ressource d'utiliser les moyens convenants pour rendre l'héritage inoffensif. Ce sont justement ces moyens dont on trouvera la description dans ces pages.

Les murs font en quelques sorte fonction d'accumulateurs d'ondes véhiculées par les microvibrations de l'ambiance. Ces accus bizarres se chargent et se déchargent par oscillations incessantes; ce sont des échangeurs perpétuels. Ils ont, en outre, une particularité tout à fait extraordinaire: leur charge une fois faite, ils ne seront plus jamais à plat et pourront émettre indéfiniment sans se vider.

En conséquence, maléfique ou bénéfique, l'irradiation subie par les habitants qualifiera définitivement une maison. Ni le temps ni l'usage ne parviendront à effacer cette qualité.

S'il s'agit d'une nuisance, le seul moyen de l'abolir serait de ruiner la maison de fond en comble, en ne laissant pas pierre sur pierre des murs. (Encore n'est-il pas certain que chaque pierre n'ait pas une mémoire individuelle qui la rende isolément maléfique et contagieuse). Abattre les murs pour leur faire perdre la mémoire, c'est un peu comme si on coupait la tête à un homme pour lui faire oublier ses mauvais souvenirs. Il y a heureusement des remèdes plus doux. On les utilisera avantagement si l'on veut bien se contenter d'une neutralisation temporaire.

Nous verrons plus loin quels appareils sont capables d'assurer une protection efficace contre les ondes nocives. Tachons d'abord de rendre bien clair le processus d'imprégnation des murs par les ondes d'ambiance.

Prenons l'exemple le plus caractéristique: celui d'une « maison à cancer » dont l'insalubrité n'est due à aucune cause géologique, chimique, électromagnétique, tellurique ou cosmique, quoi encore ? bref, n'a aucune origine naturelle dans le sol ou le sous-sol. Cette maison est saine dans son implantation et dans sa construction. Où est donc la source du mal? Dans la mémoire des murs. Si une ou plusieurs personnes atteintes de cancer ont vécu dans cet maison ou cet appartement, les murs se sont imprégnés d'ondes nocives qu'ils réfractent ensuite indéfiniment sur tous les habitants successifs après le départ ou la mort du malade.

Ces longueurs d'ondes sont très faibles en amplitude mais très fortes en densité. Si le nouvel occupant des lieux est en bon état de résistance physique, il ne sera pas incommodé; mais il suffira que les cellules de son organisme - à la suite d'une dépression, d'une fatigue, d'un léger rhume - aient leur équilibre vibratoire troublé et que leur longueur d'onde devienne inférieure à celle des ondes maléfiques réfractées par les murs pour que cet homme soit rendu vulnérable: une interférence électromagnétique se produira sur sa morphologie, provoquant un déséquilibre oscillatoire de la vie cellulaire de cette personne. Si elle porte en elle une prédisposition spécifique, alors elle est condamnée. La maison à cancer fera une victime de plus.

Le cancer à sa longueur d'onde.

Il est intéressant de savoir que ces microvibrations, ces longueurs d'ondes infiniment petites, sont mesurables. L'unité adoptée pour les mesurer a été baptisée l'angström: il est égal à 1/10.000 de micron, le micron est égal au 1/1.000 de millimètre. Une cellule saine de notre organisme a la même longueur d'onde que la couleur rouge du spectre solaire, soit environ 6.200 à 700 angströms; les microbes, les virus, les tissus organiques déficients ou malades ont une longueur d'onde inférieure à 6.000 angströms. Quant au cancer, il a une longueur d'onde très précise de 4 814 angströms. Il est donc très facilement identifiable. Pour dénoncer une maison à cancer il suffira désormais d'interroger la mémoire des murs avec un appareil à mesurer les angströms.

Or un tel appareil existe bel et bien et dans la panoplie du petit physicien moderne. Dans les laboratoires d'optique, des spécialistes mesurent en angströms, de façon courante, les longueurs d'onde des microvibrations. Ils utilisent le plus souvent une méthode dite interférométrique ou par battement. Ces termes techniques sont pour moi du chinois; je crois qu'il faut être un ultra - spécialiste de la spectrométrie pour pouvoir procéder à de telles mesures par cette méthode. Mais il est important de rassurer les ignorants que nous sommes en leur confirmant que, scientifiquement parlant, il est possible aujourd'hui de connaître à un angström près la longueur d'onde d'une microvibration dont il y a quelques années on niait encore l'existence même.

Par exemple, la lumière visible du spectre solaire, du violet au rouge sombre, couvre un éventail de longueurs d'ondes allant de 0,4 à 0,8 micron. Dans le spectre invisible, les longueurs d'onde sont encore plus courtes, par conséquent plus dangereuses, comme celles de ce mystérieux Vert négatif (opposé au Vert positif visible), qui est la vibration la plus courte de l'univers, la plus redoutable aussi, et dont nous expliquerons plus loin comment elle peut rendre mortel le séjour dans certaines maisons.

Une fois entrés dans le domaine des microvibrations, notamment celles des couleurs visibles ou non, nous sommes confrontés à des mystères qui nous dépassent. Il nous reste la ressource de suivre le conseil de l'autruche des Mariés de la tour Eiffel: « Ces mystères nous dépassent: feignons d'en être les organisateurs. » Par exemple, nous constatons que le cancer a environ la même longueur d'onde que l'indigo ou le bleu. Avec un peu d'imagination et une bonne vocation thérapeutique, un médecin ou un biologiste pourraient arriver à d'assez étonnantes conclusions...

J'ai remarqué souvent que dans les maisons rendues nocives par les malheurs ou les souffrances des anciens habitants, certaines pièces ou certains coins de chambre étaient d'une nocivité beaucoup plus virulente que le reste de l'appartement. L'explication m'a été donnée par le docteur Maurice Graff qui m'a appris que les radiations du cancer avaient une portée de 1,55 m horizontalement et de 0,55 m verticalement.

En raisonnant par l'absurde, on pourrait imaginer un cancéreux immobile dans un fauteuil au centre d'une vaste pièce, se tenant toujours éloigné des murs à plus d'1,55 m; l'imprégnation d'ambiance ne pourrait pas se faire, les murs n'auraient plus de mémoire et la pièce resterait saine. En revanche, si le malheureux a souffert longtemps et est mort dans un lut d'angle, ce coin de chambre sera d'une contagiosité beaucoup plus dangereuse.

Ce qui est vrai pour le cancer l'est aussi, bien évidemment, pour toutes les autres influences bonnes ou mauvaises dont une maison crible ses occupants. Enfant ou adulte, quel être humain n'a pas ressenti une impression de bien être ou au contraire de malaise dans certains endroits très précisément délimités du logis où il vit? C'est là une remarque bien banale; si j'ose la faire, c'est qu'en s'avisant clairement de tenir compte de la mémoire des murs dans notre comportement quotidien, notre sensibilité la plus confuse autant que notre santé et notre bonheur pourront y trouver avantage.

Les êtres et les aîtres.

Comme pour un être vivant, c'est autour de la mémoire que s'organise, se construit, se précise la personnalité originale d'une maison. Un jeu de mots révélateur a permis très tôt d'écrire êtres pour aîtres. Ni le sens ni l'étymologie n'auraient dû autoriser la confusion des deux mots: mais l'amphibiologie était nécessaire à partir du moment où les êtres humains constataient que les aîtres, eux aussi, avaient une âme.

Entre la maison et l'un ou plusieurs de ses habitants, il s'établit un courant de sympathie ou d'antipathie dont les effets sont aussi manifestes que dans des relations entre hommes. Certains logements, certaines maisons détestent parfois l'un des occupants au point de lui nuire par tous les moyens: se faisant pour l'ennemi haï, et pour lui seul, incommodes, durs, mal accueillants; allant jusqu'à provoquer sa chute, sa maladie, sa mort.

La réciproque, d'ailleurs est vraie. Je connais des gens qui (sans raison connue) portent à l'appartement où ils demeurent une haine agressive; ils n'hésitent pas à souiller, à dégrader, voire à incendier les aîtres détestés, au risque même de compromettre leur confort et leur sécurité.

Les clous de la haine.

Je me souviens d'un palefrenier de mon enfance, qu'on appelait Paco, qui préférait coucher à l'écurie dans un coffre à avoine plutôt qu'au château dans un lit de plume à édredon rouge. Je ne sais pas pourquoi il détestait la grande demeure, et plus particulièrement l'aile de l'est qui servait d'habitation aux domestiques. La porte d'entrée de ce bâtiment n'avait plus de gonds; depuis longtemps il n'était plus possible de la fermer. Mais les chambranles en vieux chataigner étaient encore solides, bien que roussis, fendus, rongés par les intempéries. Chaque fois que Paco passait par là, il ne manquait jamais d'enfoncer, d'un coup de sabot ou de pavé, un vieux clou rouillé dans le montant de la porte. Il frappait le bois rageusement, haineusement, en grommelant des injures.

- Pourquoi plantes-tu un clou dans la porte chaque fois que tu passes devant ? lui demandai-je un jour.

- C'est pour me passer la colère que j'ai contre cette salope de maison! Je voudrais qu'elle tombe en ruine et qu'elle crève!

L'enfant que j'étais ne comprenait rien à cette fureur meurtrière qui animait soudain le gentil Paco, l'ami des chevaux, contre une maison inerte. Je demeurais perplexe, intrigué, curieux, flairant je ne sais quel mystère réservé aux grandes personnes... J'étais fasciné par toute cette cloutaille étrange dont les chambranles de la porte étaient

hérissés. Rite barbare et cruel accompli comme un attentat par un palefrenier espagnol contre une maison noble.

La poésie n'explique jamais rien, surtout si c'est l'imagination d'un enfant qui interroge. Il me fallut attendre le dénouement du drame, le règlement des comptes, pour entrevoir une lueur de vérité. Un jour, en enfonçant un vieux clou rouillé dans une cicatrice du châtaignier, Paco s'égratigna l'index de la main gauche. Quinze jours plus tard il était mort. Tétanos ou septicémie? Je n'en sais rien, j'avais sept ans. La maison s'était vengée de son bourreau. Mais qui expliquera les raisons d'une haine aussi mortelle entre un homme et une maison?

La maison refusait l'intrus.

Le mage morviandiau Jacques Rubinstein, dans son petit village de Meluzien qu'il quitte rarement, me disait qu'à son avis - dans tous les cas semblables qu'il a connu - cette haine étrange était le « résultat d'une dysharmonie entre la vibration psychique personnelle de l'habitant et la respiration des aîtres ». C'est un peu comme si une simple fausse note pouvait brouiller à mort le musicien et son instrument.

Pour appuyer son dire, il me cita un exemple tiré de son expérience la plus récente:

- Une de mes clientes et amie de longue date, Mme A. M..., propriétaire d'un important domaine en Bourgogne, me téléphone un jour pour me faire part d'incidents bizarres qui se répètent inexplicablement dans sa propriété, dans sa maison, dans ses chais...: le vin de l'année travaille de façon anormale; les pannes d'électricité se multiplient sans raison; les appareils ménagers refusent de fonctionner; les moteurs se grippent; des tuiles tombent du toit; des cornières crèvent; des greniers sont inondés. Bref, une série ininterrompue de petites catastrophes sans gravité mais désagréables à subir... Je ne suis pas de ces sorciers qui voient la main du diable partout; je crois que, dans la vie courante, on a bien assez à faire avec les ennuis naturels sans avoir à redouter sans cesse ceux qui pourraient être surnaturels! Aussi m'efforcerai-je d'abord de rassurer ma correspondante. Je lui expliquai que des incidents de cette sorte se produisent dans toutes les maisons, qu'il ne faut surtout pas s'en inquiéter, et que tout va bientôt rentrer dans l'ordre...

« Quelques jours plus tard, Mme A. M... m'envoie un misérable S.O.S. et me demande de prendre les choses en main es qualité, c'est à dire d'intervenir par des moyens magiques pour faire cesser les incidents étranges qui se produisent de plus en plus fréquemment dans sa maison...

« Je me rendis donc chez cette amie pour juger de la situation. Sa maison était la plus honnête que j'aie jamais connue. Elle n'avait pas changé depuis ma dernière visite; elle était toujours aussi accueillante et aussi saine. Malheureusement une succession de petits incidents insolites rendait la vie impossible à ceux qui l'habitaient. De quel maléfice pouvait-il bien s'agir? Je menais minutieusement mon enquête et j'appris que le seul élément nouveau dans la maison était un jeune domestique récemment engagé par Mme A. M... Ce garçon de dix-huit ans, serviable, travailleur, bien élevé, n'avait pourtant pas été accepté par les aîtres. Les petites catastrophes ménagères qui se produisaient incessamment manifestent l'antipathie de la maison envers cet intrus. Telle était la conclusion à laquelle mon enquête aboutissait. Il restait à prouver que j'avais

raison. Ce fut très facile, grâce à la compréhension de la maîtresse de maison. Je lui conseillai d'éloigner le jeune homme et de l'envoyer travailler pendant un mois dans une autre de ses propriétés située dans le Morvan. Aussitôt toutes les manifestations cessèrent, la situation redevint tout à fait normale. Pour faire la preuve par neuf que l'opération était juste, il n'y avait qu'à rappeler le garçon en Bourgogne. Dans l'heure qui suivit son retour, la maison manifesta sa mauvaise humeur. Ce n'était pas de la haine, c'était de la hargne et une invention de mauvais procédés qui rendaient l'existence quotidienne infernale. Mme A. M... renvoya bien vite le jeune homme dans le Morvan; il y sera bucheron au lieu d'être vigneron. Peut-être ne gagne-t-il pas au change, mais la maison, elle, a gagné puisqu'elle a réussi à se faire comprendre et à chasser celui qu'elle détestait... »

D'après le mage de Meluzien, il est possible de réconcilier l'homme avec la maison qui le déteste, mais la réciproque n'a jamais pu être réalisée. C'est-à-dire qu'un être humain, s'il consent à pratiquer régulièrement certains exercices psychiques, pourra harmoniser sa vibration personnelle avec celle des aîtres, se faisant tolérer par la maison qui le haïssait; tandis qu'aucune cérémonie, aucun aménagement intérieur, aucun exorcisme ne sera jamais capable de changer en sympathie, voire en indifférence la haine de l'habitant pour l'habitation.

Nicolas et Nicolo.

Le 14 juin 1610, au moment même, à la seconde exacte, où Henri IV était assassiné à Paris, le château de Pau en ressentait un traumatisme si violent que l'écu royal se détachait du fronton, tombait à terre et se brisait. Éloquent intersigne, certes. Mais il est plus subtil d'y voir une expression de la solidarité affective qui unissait le Béarnais et sa maison natale.

Si je choisis cet exemple c'est parce qu'il est historique et célèbre. On en pourrait trouver d'autres par centaines, en évoquant les souvenirs de particuliers anonymes - comme cet ami cher, mort aujourd'hui, que j'appellerai Nicolas parce qu'il habitait rue Nicolo. Sa petite maison à jardin datait du temps où Passy était encore un village de campagne. Il aimait cette maison, qui le lui rendait bien. Nous y faisons souvent de fines et délicieuses parties dont les survivants (s'il en reste) n'ont certainement pas perdu le souvenir. Si par hasard l'un d'eux (ou l'une d'elles) lit ces lignes, j'imagine la petite lueur amusée qui s'allumera dans le coin de son oeil. Passons.... Mon ami Nicolas fut un jour contraint de vendre sa maison. Je dis « contraint », pour excuser sa trahison: en réalité, il cédait à la tentation de l'argent et obéissait aux nécessités raisonnables. A la place du jardin, il était avantageux de construire un bel immeuble de rapport, de grand standing. On n'arrête pas le progrès, hélas! Seule la bombe atomique le pourrait, mais personne - même les fous que la terreur rend raisonnable - n'osera jamais s'en servir. La pire des sociétés (La pire des sociétés est évidemment la société de production. Autant il est agréable « comme le font les enfants riches et les oisifs » de consommer sans produire, autant il est détestable « comme le font les malheureuses populations socialisées » de produire sans consommer) préfère pourrir comme un poisson plutôt que d'être pêchée à la grenade.

Pris de remords, pour ne pas assister au crime de lèse-civilisation qui allait se perpétrer rue Nicolo, Nicolas quitta Paris pour Perpignan. Pourquoi Perpignan? La gare de cette

ville n'avait pas encore été promue au rang de haut lieu fumistico-magique par Salvador Dali. Mais on buvait alors, paraît-il, à l'ombre du Castelet, le meilleur sirop d'orgeat du monde... quoi qu'il en soit, c'est bien là que mon malheureux ami avait un de ces rendez-vous fatidique que l'on ne peut pas manquer. Le jour même de son arrivée, il fut victime d'un accident extraordinaire, unique dans les annales statistiques des compagnies d'assurances: en descendant du train, sur le quai même de la gare, il reçut un homme sur la tête, un laveur de carreau qui pesait 72,5 kg et qui avait glissé sur une poutrelle en haut de la verrière qu'il était en train de nettoyer. Le choc fut rude pour les deux hommes: le premier, qui tombait du ciel, eut le pied gauche brisé, réduit à l'état de jeu d'osselets; le second, qui avait amorti l'atterrissage du premier, eut la boîte crânienne enfoncée. Des deux victimes de l'accident, la première resta boiteuse et bénéficia d'une rente d'I.P.P. consolatrice; la seconde se réveilla amnésique de son coma et mourut quelques semaines plus tard sans avoir retrouvé la mémoire. Ce qui veut dire que l'habitant de la rue Nicolo oublia pour toujours qu'il était veuf de la maison qu'il aimait. Son passé effacé, le souvenir disparaissait en même temps que s'effondraient les murs qui en étaient l'objet. Étrange coïncidence: à la minute même où se produisait l'accident en gare de Perpignan, rue Nicolo, à Paris, le démolisseur portait le premier coup de pioche au fronton du pavillon condamné à mort. Finalement, Nicolas ne survécut que quelques jours à sa maison...

Les moines « coupe - feu ».

Comme on le voit par cette histoire, le roman d'amour entre un habitant et sa maison a parfois un dénouement tragique. Quand les relations sont seulement d'amitié, de bienveillance réciproque, le drame n'est plus à craindre. Ces maisons-là ont une bonne « mentalité », elles sont serviables, compréhensibles, éducatrices: elles transmettent à leurs habitants successifs, de génération en génération, les dons et les secrets qu'elles possèdent. L'esprit qui est en elles, dans les murs et les poutres, leur a sans doute été donné à l'origine par un propriétaire trop rayonnant, d'une vitalité trop expansive - un impérialiste, quoi! C'est cet esprit bienfaisant et original qui leur permet de douer l'habitant de dons ou de pouvoirs étonnants... Si étonnants même que je n'ose pas donner, sous ma seule garantie, de peur de me faire taxer d'imposture, des exemples que je suis seul à connaître. Je pourrais en citer d'autres, dont je n'ai pas vérifié personnellement l'exactitude, mais pour lesquels j'ai des cautions sérieuses.

Ainsi, la Trappe de Notre Dame des Neiges, près de Saint Laurent, confère aux moines qui y vivent le don curieux de « couper le feu ». Quand un incendie se déclare dans la commune, à plusieurs kilomètres à la ronde, au lieu d'appeler les pompiers, on va chercher un Père trappiste et on le fait asseoir sur une chaise le plus près possible du feu. Les flammes alors reculent et l'incendie s'éteint lui-même avec ce qu'il a déjà dévoré.

Le seul échec à signaler se produisit par la faute de paysans trop pressés. Leur hangar à foin brûlait; ils se précipitèrent vers le couvent pour y chercher un « coupe feu »; le premier moine qu'ils rencontrèrent, sans se perdre en explications oiseuses, ils l'empoignèrent et l'entraînèrent de force, malgré ses protestations, vers le lieu du sinistre. Là, comme le moine, vraiment peu coopératif, continuait de protester et de ruer, on le ficela proprement sur une chaise et on alla l'asseoir le plus près possible du

foyer. Trop près même, car la robe de bure se mit à roussir comme en enfer. Le moine hurlait comme un cochon qu'on égorge. Il fallut éteindre ses cris et les flammes à coups de seaux d'eau. Puis, tandis que le hangar achevait de se consumer, on s'expliqua. Les paysans, dans leur trop grande hâte, avaient pris une allumette pour un « coupe feu »! Le moine qu'ils avaient traîné de force à l'incendie était étranger à la Trappe; c'était un hôte de passage qui faisait une retraite à Notre Dame des Neiges. Il ne possédait donc pas les pouvoirs très spéciaux que ce bâtiment confère à ses habitants réguliers.

Sauve - Plantade impose le don.

Qu'une Trappe puisse conférer à ses moines la vertu de « coupe feu », on l'admettra (à la rigueur) à cause du caractère sacré des aîtres et des personnages. Mais qu'une simple maison rurale, sans noblesse ni mystère, transmette, depuis près de deux siècles, à ceux qui l'habitent un miraculeux don de guérir, voilà qui est beaucoup plus difficile à avaler!

Pourtant une telle maison existe réellement à Sauve - Plantade, petit hameau à 2 kilomètres de Vogue, dans l'Ardèche. Un journaliste honnête et curieux, Marcel Sauvage, l'avait découvert cinq ou six ans avant la guerre à l'occasion d'un reportage. Il affirmait qu'elle « imposait le don » à celui qui y habitait, le rendant - à son insu, voire malgré lui - guérisseur infailible de certains maux: « la jaunisse, le mal de dents, les verrues, les panaris, les foulures, les entorses et la sciatique ». Ce pouvoir n'est pas un héritage, un secret transmis de père à fils ou de maître à disciple, comme ça se voit souvent dans les campagnes. Non. Les occupants successifs de cette chaumière ne se connaissaient pas et n'avaient entre eux aucun lien de sang. C'est vraiment la maison, et la maison seule, qui, par amitié pour l'homme qui vivait en elle, lui insufflait la force de guérir dont sa mémoire avait jadis enregistré le secret, et lui inspirait l'idée de s'en servir.

Histoire d'eau.

Bonne maison aussi, bienveillante à l'homme, ce presbytère de Saint-jean de Lespinasse qui a la curieuse spécialité d' « imposer le don » de sourcier. Le curé qui l'habite n'a besoin ni de baguette ni de pendule pour découvrir l'emplacement des nappes d'eau souterraines. C'est la faute de l'abbé Faramelle. Ce digne prêtre, pendant les vingt-cinq ans qu'il occupa cette cure de Saint Jean au siècle dernier, fit jaillir 10.275 fontaines d'eau potable dont il désignait l'emplacement du bout ferré de son parapluie, en indiquant à un centimètre près, à quelle profondeur se trouvait la nappe. La mémoire des murs du presbytère fut profondément marquée par la sensibilité radiesthésique de l'abbé Faramelle. Depuis lors, la maison « impose » le don de sourcier à tous les curés. Après cette édifiante histoire d'eau, je ne ferai qu'une discrète allusion au Palais de Justice d'Aurillac qui « impose » à son concierge, selon une très ancienne tradition, le don de distiller des liqueurs enchantées. Je ne préciserai pas de quels enchantements il s'agit ni de quel usage il en a été parfois fait.

Foung - Choei obligatoire.

Du temps où les Chinois étaient un peuple civilisé - c'est-à-dire avant le règne de Mao Tsé toung - ils attachaient une grande importance à la santé des maisons. Sur le chapitre de cette hygiène très spéciale, ils étaient même beaucoup plus avancés, beaucoup plus raffinés que nous ne le sommes en Occident. Avant de commencer à construire, ils ne manquaient pas de consulter un maître en Foung Choei, espèce de géophysicien, mi sorcier, mi fonctionnaire, qui vérifiait si aucune radiation maléfique n'émanait du sol ou du sous sol à l'endroit choisi. Le permis de construire n'était donné que si l'examen géophysique ne révélait aucun danger. Il était notamment interdit d'une façon très rigoureuse de bâtir une maison sur les veines du Dragon, c'est-à-dire au dessus d'un courant d'eau souterrain, si profond fut-il.

Les préfets de la République française sont moins sages et moins prudents que les mandarins du Céleste Empire. Dommage! Il y aurait moitié moins de malades - et par conséquent, la Sécurité sociale ne serait pas au bord de la faillite - si aucune maison ne pouvait être construite chez nous sans l'avis favorable d'un maître en Foung Choei. Il suffirait de créer un corps de fonctionnaires radiesthésistes, spécialement entraînés à déceler les courants telluriques, et d'obliger les architectes à les consulter avant d'entreprendre tout travail, même seulement sur plans. Ainsi deviendrait-il impossible de construire (comme cela se fait chaque jour) des prisons mortelles pour innocents, des maisons-de-maladies, des H.L.M. dépressives, des pavillons-de-fatigue, tous logements ultra modernes, confortables, hygiéniques... D'autre part, parmi les immeubles déjà construits, le Foung Choei détecterait ceux dont les radiations maléfiques compromettent la santé des habitants; les Services d'Hygiène municipaux, qui savent si bien faire évacuer et cureter les îlots insalubres, emploieraient ces ingénieurs d'un nouveau genre pour neutraliser les radiations malsaines et purifier les logements dangereux de toutes les ondes nocives.

Les Pouvoirs Publics se contentent de favoriser la construction d'immeubles - clapiers, d'étables pour salariés. La sollicitude sociale, voire socialiste, de ces gouvernements ne va pas jusqu'à s'assurer que ces habitations sont construites en des lieux et avec des matériaux, dans un style et un environnement garantissant à leurs habitants la simple possibilité d'y survivre.

Il faudrait pourtant enfin comprendre qu'il n'y a rien de plus dangereux pour l'homme qu'une maison, de plus important, de plus déterminant pour l'équilibre et l'avenir de ceux qui l'habitent. A quoi rime un ministre dit de l'Environnement, si ce n'est pas d'abord justement pour prendre toutes les mesures utiles afin d'éviter que des êtres humains - appelez-les des administrés, des contribuables ou des citoyens - ne risquent pas leur santé, leur chance, leur bonheur, leur vie même en s'installant à demeure sous un toit?

Le progrès social, le vrai, consisterait à rendre le Foung Choei obligatoire en France. Mais sans doute faudra-t-il attendre pour cela que l'imagination ait pris le pouvoir. Ce n'est pas pour demain.

L'inventeur de la « terre battue »

revenons à nos sages Chinois. Ils se méfiaient de la mémoire des murs et ils avaient leurs méthodes traditionnelles pour s'en protéger. Par exemple, quand un crime de sang avait été commis dans une maison, avant d'y laisser rentrer les habitants, les

policiers prenaient soin de faire fuir le méchant souvenir à coups de bâton. Ces fonctionnaires zélés et déchaînés frappaient avec leurs matraques les murs, les parquets, les poutres, la toiture, voire le sol quand il s'agissait d'une chaumière de campagne (d'où l'expression : « terre battue »), jusqu'à ce que les aires aient complètement oublié le motif même de la correction qui leur était infligée. L'esprit mauvais était chassé en même temps que le souvenir de l'événement, et les hommes pouvaient recommencer à tisser du bonheur à l'intérieur de cette maison.

Évidemment, en France, on ne pourra jamais convaincre les officiers de police judiciaire, ni même les gardiens de la paix, de l'utilité de mener un tel sabbat de bastonnade dans la chambre du crime. Même les virtuoses du bâton blanc trouveraient indigne de leur talent de frapper des murs. Pour la police, les murs ont souvent des oreilles mais jamais de mémoire.

Des « maisons-à-histoires »

Tant pis pour les victimes à venir!

En lisant les faits divers dans les journaux, on trouve la preuve que la maison du crime a souvent de fâcheux antécédents; si j'ose dire, son casier judiciaire n'est pas vierge. Sa mémoire, comme sa conscience, est chargée; les radiations de ces souvenirs, réverbérés par les murs, ont fait naître le nouveau crime, et ainsi de suite... Ne serait-il pas plus prudent de trouver un moyen, comme les Chinois, de rendre les maisons amnésiques?

Les faits divers et les tragédies grecques ont le même canevas et la même moralité. Quand j'entends Hyppolyte, dans ce palais de Trézène qui suinte le meurtre et l'inceste, s'écrier: « Quelques crimes toujours précèdent les grands crimes », je pense à toutes les victimes des crimes dont on lit chaque jour le reportage dans le journal. Ces malheureux finissent sur la table d'autopsie, péris de mort violente, peut-être parce que leur maison - jadis ou naguère -, après avoir été le lieu d'un premier crime, a pris goût au sang et couvé jusqu'à éclosion l'oeuf d'un nouveau meurtre. Les murs ont la même mémoire sensuelle que les tigres: quand ils ont mangé de l'homme une fois, ils sont dangereux pour toujours. Il est alors plus prudent de les abattre que d'essayer de les domestiquer.

Quand il s'agit de maisons tragiques dont la mémoire a été traumatisée par des violences exceptionnelles, la meilleure solution est de les raser et de semer du sel sur l'emplacement. On a dit que c'était là le sort réservé à la trop fameuse ferme de Cestas, dans laquelle un fou sanguinaire, assiégé par les gendarmes, a conquis une célébrité nationale en tuant ses deux enfants avant de se donner la mort à lui-même. Il est vrai que la destruction de la maison du crime aurait été décidée non pas par mesure de salubrité pour éviter qu'un autre crime naisse un jour dans les mêmes lieux par l'influence du souvenir du premier, mais simplement pour décourager les curieux qui viennent trop nombreux contempler les murs sinistres derrière lesquels il s'est passé quelque chose.

Pour des raisons que j'ignore, il y a aussi des maisons sans mémoire. C'est l'objection la plus pertinente soulevée par les incrédules: comment croire que certains murs gardent le souvenir des moindres événements de la vie, puisque tant d'autres restent invulnérables aux ambiances les plus traumatisantes? Chacun trouve autour de soi de bons (ou prétendus tels) exemples de l'insensibilité des aîtres.

De toute manière, les exceptions ne suffisent pas à infirmer la règle. Il a été prouvé par des observations nombreuses et répertoriées que des crimes et des drames se produisent en série dans une même maison, à des intervalles irréguliers, comme s'ils étaient provoqués par une mystérieuse influence émanant des murs.

Comment, par exemple, ne pas être frappé par la succession d'événements tragiques qui ont eu pour théâtre certaine maison d'Orgerus? Un industriel parisien y passait ses week-ends très régulièrement, mais il n'y venait jamais en semaine. Cette villa, coquette et confortable, ne lui rappelait pourtant que de pénibles souvenirs: son père s'y était suicidé et sa mère y était morte dans des conditions particulièrement douloureuses. La liste des malheurs est d'ailleurs incomplète; pour abrégé, j'ai négligé les chagrins, les désagréments mineurs dont cette maison semblait être gigogne. Quoi qu'il en soit, le propriétaire ne se décidait pas à vendre ce bien de famille et son entêtement lui coûta la vie. Par extraordinaire, il eut la fantaisie un jour de semaine de se rendre à Orgerus. En arrivant, il surprit deux petits voyous de banlieue qui étaient en train, sans méfiance, certains de ne pas être dérangés, de cambrioler la villa. Affolés par cette arrivée inopinée, les jeune voleurs perdirent leur sang froid et couvrirent leur fuite à coups de pistolet. Atteint mortellement, l'industriel tomba à l'endroit même où son père s'est tué quelques années plus tôt. Vraiment les murs avaient eu bonne mémoire!

Mettre sa souffrance au clou.

Ce ne sont pas seulement les crimes, les tortures, les violences qui imprègnent les aîtres; ce sont aussi les souffrances physiques ou morales quand elles sont intenses et prolongées. Dans ce cas, on croirait que les murs sont en buvard: ils boivent l'encre noire des douleurs humaines. Ainsi soulagent-ils en partie les patients

c'est si vrai, que dans beaucoup de campagnes - notamment en Normandie, dans la région de Domfront -, les paysannes ont coutume de planter un clou dans le mur à la hauteur de la partie de leur corps où elles souffrent: ainsi le mal, attiré par le clou comme la foudre par un paratonnerre, les quittent et se perd dans le mur; il y restera jusqu'à ce que la réverbération, mystérieusement renvoie la souffrance des habitants d'aujourd'hui sur ceux de demain.

Au hasard des maisons où l'on passe, où l'on séjourne, il arrive souvent qu'on fasse personnellement des expériences de ce genre - à son corps défendant, c'est le cas de le dire! Patine ou crasse invisible, les douleurs subies par les anciens se sont déposées sur les murs. On ressent dans ces pièces une angoisse épaisse, à couper au couteau. Dès désespoirs d'amour vieux d'un siècle sont assez forts pour perturber l'ambiance actuelle d'une chambre ou d'un boudoir. Les braises des haines familiales rougeoient encore sous la cendre qu'ont accumulée des dizaines de lustres et l'on s'y brûle encore aujourd'hui. Les neiges comme les flammes d'antan ne sont perdues symboliquement que pour le poète: pour les habitants des maisons, elles persistent, font le climat, construisent le bonheur ou le malheur des vivants avec les déchets sentimentaux des morts. En moins grave, c'est la même contagion retardée que celle qui sévit (comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent) dans les maison à cancer ou les maisons à rhumatisme.

Ne touchez pas aux « châteaux »

Ce phénomène que l'on observe « grandeur nature » dans les maisons, on peut l'étudier de plus près, et plus commodément, quand il opère « en miniature » sur un simple petit tas de pierres. Je pense à ces minuscules pyramides de cailloux blancs que les promeneurs rencontrent au pied des arbres dans la campagne, aux environs de Bagnoles de l'Orme, particulièrement du côté de la chapelle Saint Orthaire. Ces petits « châteaux » n'ont pas été construits par des enfants qui jouaient au pharaon. Ils ne sont pas non plus l'oeuvre de la Nature ou du Hasard.

Ce sont les étranges dépôts de la souffrance humaine, lithiases de souvenirs douloureux, sorte de roses des sables qui servent à la fois de mémoire et de pense-malades aux curistes de Bagnoles de l'Orme. Le truc est amusant. Les rhumatisants pressés de se débarrasser de leur mal le transfèrent à des cailloux qu'ils vont ensuite entasser au pied d'un arbre dans la campagne; quand la pyramide est achevée, la pierre angulaire posée, ils sont guéris. La « charge » des cailloux s'opère classiquement par rayonnement et absorption: pendant une nuit (ou plusieurs), le malade dort en appliquant le caillou contre la partie de son corps d'où il veut enlever la souffrance. La mémoire des pierres joue, le mal est enregistré; il restera prisonnier tant qu'un imprudent ne viendra pas s'offrir à la réverbération en entrant dans le champ magnétique des petites pyramides ou en s'emparant des cailloux qui la composent. Ce qui revient à dire que ces « châteaux », comme les appellent les gens de la région, présentent un double danger: d'abord à cause des ondes de forme qu'ils émettent, ensuite à cause des souvenirs contagieux que leur mémoire restitue. Dès que les enfants du pays sont en âge de courir dans les bois, parents et instituteurs leur répètent avec insistance: « Surtout, ne touchez pas aux « châteaux »! A aucun prix, sous aucun prétexte! Vous prendriez le rhumatisme dont les cailloux sont gorgés! »

De quoi les maisons se souviennent-elles de préférence?

Très certainement, ce sont les mauvais traitements, les méchants sentiments, les scènes de violence, les drames, les crimes qui marquent le plus profondément leur mémoire. C'est pourquoi les « maisons du bonheur », celles qui dégagent une influence bénéfique évidente, sont si rares. Il faut vraiment que le bonheur ou la sainteté y ait rayonné d'une manière éclatante pour que les murs s'en souviennent. Aussi, pratiquement, ne rencontre-t-on sur son chemin dans la vie courante que des maisons neutres, indifférentes, inoffensives, ou bien des maisons franchement maléfiques - les premières étant, Dieu merci ! beaucoup plus nombreuses que les secondes.

Rémanences.

Nous savons que le maléfice a souvent pour origine la mémoire des murs. Mais il convient, à ce sujet, d'ajouter une précision: cette mémoire enregistre parfois autre chose que des événements vécus: on lui donne parfois à digérer - par malveillance, par insouciance ou par ignorance - des pourritures dont les rémanences vont l'empoisonner pour toujours.

Pour cette raison, l'emplacement des anciens charniers, des cimetières désaffectés, est à déconseiller formellement pour construire des habitations. La décomposition des cadavres, animaux ou humains imprègne toujours la terre durablement de miasmes subtils - invisibles mais vénéneux - incompatibles avec la sécurité domestique.

Parfois, les cadavres servent de support magique à des malédictions plus précises et plus délibérées. La mémoire dominicale sera alors en quelque sorte violée par la présence (imposée à l'insu de tous) dans la maison d'un objet ou d'une charogne chargés maléfiquement à dessein pour nuire aux habitants: c'est un cadavre de chien, de chat, de poule, parfois d'enfant mort né, qu'un mage noir aura imprégné de radiations nocives, et qui aura été enterré secrètement dans la cave ou sous la pierre du seuil.

Les ondes maléfiques peuvent aussi être seulement abstraites: ce sont celles, par exemple, qui maléficeront toute maison construite sur l'emplacement d'une ancienne prison, d'un bagne ou d'un camp de concentration, bref, partout où un grand nombre d'êtres humains privés de liberté ont beaucoup souffert et beaucoup désespéré. Les effluves affectifs, la brume sentimentale qui s'élèvent de ces enfers désafectés, de ces anciens marais de la douleur, sont capables de perturber gravement le climat moral des vivants qui viennent s'y établir.

En bref, on peut affirmer que, dans tous ces cas dont nous venons de parler, maladie, malheur et malchance sont promis aux familles d'hommes qui, sans précaution préalable, commettront l'imprudence d'habiter en de tels lieux.

Quatre enquêtes à suivre.

Les maisons maléfiques-par-mémoire surabondent dans l'Histoire et dans la Légende; la géographie pittoresque en regorge. Les amateurs n'ont qu'à suivre le guide, leur curiosité sera comblée. Pour ma part, je ne recommencerai pas un travail qui a été si bien fait par d'autres (historiens, érudits, compilateurs, chartistes, agences de voyages...), et dont les résultats sont consignés dans plus d'un millier de volumes passionnants à lire. Il y a dans cette bibliothèque, rien que pour la France, de quoi occuper la vie entière d'un chercheur de merveilleux ou d'un touriste crédule. Je ne veux pas y ajouter.

Je veux seulement donner, avec la plus compendieuse sécheresse, deux ou trois références actuelles, qui ne veulent être que des amorces de pistes proposées aux chercheurs sceptiques et pourtant intéressés à vérifier la théorie par la pratique.

1. La villa de Landru à Gambais. C'est la plus facile des enquêtes à faire. Il suffit de relever la liste des habitants successifs de la maison pendant les quarante-cinq dernières années et de rechercher ce qu'il est advenu de chacun d'eux. Le résultat de ces investigations sera édifiant. En attendant, feignons l'ignorance, car il ne faut pas risquer de décourager quelque candidat locataire qui pourrait avoir la faiblesse d'être superstitieux

2. Rue de Montreuil à Versailles. Par discrétion j'omets le numéro, mais les curieux trouveront aisément. Successivement sept propriétaires de cet immeuble en ont subi le maléfice, tant sur le plan conjugal que sur le plan financier. Quant aux locataires, la malchance semble bien pour eux aussi être fidèle au rendez-vous.

3. A Montfort-sur-Argens (Var), se dresse une ancienne commanderie de Templiers récemment restaurée. C'est une demeure vraiment pleine de souvenirs, bons et mauvais, dont la « réverbération » se fait sentir particulièrement dans l'occultum. Avant leur réfection, les tours étaient le lieu d'un curieux phénomène: dans les chambres supérieures de ces tours - dont les parquets étaient défoncés, la toiture ruinée, les

fenêtres arrachées béantes - le vent, la pluie et les oiseaux entraient librement. Dans la tour d'ouest, les martinets étaient heureux, ils y faisaient leur nid. Dans la tour d'est, si par mégarde ils y entraient ils n'en sortaient pas vivants: affolés par de puissantes radiations qui les privaient du sens de l'orientation, ils finissaient par se fracasser la tête contre les murs. Le sol était jonché de leurs cadavres gisant sur le dos, les pattes en croix. Là encore, il y a un mystère qui reste à éclaircir.

4. Henri Philippon - un honnête homme qui a du style et de la connaissance - m'a parlé avec réticence d'une maison de son pays (à Marcilhac, près de Lamothe - Fénélon) que l'on appelle « la Maison des Anglais ». C'est une très vieille demeure qui date de la guerre de Cent Ans, du temps de l'occupation anglaise en Guyenne, et qui a la réputation (justifiée, semble-t-il) de porter malheur à ses habitants. Sur la façade sont sculptés deux petits masques solaires qui pourraient bien être les condensateurs du maléfice. C'est un cheminot de cinquante-cinq ans, nommé Jardel, qui fut la dernière en date des victimes. Il avait loué ou acheté la Maison des Anglais dans l'intention d'y vivre en paix les années de sa retraite. Hélas! Le jour même de son arrivée, une partie du toit s'effondra et écrasa le nouveau locataire. Sa fille ne resta pas beaucoup plus longtemps dans la maison. Elle trouva, elle aussi, une mort tragique en se faisant encorner par un bélier furieux qui lui brisa la colonne vertébrale. Il serait intéressant de remonter dans la mémoire de ces murs pour y chercher l'origine de la malédiction qui, traversant tant de siècle vint finalement frapper un innocent retraité de la S.N.C.F.

Toutes ces affaires sont à suivre - et bien d'autres encore. A surveiller, à vérifier. Les détectives du mystère ont du pain azyme sur la planche.

## CHAPITRE VI PRÉCAUTIONS ET REMÈDES.

Sans doute rencontre-t-on des gens sensés niant avec une assurance sereine, sans réticence ni inquiétude, qu'il puisse exister des maisons maléfiques. Les oeillères de la raison les empêchent de voir l'évidence irrationnelle qui éclate à gauche et à droite de leur ligne de mire. Même personnellement victime d'une maison qui porte malheur, qui les rends malades ou qui les tue à petit feu, ils continueront d'affirmer imperturbablement qu'un tel maléfice est impossible.

Tant pis pour eux! Je renonce à les convaincre. Mais, pour ne pas me rendre coupable du délit de non-assistance à personnes en danger, je leur dédie spécialement ce chapitre qui traite des précautions à prendre avant de construire ou d'habiter une maison, et des remèdes à appliquer si, par malheur, on occupe un logement maléfique.

Chape de plomb et grille de cuivre.

Avant d'acheter un terrain à bâtir, il est utile d'en connaître avec exactitude la composition. Nous savons, en effet, qu'il faut préférer les terres perméables, diélectriques, c'est à dire composées de sables, de graviers, de grès, etc., et redouter les sols imperméables, c'est-à-dire les argiles, les marnes, les craies, etc. L'examen fait par un géophysicien renseignera sur ce point important.

Après quoi, c'est un radiesthésiste qu'il faudra consulter pour savoir si des courants nocifs, en surface ou en profondeur, traversent le terrain. Dans l'affirmative, il s'agira

de préciser l'origine et la cause de ces radiations: présence d'un élément radioactif dans le sous-sol, rivière souterraine, faille géologique, cave ou galerie ionisée, etc.

Si les conclusions du radiesthésiste et du géophysicien concordent pour considérer le terrain comme malsain ou maléfique, la sagesse est de renoncer au projet d'élever une maison à cet endroit.

Si aucune contre-indication n'est formulée dans les deux rapports, ou si des traces de nocivité décelées sont faibles, il ne sera pourtant pas inutile de prendre, en construisant, certaines précautions pour se protéger contre l'apparition éventuelle ou la récurrence d'un courant tellurique perturbant.

L'important, en tout état de cause, c'est d'établir un écran protecteur efficace entre le lieu où vivent les habitants et la source réelle ou éventuelle des rayons nocifs. Pour cela, le meilleur moyen consiste à étendre une chape de plomb sous l'assise de la maison; l'isolation sera ainsi parfaite. Mais le devis des travaux de construction s'en trouvera majoré. Pour faire une économie, on peut se contenter de placer une feuille de papier bitumé, ou une plaque de plomb, seulement à l'emplacement des lits: la protection du dormeur (lequel est toujours plus vulnérable que l'homme éveillé) sera du moins assurée dans la future maison.

Ce système de protection a un défaut assez grave: à la longue, après de nombreuses années d'usage, le plomb finit par être saturé de ces radiations nocives et il ne constitue plus un écran protecteur efficace; bien mieux, il se transforme en un véritable accumulateur de nocivité dont il augmente même la virulence en s'en déchargeant.

Pour éviter cet inconvénient, mon architecte conseille d'appliquer sur le sol, avant la dalle de plomb, une légère couche de ciment dans laquelle on aura mélangé, en faible quantité, du soufre, de la chaux et du charbon de bois.

Pour raffiner la défense, on placera en outre dans la couche de ciment un grillage de cuivre électrolytique qui fera antenne; au coin nord de ce grillage, on branchera un fil qui servira de retour à la terre. De cette manière, la dalle de plomb ne sera jamais saturée, puisque les radiations nocives, au lieu d'être absorbées par elle, seront aussitôt renvoyées à la terre.

Un lac d'huile vierge.

Cette précaution est bonne à prendre en tous les cas, même par les maîtres d'oeuvre qui ne croient pas à la réalité des rayons nocifs susceptibles de perturber l'ambiance d'une maison. En effet, tendue dans les murs ou sous les planchers, une résille de fils de cuivres rattachés à la terre servira au moins à décharger l'électricité statique qui se forme dans ces cellules en béton fabriqués en série aujourd'hui pour y loger d'honnêtes familles, et qui est responsable de bien des maux dont sont victimes les malheureux occupants de ces cages de Faraday.

Autre avantage de ce procédé. La résille de fils de cuivre incorporée dans les murs et les planchers empêche (paraît-il) l'humidité de monter du sol par capillarité dans la maison.

Ces précautions sont minimales; il est criminel de s'en dispenser. Tout architecte conscient de ses responsabilités devrait les prendre. S'il refuse - par bravade, par scepticisme, par légèreté, par avarice -, il faudrait lui appliquer la sanction réclamée par Fernand Pouillon contre ses confrères coupables de « produire la laideur »: les

condamner à habiter pendant vingt ans dans ce qu'ils ont construit (« Vous me ferez vingt ans »). On verrait dans quel état ils se trouveraient à l'expiration de leur peine! Maintenant que j'ai fait mon devoir, c'est-à-dire que j'ai rapporté les meilleures recettes données par les professionnels du bâtiment, je vais vous donner mon conseil, qui n'est pas celui d'un orfèvre; plus simplement, je vais vous dire ce que je ferais, moi personnellement, si j'étais milliardaire et que je veuille protéger mon palais contre toute atteinte, si légère soit-elle, de radiations nocives: je le construirais flottant sur un lac d'huile d'olive vierge profond de 60 cm.

Ne pas regarder la télévision en face.

Pour être complet, je dois honnêtement mentionner, parmi les causes des nocivités susceptibles de nuire aux habitants d'une maison, le courant électrique de 220 volts.

Dans les immeubles modernes en béton armé, il arrive fréquemment que ce courant produit des rayonnements magnétiques perpendiculaires au circuit sous baguette (le circuit sous tube, étant blindé, ne rayonne pas), particulièrement aux prises sur lesquelles aucun appareil n'est branché.

Beaucoup de cas d'insomnie sont provoqués par des fils électriques sous baguette, ou des prises de courant, à la tête du lit, qui rayonnent des ondes stationnaires dont la nocivité est, complètement ignorée. L'insomnie n'est d'ailleurs pas la conséquence la plus grave que peut avoir ce courant de 220 volts conduit au travers des murs de béton. La fréquence vibratoire du champ électromagnétique ainsi créé risque d'altérer sérieusement la santé des habitants, en provoquant notamment des dépressions nerveuses. Les animaux domestiques vivant dans l'appartement en pâtiront également. Enfin, il faut signaler que le tube cathodique fonctionnant dans les téléviseurs émet des rayonnements alpha, bêta et gamma, qui peuvent être dangereux pour les spectateurs, particulièrement s'il s'agit de femmes enceintes. D'où le conseil que je ne me lasse pas de donner: ne pas se placer en face de l'écran de télévision; asseyez-vous hors du champ.

Certains téléviseurs sont, paraît-il équipés d'écrans protecteur au plomb, qui éliminent les rayons alpha et bêta; mais les rayons gamma traversent toute protection. Ce rayonnement, non seulement fatigue dangereusement la vue, mais peut également nuire à la santé générale de l'individu.

Pour se protéger contre cette forme de nuisance ultra moderne dont le courant 220 volts est le vecteur, il existe un appareil tout simple - appelé, je crois, « aspironde » - qu'il suffit de placer sur le compteur électrique (ou sur le disjoncteur). C'est un émetteur d'« ondes de forme » magnétique qui se propagent au travers du circuit tout entier par les isolants des conducteurs bipolaires, et qui neutralisent par compensation les rayonnements perpendiculaires au circuit sous baguette. Cette émission magnétique de forme se propage aussi bien compteur fermé que compteur ouvert.

J'ai omis de dire que seul le courant 220 volts était nocif et vraisemblablement cancérigène. Le 110 n'a pas les mêmes inconvénients. Faut-il s'étonner que ce soit justement le courant au voltage dangereux qui soit presque partout imposé aux abonnés de l'Électricité de France?

Matériaux nobles et ignobles.

Il va s'en dire que le matériau, lui aussi, a une grande importance. Une maison implantée sur un terrain malsain se protégera mieux contre le maléfice si elle est construite en pierre ou en bois. Sur un sol sain, sans aucune trace de tellurisme, un immeuble en béton armé n'en restera pas moins ennemi de l'habitant et, prompt à profiter de toute circonstance pour révéler sa nocivité foncière à l'égard des êtres vivants.

Les matériaux nobles, ceux que nos ancêtres utilisaient, ne sont plus guère employés aujourd'hui. Ils sont devenus trop chers, et la main d'oeuvre pour les travailler trop rare. La technique moderne a remplacé la pierre et le bois par des matériaux de synthèse, plus faciles à ajuster, plus solides, moins coûteux.

Il n'a guère que la brique à survivre. Cette vieille amie du pauvre - qui fut promue pendant un certain siècle au rang de matériaux noble par son mariage d'amour avec la pierre de taille - n'est par elle-même ni malsaine ni bénéfique: elle respecte et protège l'habitant. C'est un matériau modeste, sans beauté, mais que l'on doit accepter avec sympathie.

Quant au bois, il n'est plus utilisé de nos jours qu'en poutre décoratives ou en panneaux préassemblés pour chalets et baraques provisoires. D'autre part, tous les bois ne sont pas nobles; le sapin et le chêne n'ont pas droit aux mêmes égards. Enfin, il faut se souvenir que tous les matériaux nobles utilisés par l'architecture des époques de civilisation (le bois comme la pierre) étaient marqués par leur origine et par les conditions dans lesquelles ils avaient été soustraits à leur milieu naturel.

Pierres d'angle et bois de lune.

Certaines carrières et certaines forêts étaient des colonies divines, des réserves miraculeuses; l'extraction d'une pierre, l'abattage d'un arbre s'opéraient parfois sous contrôle magique ou religieux. Les pierres angulaires, notamment, qui sont encore en place dans tant d'églises, d'abbayes, de cathédrales romanes et gothiques, ont été taillées par des compagnons initiés, puissamment « chargée » par des clercs possédant l'autorité et le secret. Le rayonnement de ces pierres angulaires intéresse l'édifice tout entier et provoque encore aujourd'hui quotidiennement des interférences foudroyantes dans l'âme de ceux qui passent à portée de cette influence. D'autre part, les figures de proue de certains navires, certaines statues et certains gibets ont été sculptés avec des ciseaux magiques dans le bois d'arbres abattus selon des rites mystérieux et à des époques choisies par les maîtres. Les objets ainsi taillés jouent leur rôle sans défaillance jusqu'à ce que le feu les réduise en cendre.

Dans son Histoire de la Flibuste, Georges Blond raconte que, après l'incendie de 1794 à la Nouvelle Orléans, un décret du gouvernement espagnol prescrivit que toutes les maisons détruites seraient reconstruites entièrement en « briques plâtrées » (le meilleur matériau alors connu contre l'humidité) et qu'on ne pourrait pas prendre n'importe quel bois pour la charpente: seuls des cyprès abattus pendant la nouvelle lune seraient autorisés. « Détail risible, écrit Georges Blond, qui n'empêche pas de constater que ces maisons sont demeurées debout et bien solides jusqu'aujourd'hui, sous un climat subtropical chaud et humide, au surplus traversé d'ouragans. »

Les matériaux qu'emploient aujourd'hui les architectes sont peut-être, eux aussi influencés par la lune nouvelle qui les fera plus solides mais qui ne pourra certainement pas les rendre bénéfiques: le béton (armé ou non) et le parpaing (cet abominable amalgame de mâchefer et de ciment) sont pour l'humanité une menace plus grave que la bombe atomique, ils couvrent peu à peu la terre entière. Je pense avec compassion à ces malheureuses populations, développées ou sous développées, pour qui le « progrès social » se traduit par l'obligation de vivre dans ces affreuses geôles d'étiollement qui ruinent la santé du corps et l'équilibre de l'âme.

L'idée diabolique  
des Charbonnages de France.

Cette condamnation sans appel de ces matériaux de facilité et d'économie avec lesquels on construit aujourd'hui sans joie et sans art, des « unités d'habitation », il faut l'étendre à tous les matériaux de synthèse, à tous les éléments préfabriqués qui permettent de faire pousser les pavillons comme champignons après l'averse.

Les malheureux qui logent dans le béton et le parpaing compensent inconsciemment leur malheur en s'entourant de meubles et d'objets en matériaux naturels: une table de bois, un fauteuil en rotin, une assiette de terre cuite... Ils survivent parfois grâce à un géranium ou à un bouquet de violettes.

D'ailleurs - et je cite encore une fois Fernand Pouillon qui est un bâtisseur intelligent, clairvoyant, à l'écoute de l'avenir, mais que personne hélas ! n'a pris la peine d' « initier » : « avant dix ans, l'acier, l'aluminium et les matières plastiques auront remplacés tous les matériaux de structure ».

C'est avec ces matériaux qu'il va falloir composer l'ambiance de sécurité indispensable à l'habitant.

Les Charbonnages de France ont eu naguère l'idée diabolique de présenter, dans je ne sais plus quelle Exposition, une maison construite et meublée uniquement avec des matériaux de synthèse: de la cave au grenier, des fondations à la girouette, du plus gros meuble au moindre bibelot, de la porte à la chatière, du paillason à la casserole, tout, absolument tout avait été fabriqué par des miracles de chimie avec des sous produits de la houille.

- il est vrai, ajoutait je jeune architecte qui évoquait cette insolite expérience d'habitat moderne, il est vrai que cette maison n'a jamais été habitée. Je crois d'ailleurs qu'elle n'aurait pas pu et qu'elle ne pourrait jamais l'être. Il est impossible que des êtres humains survivent dans des maisons construites avec des matériaux de synthèse, sans avoir à leur disposition aucun meuble, aucun ustensile, aucun objet en matériau naturel. La mort (ou la folie) est certaine à très bref délai. L'expérience n'a encore jamais été tentée. Si elle l'est un jour, le résultat ne fait pas de doute. Pour ma part, je ne voudrais pas servir de cobaye.

La maison molle est pour demain.

Cette répugnance pour le matériau de synthèse n'empêche d'ailleurs pas ce jeune architecte d'avoir des idées et des ambitions singulièrement audacieuses pour notre âge. Pour lui, la maison idéale de demain devra être une espèce d'organisme vivant et plastique, s'adaptant selon la conjoncture, modifiable dans le temps et dans l'espace.

- Il s'agit en somme, explique-t-il, de trouver en architecture l'équivalent de ce que les décorateurs italiens ont inventé pour le mobilier: ils ont réussi le tour de force de fabriquer un siège n'ayant aucune forme propre, mais s'adaptant à toutes les positions que prend l'usager lorsqu'il s'assoit ou s'étend sur lui; c'est une espèce de sac en cuir, mou, amorphe, rempli de billes de polyester. C'est vraiment l'objet au service du corps humain, uniquement fonctionnel, sans style ni forme ne personnalité. Eh bien, l'idéal serait de trouver le moyen de fabriquer une maison molle, plastique, qui elle aussi ne serait rien d'autre que fonctionnelle, uniquement au service de l'habitant, sans style, sans architecture; elle serait ce que l'homme la ferait, à son goût, à son image, à sa commodité!

Sans doute sommes-nous encore loin de réaliser ce rêve futuriste. Pour l'instant, tachons d'ajuster notre bonheur et notre sécurité à des habitations salubres non pas seulement au sens où l'entend l'hygiène, mais surtout exemptes de toutes radiations nocives et de tous maléfices invisibles.

L'idéal serait de construire un véritable « mandala » dans lequel l'habitant puisse accomplir son destin et sa personnalité. Le philosophe psychanalyste C.G. Jung l'a tenté en Suisse. Avec amour.

Malgré d'annuelles retouches, il est certain qu'il a échoué. Pourquoi? Ce grand esprit a péché par manque d'initiation...

Pourtant, la formule est simple. Pour ceux que l'aventure tenterait, je rappelle quels sont les quatre éléments essentiels du « mandala ».

- 1- un cercle magique de protection;
- 2- une division en carré;
- 3- un noyau central de lumière blanche;
- 4- un mouvement circulaire.

A bon entendeur....

Pour bricoleurs seulement.

Si vous avez négligé, pour l'implantation et la construction, de prendre les précautions dont nous venons de parler, vous constaterez peut-être à l'usage que votre maison est dangereuse, voire inhabitable. Cette mésaventure peut vous arriver aussi bien dans un appartement en location dans lequel vous venez de vous installer. Dans ce cas, que faire? Surtout ne pas s'affoler et ne pas désespérer. Le plus souvent, il est possible de remédier au mal par des moyens assez simples; mais, pour agir avec le maximum d'efficacité, il sera bon de préciser d'abord l'origine et le champ de la nocivité.

Par exemple, les radiations mauvaises n'affectent gravement qu'une seule pièce de votre appartement ou de votre maison. Je vous conseille alors de monter un circuit protecteur autour de cette pièce: plantez dans les murs, à environ 30 cm du sol, des clous munis d'un plot isolant, espacé d'environ 60 cm; le fil du circuit entourera les dormants des portes et des fenêtres, puis rejoindra son point de départ. Surtout ne pas oublier de mettre dans la direction du champ magnétique terrestre une prise de terre afin de renvoyer au sol les émanations telluriques; une conduite d'eau, de gaz ou de chauffage central peut très bien tenir en lieu. Veiller également en posant le circuit à ce que le fil ne soit pas parallèle aux fils électriques d'éclairage; sinon il se produirait un phénomène d'induction qui supprimerait les effets du circuit protecteur et qui pourrait

même éventuellement, au lieu de la neutraliser, renforcer la nocivité des ondes telluriques. Dernier conseil: ne jamais mettre un lit à monture ou à sommier métallique à moins de 20 cm du circuit.

Ce circuit protecteur peut être utilisé avec profit dans les maisons perturbées par des radiations provenant d'un puits voisin ou d'un ruisseau coulant à proximité. Le cas se produit fréquemment à la campagne. On se perd alors en conjectures sur l'origine d'une nocivité que l'on ressent violemment sans en déceler la source. Tout semble sain, honnête, propre; murs et sol sont irréprochables. En fait, c'est l'eau qui transporte les ondes nocives émises par des minéraux ou des roches sur lesquelles elle est passée.

Dans ce cas, rien de plus facile que d'établir autour du puits suspect un circuit protecteur à 30 cm du sol - avec prise de terre, bien entendu. Si le responsable est un cours d'eau ou une rivière (coulant sous terre ou à la surface), on établira un barrage protecteur formé de piquets de bois plantés tous les trois mètres et reliés entre eux par un fil de cuivre électrolytique qui enroulera sept spires autour de chacun d'eux. Très important: la prise de terre devra être mise en amont du cours d'eau.

#### Appareils de protection.

Ces petits circuits protecteurs sont certes efficaces, mais on ne peut les recommander qu'aux amateurs de bricolage. Les autres, les maladroits et les paresseux - la nombreuse armée de ceux qui s'écrasent les doigts en plantant un clou - préféreront des appareils de protection qu'ils n'auront pas à bricoler eux-mêmes.

De tels appareils existent. La découverte des rayons nocifs date de 1929; ce sont les expériences de deux savants allemands, Krintzinger et Gotsche, qui permirent de constater l'existence et les effets des champs électromagnétiques créant des zones dangereuses pour la santé des êtres vivants. Cette découverte incita aussitôt de nombreux chercheurs à trouver une protection contre ce nouvel ennemi. Le premier appareil destiné à neutraliser les ondes nocives fut inventé en septembre 1931 à Munich par un moine bénédictin, le R.P. Wehrmester; il était fondé sur le principe de l'imperméabilité de l'huile vierge aux radiations.

Des physiciens, des biologistes et des médecins continuèrent à chercher dans la même direction et s'efforcèrent de perfectionner cette technique de protection. De nombreux appareils furent ainsi imaginés et expérimentés avec des succès divers.

Il va s'en dire que des charlatans entrèrent rapidement dans le jeu où il était si facile et si fructueux de tricher. Des espèces de talismans n'ayant aucune autre vertu que celle de la confiance que les naïfs pouvant mettre en eux les gadgets bizarres, des « oscillateurs », des croix, des pierres, des « barres parallèles de santé » furent lancés sur le marché avec grand tam tam publicitaire. Aucun de ces gris-gris pseudo-scientifique n'a évidemment jamais réussi à neutraliser aucune onde nocive. Si je les signale en passant, c'est pour ajouter quelques échantillons pittoresques au musée de la crédulité humaine.

Revenons aux choses sérieuses. L'habitant d'une maison-à-cancer, celui qui dépérit inexplicablement dans un logis maléfique, l'insomniaque, le dépressif, toutes les victimes désarmées des mauvaises réalisations cosmo telluriques ne doivent pas être trompés par des publicités mensongères; ils ont droit à une information honnête sur les moyens de

protection plus ou moins efficaces qui existent. Ce sont des renseignements de cette nature que je me suis efforcé de rassembler et de présenter.

Parmi les appareils les plus sérieux, on peut citer celui dont A de Bélizal et P.-A Morel sont les inventeurs et qu'ils décrivent dans leur ouvrage: Physique micro-vibratoire et forces invisibles. Leur technique de protection consiste à « produire un champ démagnétisant qui compense exactement le champ magnétique vertical Z, et en outre évacuer le rayonnement du champ électrique horizontal H dans ses effets pathologiques sur la cellule vivante ».

A plus simplement parler, il s'agit d'un rectangle de bois sculpté, portant en relief certaines formes géométrique qui émettent des ondes capables de neutraliser, en les compensant, les ondes telluriques verticales, nocives qui envahissent une maison. C'est incroyable mais vrai.

Mon expérience déjà longue en la matière me permet d'affirmer que ce petit appareil - qui met en application l'inexplicable pouvoir des mystérieuses « ondes de forme » - a toujours fait preuve d'une efficacité totale, à 100 %, dans tous les cas où la nocivité avait une cause géophysique.

J'en ai expérimenté des dizaines d'autres: certains honnetes mais insuffisants; d'autres ne sont que de vulgaires attrape-nigauds; quelques-uns ont une action bienfaisante dans le domaine psychologique. Aucun n'est complètement satisfaisant. C'est pourquoi, dans l'état actuel de non information, conscient qu'il s'agit de protéger la santé et peut-être de sauver la vie de tous les malheureux qu'une maison maléfique accable, je prends la responsabilité de conseiller à ces victimes: soit de fuir les lieux de leur supplice, de déménager au plus vite, soit d'installer dans leur logement ce miraculeux rééquilibrer qui sera leur seule chance de survivre en bonne santé. Il n'y a vraiment pas d'autre choix possible.

Le seul inconvénient de cet appareil, c'est que, pour fonctionner de façon satisfaisante, il doit être placé avec la plus grande précision dans le champ magnétique terrestre. La pointe du triangle isocèle positif doit être orientée exactement vers le Nord magnétique. Il faut donc être capable de se servir d'une boussole, si l'on veut bénéficier de la protection du rééquilibrer.

D'autre part, le réglage peut posséder des problèmes délicats (plus ou moins) selon la sensibilité, la réceptivité des habitants de la maison, selon aussi le degré de leur imprégnation nocive.

Quelqu'un qui vit habituellement depuis longtemps sur une rupture de forces compensées - qui y séjourne, y dort ou y travaille de nombreuses heures par jour - est imprégné du redoutable rayonnement Vert négatif (V-), des fréquences vibratoires déséquilibrées qu'il subit, il les transporte sur lui, avec lui, en lui, partout où il va. Or, ces fréquences sont toujours radioactives, et la personne qui en est imprégnée en permanence devient elle-même dangereuse: elle est un émetteur vivant et ambulat d'ondes nocives. C'est-à-dire que, avec les meilleures intention du monde, elle peut apporter chez ses amis la maladie et la malchance!

On comprend facilement qu'une victime de ces maléfiques imprégnations subisse un choc presque insupportable lorsque son ambiance vibratoire est brusquement rééquilibrée par l'action des ondes de forme. C'est un peu comme si un plongeur sous-marin oubliait de passer par le caisson de décompression en remontant à la surface.

Pour éviter un traumatisme analogue, il faut trouver dans le réglage de l'appareil ce que l'on appelle un « angle d'équilibre » convenant à la santé et à la sensibilité des habitants concernés par l'action du rééquilibrer. On dispose d'un éventail de 5 ou 6 degrés pour choisir le meilleur angle d'équilibre. L'intensité maximale est obtenue lorsque l'appareil est exactement orienté au Nord magnétique; en se rapprochant du Nord géographique, on diminue cette intensité. Mais ce réglage doit être fait avec doigté, car si la limite est dépassée, ne serait-ce que d'un seul degré dans un sens ou dans l'autre, la forme n'émet plus d'ondes et l'équilibre n'est plus rétabli entre les deux forces.

Cherchons le coupable.

Les systèmes de protection et les appareils dont nous venons de parler ont la prétention de neutraliser les radiations nocives qui rendent certaines habitations dangereuses, parfois mortelles, pour leurs habitants. Mais comme ce sont des appareils scientifiques, les voilà inefficaces s'ils ont affaire à des nocivités ou maléfices causés par des ondes abstraites sans source matérielle, sans support physique. Or, les cas de ce genre se rencontrent fréquemment. Quel conseil peut-on alors s'aventurer à donner?

Je me souviens d'un S.O.S. que m'adressait récemment une personne demeurant dans une ville du département de la marne, et qui se reconnaîtra facilement si je dis que son numéro de téléphone se termine par 56: « J'habite un appartement qui porte malheur, me disait ce correspondant. Il s'y produit un accident grave à date fixe tous les deux ans. La dernière catastrophe remonte à un an et demi. A mesure qu'approche l'échéance fatidique, ma peur augmente. Que dois-je faire? »

- Eh bien, déménagez sans plus attendre, ai-je répondu.

C'était une dérobade assez lâche. J'en ai honte. Mais ignorant l'origine et la nature du maléfice qui accablait cet appartement, je ne pouvais honnêtement donner un autre conseil. On n'a pas le droit d'entreprendre de soigner une maison avant de savoir de quel mal elle souffre. L'investigation est parfois délicate et conduit sur des pistes étranges.

Voici une maison neuve, construite sur un terrain géologiquement sain; les murs ne sont pas assez vieux pour avoir des souvenirs; pourtant l'habitant constate que l'ambiance est troublée par une nocivité dont il ignore la cause. Dans quelle direction peut-on alors mener l'enquête pour trouver d'où vient le maléfice? Le coupable doit être cherché, sinon découvert, soit parmi les objets de toute sorte, petits ou grands, qui meublent ou ornent la maison, soit dans les matériaux mêmes du gros oeuvre, soit enfin dans les couleurs dont est peint le décor où se déroule la vie familiale.

Je ne dirais rien ici des « objets chargés », car c'est un sujet que j'ai traité dans un précédent ouvrage. Pour les matériaux, l'essentiel de ce qu'il faut savoir sur leur nocivité, je l'ai écrit au début de ce chapitre. Reste donc le problème des couleurs. Des recherches assez poussées ont été faites sur l'influence qu'elles peuvent avoir sur le comportement et la santé des hommes, aussi bien que des animaux et même des plantes.

Les couleurs invisibles  
sont les plus dangereuses.

Dans l'ordre pratique, les expériences ont donné des résultats indiscutables. Il est maintenant prouvé que les vaches produisent plus ou moins de lait selon la couleur de leur étable; il est constant que le rendement des ouvriers et des employés est influencé par la peinture dont sont enduits les murs des ateliers et des bureaux; il est certain que la teinte vert d'eau, généralement adoptée dans les cliniques pour les chambres des malades, a une vertu apaisante et favorise le sommeil, etc.

Les constatations faites dans ce domaine sont passionnantes, mais je laisse à d'autres le soin d'en dresser l'inventaire. Mon propos est plus limité. Je voudrais attirer l'attention sur les causes plutôt que sur les effets, rappeler que les couleurs émettent des radiations électromagnétiques pouvant être bénéfiques ou maléfiques, agir favorablement ou défavorablement aussi bien sur le corps que sur l'esprit des individus. Il me paraît important de connaître les couleurs sous cet aspect très spécial.

Pour illustrer mon propos par une anecdote amusante, où chacun mettra les sous entendus de ses convictions, je recopie une dépêche d'agence telle quelle a été publiée dans plusieurs journaux: « Mystère à la gare de Velluine (Vendée). Une chambre peinte en rose fait pleurer les cheminots au coeur le plus endurci. Cette gare est le terminus de l'ancienne ligne La Rochelle - Niort. Le conducteur de l'autorail, son service terminé, range son convoi et va se coucher dans une chambre que la S.N.C.F. a fait arranger; les murs sont notamment badigeonnés de peinture rose. Or, dès qu'on s'enferme dans cette pièce, les larmes vous jaillissent des yeux. Pourquoi? Les cheminots de Velluire voudraient bien connaître la clé du mystère de la chambre rose » Selon le commandant H. Chrétien, dont les savants travaux font autorité en la matière, « les effets d'induction et les effets électriques des couleurs sur les corps organiques sont considérables et parfois plus néfastes que les microbes les plus virulents, quand on persiste à séjourner dans leurs champs... ».

D'après le docteur Graff, les couleurs sont nocives de l'ultraviolet au vert parce que leurs radiations arrêtent la division cellulaire. Au contraire, toutes les radiations du jaune au rouge et à l'infrarouge ont un pouvoir excitant, activant la vitalité de la cellule.

Tout serait très simple si l'on s'en tenait aux couleurs de l'arc-en-ciel. Mais le spectre comprend, outre les sept vibrations - couleurs visibles (violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge), cinq vibrations - couleurs invisibles (infrarouge, noir, vert négatif, blanc, ultraviolet). Pour Bélizal et Morel, « dans le secteur compris entre le noir et le blanc, il existe d'autres très nombreux points vibratoires décelant une énergie considérable. C'est une zone radioactive intense dont le centre se situe au Vert négatif (V -), ce dernier étant exactement à l'antipode du vert du spectre, ou vert positif (V +) ».

« C'est la vibration la plus courte et la plus puissante de l'univers », concluent les deux physiciens.

J'ajouterai: la plus dangereuse. Avec le Vert, nous sommes à la charnière du Bien et du Mal, du visible et de l'invisible. A la fois positive et négative, c'est la couleur la plus mystérieuse de la création, la seule qui s'oppose exactement à elle même. En tout cas, elle complique singulièrement les recherches de responsabilité sur les nocivités inexplicables qui contaminent certaines maisons.

Pour faciliter la tâche d'éventuels infirmiers des murs, pour enrichir la palette de ces peintres abstraits d'un genre particulier, voici un renseignement utile: les radiations des couleurs se propagent dans l'espace en donnant naissance à un plan d'ondes de 1.20 m;

ce plan fournit à son tour cinq noeuds de vibrations d'égale longueur - ce qui revient à dire que, à 6 m de distance, le pendule pourra déceler le rayonnement et la polarité de la couleur émettrice des radiations électromagnétiques.

Cette petite précision - qui peut sembler sans intérêt - je la donne à dessein, en matière de préface au récit que vous allez lire maintenant: c'est le récit que me fit un jour le mage morvandau Jacques Rubinstein d'une de ses interventions (qui fut d'ailleurs couronnée de succès) dans une affaire assez curieuse de « maléfice coloré ». je le laisse maintenant parler sans l'interrompre.

Prenez garde à la peinture!

Un important homme d'affaire de Genève vient un jour me trouver chez moi, dans mon village, pour me raconter ses ennuis. Il respire la force, l'énergie et la santé; il prétend pourtant ressentir des douleurs insupportables dans les reins dès qu'il s'assoit à son bureau. Ce qui l'intrigue tout particulièrement, c'est qu'il cesse de souffrir aussitôt qu'il quitte la pièce où il travaille. Les visites médicales qu'il a passé ont toutes été négatives; les spécialistes consultés lui ont affirmé qu'il était un homme en parfaite santé et que les douleurs dont il se plaint étaient inexplicables et par conséquent vraisemblablement imaginaires. La Science étant impuissante à lui venir en aide, mon Genevois tout naturellement à recours à la Magie (qui lui a déjà rendu quelques petits services). C'est l'objet de sa visite. « Pouvez-vous quelque chose pour moi? » me demande-t-il. Je lui réponds que je dois d'abord examiner son cabinet de travail, la cause de ses maux ne pouvant pas vraisemblablement se trouver ailleurs. Rendez vous est donc aussitôt pris et, la semaine suivante, je me rends à Genève en consultation.

« En entrant dans le bureau directorial de mon client, je suis frappé par le confort et le luxe qui y règnent. Mais, à première impression, tout m'y paraît en ordre, rien n'y choque ma sensibilité spéciale. Pourtant, quand j'entre dans une pièce dont l'ambiance est troublée par un maléfice quelconque, je suis immédiatement alerté par l'espèce de flair professionnel que je possède. Je n'en même pas mois mon investigation très soigneusement, selon ma méthode habituelle, c'est-à-dire que je présente ma main tendue, paume ouverte, dans toutes les directions, et je la promène comme une antenne dans tous les coins de la pièce. En passant le long du mur situé derrière la table-bureau où s'assoit le directeur, à environ 60 cm de hauteur, je sens soudain un courant glacial me traverser la main. Pour moi, c'est un « tilt » caractéristique qui m'indique que la source du maléfice ou de la nocivité est proche. Mais, à cet endroit, je n'aperçoit rien de suspect: il y a seulement une bibliothèque murale remplie de livres reliés. J'insiste, je précise mon investigation: la sensation de froid que je ressens dans la main augmente à mesure que j'approche de la rangée de livres situés exactement derrière le fauteuil de mon client, à hauteur de ses reins. Intrigué, je me demande ce qui peut bien être caché derrière ces livres. « Vous permettez? » fais-je. Et je m'apprête à ôter les volumes de l'étagère. « C'est un trompe l'oeil, me dit en souriant mon Genevois. Ce ne sont que de fausses reliures destinées à masquer mon coffre privé encastré dans le mur. » Ce disant, il ait basculer le panneau et j'aperçois une petite porte blindée, ornée des classiques boutons de serrures à chiffres. Bon ! me dis-je. J'ai trouvé. Il y a sûrement dans ce coffre un échantillon, un lingot ou un objet maléfique. La source de la radiation nocive est là-dedans! Mais d'un seul coup me voilà

désabusé lorsque mon client, en ouvrant son coffre, me dit: « Vous voyez, je ne garde .à que quelques papiers d'affaires et un peu d'argent en billets. Rien d'autre. »

« Pourtant, devant ce coffre - qu'il soit ouvert ou fermé -. Ma main, qui ne me trompe jamais, se glace. Il faut absolument que je trouve l'origine du mal. Je réfléchis, je cherche. En vain. Soudain, je remarque que l'intérieur du coffre est peint curieusement en deux tons contrastés: le fond en vert électrique, les cotés en gris.

« - Depuis quand avez-vous ce coffre?

« - Je l'ai fait installé il y a exactement seize mois.

« - Et depuis quand ressentez-vous vos douleurs aux reins?

« - Eh bien!... Voyons... Ma foi, la coïncidence est curieuse: j'ai commencé à souffrir aussitôt après la mise en place de ce coffre... Dois-je en conclure qu'il est responsable de mon mal? Je vais le faire enlever immédiatement...

« - A quoi bon vous donner tant de mal? Gardez votre coffre. Un simple petit coup de pinceau suffira à le rendre inoffensif. Vous allez voir...

« Je demande qu'on m'apporte un pinceau et un petit pot de peinture blanche à l'huile. Le directeur transmet ma commande à sa secrétaire, légèrement éberluée. Dix minutes plus tard, je suis en possession du pinceau et du Ripolin. Je n'ai plus qu'à retrousser mes manches, vider le coffre de son contenu et le badigeonner soigneusement de blanc.

« Depuis e coup de pinceau, mon client n'a plus jamais ressenti la moindre douleur au rein. Son bureau est définitivement assaini. »

Moralité: Prenez garde à la peinture!

Une artillerie lourde invisible.

Par le biais des couleurs, nous trouvons une transition raisonnable pour aborder le problème le plus difficile et le plus controversé: celui des « ondes de forme ».

Tous les rayons nocifs dont nous avons parlé jusqu'à présent peuvent être détectés et mesurés par des appareils scientifiques sensibles aux microvibrations et à l'électromagnétisme. On sait qu'ils correspondent aux rayons Gamma de la famille des rayons Roentgen que l'on appelait autrefois rayons X. On a constaté que plus leur longueur d'onde est courte, plus leur nocivité est grande. On sait aussi qu'ils sont extrêmement durs. C'est justement à cause de cette dureté qu'ils pénètrent aussi facilement dans tous les corps, tous les tissus vivants. Chez l'homme et chez l'animal, ils détruisent les globules rouges du sang; chez les végétaux, c'est la sève qui est attaquée. Ainsi sont-ils responsables d'une désintégration progressive de notre humanité. Sans enfler le ton, on peut dire que la fin de notre monde est proche si l'homme néglige de se protéger contre les radiations maléfiques qui quadrillent l'univers. Heureusement, il est possible, comme nous venons de le voir, d'assurer cette protection par des moyens relativement simples. Pourvu que tout ces rayons dangereux aient une espèce de vraisemblance physico-chimique, la crédulité s'obtiendra facilement: la radioactivité étant aujourd'hui une notion familière à tout le monde, par analogie on comprend et on admet mieux qu'il existe des ondes cosmiques ou telluriques ayant des effets redoutables pour l'homme.

Mais j'aurais sans doute beaucoup plus de mal à me faire prendre au sérieux si j'affirme qu'en traçant deux lignes perpendiculaires ayant un point comment, on obtient « la

vibration la plus courte et la plus puissante de l'univers », celle dont nous parlions tout à l'heure à propos des couleurs: le vert négatif (V-).

Ces vibrations produites par l'angle droit de l'équerre, ce sont des ondes de forme, c'est à dire des ondes qui, comme leur nom l'indique, sont engendrées par les formes.

Émises par des formes géométriques et symétriques, elles sont favorables à l'équilibre des êtres vivants: elles sont au contraire, défavorables si elles proviennent de formes irrégulières, non compensées, combinées ou dissociées à dessein pour projeter une énergie maléfique.

Nous entrons là dans le no man's land infranchissable qui sépare la Science de la Magie. S'il est vrai, comme je le crois, que c'est la réfraction angulaire qui crée la vibration, on imagine la puissance surhumaine dont jouit celui qui est capable de braquer, comme il veut et où il veut, la formidable artillerie des « ondes de forme » contenue dans un simple manuel de géométrie!

Zalnakatar!

Là réside sûrement la clé des mystères de l'Égypte pharaonique que les historiens avaient renoncés à élucider. Les prêtres devaient avoir alors la maîtrise parfaite des ondes de forme; ils pouvaient ainsi résoudre des problèmes de technique ou de gouvernement, de télécommunication ou de transport, d'information ou d'administration, insolubles par les moyens dont on disposait à l'époque.

Les pyramides sont l'exemple le plus voyant, le plus colossal, de la réalité des ondes de forme. Elles furent construites - personne n'en doute plus aujourd'hui pour servir à différents usages religieux et scientifiques, plus ou moins ésotériques, depuis la conservation des momies royales jusqu'à la régulation des climats, en passant par la mesure des longitudes.

Je pense notamment à une phrase singulière tirée des Récits de Belzébuth à son petit fils, dont l'auteur, Georges Gurdjieff, était un clairvoyant des civilisations perdues et un initié supérieur. Voici ce que Belzébuth révélait à son petit fils Hassin au sujet des Pyramides alors en construction:

« ... Tous ces édifices encore inachevés... étaient destinés en partie à l'observation des autres soleils et planètes de Notre Grand Univers, et en partie à déterminer et diriger intentionnellement les variations de l'atmosphère environnante en vue d'obtenir le climat voulu... Tous ces édifices... étaient entourés d'une clôture faite de plantes appelées là-bas « Zalnakatar », entrelacées de façon particulière. »

Le lecteur devra se souvenir de ce mot: Zalnakatar, qui lui permettra d'ouvrir bien d'autres portes que celles trouvées dans ce livre. Nous en reparlerons peut-être un jour prochain. En attendant, revenons à nos momies.

Si l'on place un morceau de viande crue à l'intérieur d'une reproduction exacte à échelle réduite de la Pyramide de Chéops, cette viande se momifie parfaitement, rapidement, sans aucune intervention de magnétisme humain, quelles que soient les conditions de température et d'humidité. L'expérience a été répétée des centaines de fois: elle a toujours réussi. Ce sont donc les ondes de forme émises par la pyramide qui ont la propriété très spéciale de momifier la chair.

Une autre propriété non moins bizarre a été constatée de la même manière: des lames de rasoir très usagées retrouvent leur tranchant après un séjour de quelques heures dans la pyramide miniature.

Beaucoup d'autres expériences analogues ont été tentées. Les résultats obtenus sont si extraordinaires que l'on hésite à les accepter pour vrais.

Peut-être serait-il préférable de ne pas croire aux ondes de forme, car l'homme le plus raisonnable et le plus courageux risque d'être pris de panique s'il prend conscience de cette réalité effrayante. Mais comment les ignorer, comment les nier, alors que leurs effets se font sentir tous les jours, de la même manière que ceux des autres ondes vibratoires? Elles sont soumises aux mêmes lois physiques: réflexion, diffraction ou réfraction. On peut donc suivre leur progression, leur comportement, leur action, c'est-à-dire obtenir une certitude presque scientifique de leur existence. L'effroi ne commence qu'au moment où l'on s'interroge sur leur utilisation possible...

géométrie d'intervention.

Par elles-mêmes, elles créent un champ magnétique qui, selon la densité et selon les interférences, est plus ou moins maléfique ou bénéfique. Mais elles peuvent aussi n'être que de simples ondes porteuses véhiculant des rayons de nature et d'origine absolument différents. Pour reprendre l'image grossière du bombardement par ondes de forme, précisons que celles-ci peuvent donc être soit la bombe elle-même, soit seulement le vecteur d'une autre bombe. On imagine sans peine quelles missions variées, de conquête ou de représailles, peuvent être accomplies grâce à ces armes de précision et de portée: soit par la nature des choses - quand un détail architectural, un meuble mal ou bien placé, une forme de paysage, un bibelot oublié suffisent à déclencher à travers une maison des ouragans d'ondes de forme -, soit par la volonté d'un initié supérieur dirigeant, par la simple ouverture d'un angle, des trains d'ondes maléfiques ou bénéfiques, pour abattre un ennemi ou pour aider un ami.

Par exemple: toutes les pointes, quelles qu'elles soient, émettent par leur extrémité des ondes qui sont celles du Vert négatif. Ce sont des ondes porteuses et qui sont très facilement modulables par une fréquence. La haine est une fréquence. Quelqu'un de mal intentionné, en braquant la pointe selon une orientation rigoureuse vers un ennemi, lui envoie un redoutable train d'ondes modulées qui atteindront sûrement leur cible. C'est une des armes les plus précises - à longue et courte portée - que l'on trouve dans l'arsenal de la Magie. Les sorciers ont su utiliser les ondes de forme bien avant que les savants ne commencent à admettre qu'elles pourraient exister.

Les spécialistes de cette géométrie d'intervention (ou de dissuasion) affirment que la spirale arrêtée par une droite est bénéfique, que le cercle est une puissance d'expression supérieure à toutes autre forme plane, et que la sphère est la forme-volume la plus puissante.

Nous voilà donc déjà quelque peu armés pour la parade et la riposte. Profitons en pour nous livrer, en interprétant quelques figures simples, à une petite expérience de démonstration. Sachons nous amuser avec la gravité et aussi l'humour qui conviennent à de vieux enfants que le mystère inquiète, qui plaisantent dans l'obscurité pour se donner du courage. Il s'agit d'un petit tour de magie puérile et honnête qui vous permettra de vérifier à moindre frais l'efficacité des ondes de forme.

Du fil à retordre.

Avec du fil de fer ou de cuivre, fabriquez un anneau, un petit cercle, que vous fixerez sur une tige de même métal, la tige traversant diamétralement le cercle. Les ondes émises par cette figure seront favorables (A). Au contraire, si vous coupez le cercle et que vous en fixiez les deux parties convexes dos à dos (O) (s'opposant de part et d'autre de la tige, la figure émettra des ondes de formes maléfiques (B).

Pour vérifier l'effet de ces ondes, glissez l'une des figures dans un tube d'aspirine évidé aux deux extrémités; puis, un soir avant de vous coucher, placez ce tube dans la niche ou dort votre chien. Le lendemain matin, vous retrouverez votre animal vacillant, épuisé de fatigue si vous lui avez infligé l'épreuve de la forme B. Il sera au contraire pétulant de santé et de joie s'il a passé la nuit sous l'influence de la forme A.

Ce petit « gadget » bizarre, malgré la désinvolture apparente avec laquelle j'en parle, doit être pris très au sérieux. Je vais donner mes raisons, lesquelles sont assez fortes, en théorie et en pratique, pour convaincre. Du moins je le crois. Le lecteur jugera.

Il convient tout d'abord de remarquer la forme significative de l'objet que nous venons de réaliser en fil de laiton ou de fer: c'est une lettre de l'alphabet classique, phi. Or le phi est le premier élément de la formule de définition du Nombre d'Or.

Mathématiquement, le nombre d'Or est « issu du rapport d'extrême et de moyenne raison (cher à phytagore et à Platon) ». Il est le seul, parmi tous les nombres de l'Univers, qui se multiplie par lui-même lorsqu'on lui ajoute 1, et le seul encore qui s'inverse de lui même lorsqu'on lui retranche 1. C'est un nombre absolu, un « invariant cosmique », selon l'expression de Matila Ghyka.

Mais si l'on outrepassé le domaine de la mathématique pure pour entrer dans celui du symbole numéral (ce que Dom Néroman appelait la « mathématique subjective » et l'Antiquité la « mathématique sacrée »), on comprendra beaucoup plus facilement pourquoi et comment le Nombre d'Or est le symbole de la Vie divine.

Une précision est encore nécessaire. On me pardonnera de la donner en citant un peu longuement le savant mathématicien Théo Koelliker: « Tout ce qui touche à la présence du Nombre d'Or dans le cosmos (présence indiscutée par les Anciens) a tout d'abord été vérifié, à l'époque moderne, par l'observation. Donc, selon une méthode essentiellement empirique, qui, évidemment, n'entraîne pas nécessairement la certitude, car une telle méthode risque toujours de s'appuyer sur ce que les logiciens appellent le « dénombrement imparfait » et de fonder, par conséquent, ses conclusions sur un sophisme - involontaire. C'est pourquoi on a ensuite cherché à expliquer et démontrer cette présence du Nombre d'Or en empruntant une voie mathématique. En l'occurrence, l'algèbre élémentaire, puisque par la suite de la curieuse propriété  $\phi^2 = \phi + 1$ , toute équation contenant le Nombre d'Or peut toujours se ramener à une équation du premier degré ».

En fin de compte, on constate que, dans le répertoire des symboles, phi représente « la Vie divine, la Vie parfaite, spirituelle, le Régent de la forme ».

Rien d'étonnant donc que cette figure, cette lettre, exprimant un symbole aussi rayonnant, aussi chargé de sens, puisse émettre des ondes de forme puissantes, bénéfiques, mais qui deviennent maléfiques si l'on casse la figure, si l'on inverse le symbole.

Faut-il encore, pour que ce bizarre générateur d'ondes fonctionne et manifeste sa puissance, en connaître le mode d'emploi: ce n'est ni savant ni compliqué, mais il y faut une rigueur minutieuse. Quand on porte le phi sur soi, en broche ou en épingle de cravate, au revers du veston ou dans un soutient - gorge, la pointe doit toujours être dirigée vers la terre; si on l'utilise à plat, en position horizontale - posé sur une table de nuit, sous un matelas ou caché dans un tiroir - il doit toujours être orienté vers le Nord magnétique, la pointe vers le Sud.

Si ces précautions ne sont pas observées, dans le meilleurs des cas l'émetteur cesse de fonctionner et il ne sert plus à rien, mais il peut aussi se produire des effets inattendus: sous certain angle de braquage, le phi émet par sa pointe une onde dure et ultra courte qui peut être dangereuse pour toute cellule vivante qu'elle rencontre.

Je peux citer en exemple la mésaventure survenue au chef de réception d'un grand palace parisien. Grâce à ce petit appareil qu'il avait fabriqué d'un tour de doigt avec du fil électrique, il avait retrouvé l'équilibre nerveux et le sommeil qu'il avait perdu depuis des années. Un soir, en se couchant, il avait négligemment jeté le phi sur sa table de chevet, sans se soucier de son orientation; il se réveilla le lendemain matin avec une brûlure au premier degré sur la joue, à l'endroit exact vers lequel la pointe de l'émetteur était restée braquée toute la nuit.

Il est donc prudent de ne pas jouer à l'apprenti sorcier avec ce petit instrument d'apparence inoffensive. Sa puissance réelle, domestiquée ou non, est considérable.

Parmi toutes les personnes qui l'ont expérimenté, il s'est trouvé notamment un ingénieur électronicien, M. André Philippe, qui a mené son enquête sur les propriétés de ce phi ésotérique, comme il l'aurait fait pour un appareil relevant de sa technique la plus étroitement scientifique. Dans son rapport il écrit notamment: « J'ai pu constater parfaitement l'existence d'une onde positive du côté de la partie circulaire, et d'une onde négative du côté de la tige. Ayant fait cette expérience à la campagne, et disposant d'une assez grande étendue, j'ai voulu me rendre compte de la portée de ce petit générateur. Après l'avoir placé horizontalement sur un petit meuble, j'ai pu constater que le rayonnement était très directif, environ 2 à 3° au maximum. Je me suis alors éloigné progressivement et lentement de l'objet, et j'ai eu la surprise et la satisfaction d'observer que jusqu'à 800m le rayonnement conservait toujours son intensité et sa direction. »

en scientifique conséquent, M. Philippe a voulu tenter aussi l'expérience, magiquement interdite, sur la forme cassée, sur le phi ouvert. Il a donc fabriqué avec du fil de laiton la forme maléfique, et voici le résultat:

« A la minute même où je venais de terminer ce petit générateur ouvert, je commençais à ressentir dans les jambes des démangeaisons très désagréables, d'un genre très particulier. J'ai pensé tout d'abord que c'était un hasard et je n'ai pas voulu arrêter ce commencement d'expérience. Bientôt cependant, ces démangeaisons remontaient le long des jambes et devenaient absolument intolérables pour moi. Afin de me rendre compte si cette gêne provenait bien de cette expérience, j'ai décidé de détruire le générateur, et effectivement les démangeaisons cessèrent progressivement et totalement dans les deux minutes suivantes. Par la suite, je n'ai jamais voulu essayer ce nouveau type de générateur, tellement cette gêne fut pénible pour moi ».

Si vous ne me croyez pas sur parole, faites donc l'expérience vous-même. Toutefois (cela va sans dire), il serait choquant de la tenter sur un membre de votre famille ou sur un ennemi intime. Vous feriez ainsi le premier pas sur le chemin de la sorcellerie, au bout duquel il y a peut-être pour vous le bûcher de l'inquisition!

Le mystère des ondes de forme.

Il est facile de constater les effets des ondes de forme: Des lieux infestés de nocivité d'origine géologique sont purifiés instantanément par la mise en place correcte d'un rééquilibrer dont l'efficacité est uniquement fondée sur l'émission d'ondes de forme. ( C'est un fait que j'ai vérifié cent fois et dont je me porte garant.) D'autre part ces expériences nombreuses et variées qui ont été faites avec le phi m'ont apporté également des preuves de la réalité d'un rayonnement émis par certaines formes. Enfin beaucoup d'anecdotes vécues peuvent servir d'illustrations aux effets de cette mystérieuse force émanant d'une forme ou d'une figure géométrique convenablement braquée...

Soit! Mais, pour le physicien, l'expression « onde de forme » a-t-elle même un sens?

Si l'on se borne à la conception strictement scientifique des choses, il importe peu, et même pas du tout, qu'un matériau ait une forme ou une autre, - cette forme ne changeant rien à ses propriétés physiques ni à ses propriétés magnétiques ou électriques. Pas plus que la forme d'un solide ne modifie le rayonnement de la substance (si rayonnement il y a). Sous une réserve pourtant, c'est que, tout rayonnement étant fonction de la surface du solide, la forme (évidemment) modifie le rapport dit « de la surface au volume ». C'est le seul rôle qu'un physicien classique peut reconnaître à la forme.

Alors? N'existe-t-il vraiment aucune explication raisonnable de ce mystère? Que répondre à ceux qui veulent comprendre le pourquoi et le comment?

Des théoriciens de l'occultisme ont essayé de donner une réponse, mais leur explication est trop entachée d'ésotérisme: elle suppose une préalable initiation à des « vérités » non démontrables, à un spiritualisme d'épanchement ou d'intuition tout à fait irrationnel. Par bonheur, de bons esprits, formés à la discipline scientifique mais curieux d'explorer le domaine des forces invisibles, ont commencé à tâtonner méthodiquement dans cette obscurité et les résultats auxquels ils viennent de parvenir ouvrent des horizons nouveaux.

Un druide électronicien.

Je pense notamment à un ingénieur radioélectronicien, ancien élève et collaborateur de Branly (ce qui lui donne de valables lettres de noblesse), qui se consacre actuellement à des recherches de cet ordre dans les laboratoires du docteur Graff à Marseille.

Il s'agit d'André P. Mahoyx, personnage pittoresque et étonnant, dont les titres scientifiques ne retiennent pas seuls notre intérêt; il est également druide authentique, ayant le privilège de couper le gui avec la faucille d'or; il chante en breton, d'une voix d'airain à rendre jaloux Obélix, en s'accompagnant sur la lyre celtique, les cantiques sacrés de nos ancêtres les Gaulois et les chants épiques des bardes. Comme il est aveugle, tous les appareils de mesure de son laboratoire ont des « voyants » (si l'on

peut dire!) en relief Braille. Dans sa nuit, son imagination illumine sa recherche et lui permet d'avancer à la découverte des mystères.

Depuis de nombreux mois déjà, il se livre à des expériences et effectue des mesures - oui, des mesures! - sur les mystérieuses ondes de forme dont il affirme, parce qu'il l'a constaté, qu'elles mettent effectivement en jeu de très hautes énergies. Mais comment un physicien peut-il les définir et les interpréter?

Un effet focalisant.

L'hypothèse avancée par André Mahoux me paraît (à moi profane ignorant de toutes les sciences exactes) assez séduisante. Je vais essayer de la résumer en langage vulgaire, compréhensible par le commun des mortels dont je fais partie.

- Pour ma part, dit-il en substance, je ne crois pas qu'il s'agisse d'une forme engendrée par le seul fait que la forme est la forme. Je pense plutôt, avec M. L'ingénieur Claude Vincent, que l'expression « ondes de forme » peut être acceptée pour désigner un effet focalisant à l'endroit de certains rayonnements. Qu'il s'agisse de champs de force maxwelliens, gravifiques, ou d'autres que l'on peut fort bien imaginer avant même de les connaître, il existe un peu partout des « champs vagabonds », des champs sauvages (si l'on peut dire), à l'endroit desquels la forme seule conférerait à certains objets un effet focalisant ».

pour être encore plus clair, si possible, en simplifiant l'explication à l'extrême, je dirai que les innombrables rayonnements qui préexistent dans l'espace sont inoffensifs, ignorés, indécélables, tant qu'ils ne rencontrent pas une « forme » à travers laquelle ils passent, comme la lumière à travers une lentille, en y prenant force et direction. C'est cette focalisation qui donne naissance aux « ondes de forme ».

« Les points noirs » de la route, là où les voitures viennent s'écraser le plus volontiers, sont presque toujours des lieux privilégiés où des champs gravifiques peuvent exprimer leur force d'attraction par l'intermédiaire d'une « forme » focalisante. Il n'y aura plus d'accident (du moins d'accident inexplicables, comme c'est le cas trop souvent en certains points maudits), plus d'hécatombe automobile, si l'on réussit à supprimer l'« onde de forme » meurtrière qui attire les voitures toujours contre le même platane, le même pylône, ou dans le même fossé.

Concavité = danger.

Les tentatives d'explication scientifique des « ondes de forme » auxquelles je viens de ma livrer ne sont pas un hors-d'oeuvre gratuit. Elles sont destinées à renforcer mon propos qui est d'abord d'éveiller la méfiance des habitants quant aux dangers que certaines formes ou certains reliefs des aîtres peuvent leur faire courir, ensuite de les rassurer en prouvant que d'autres formes et d'autres reliefs peuvent rétablir leur sécurité à l'intérieur de la maison.

Quelques exemples vécus parleront mieux à l'imagination qu'un exposé théorique. La plupart ont un côté cocasse, voire saugrenu, qui leur vaudra peut être une meilleure audience. Tant mieux! Il n'est pas toujours nécessaire d'ennuyer pour convaincre.

Il est remarquable que tout objet concave - récipient, chapeau, etc. - émet une « onde de forme » mauvaise, sinon maléfique, et dont chacun a intérêt de se garer. Il ne faut jamais se mettre dans l'axe d'une concavité. Des preuves? En voici.

La première anecdote, c'est justement André Mahoux qui la raconte: « En 1931, dit-il, j'étais jeune ingénieur chargé de recherches physiques dans une grande société de construction de moteurs d'avion. J'avais un collaborateur, M. Gabriel G..., qui travaillait dans le même bureau que moi, sur une grande table à dessin. Pour des raisons d'éclairage, il était placé de telle manière que, exactement au dessus de sa tête, à environ un mètre de distance, se trouvait un grand abat-jour concave en métal... Gabriel G... se plaignait alors de céphalées très violentes dont aucun médecin ne pouvait déterminer la cause physiologique... pour une raison quelconque, une transformation eut lieu dans l'installation du bureau, et mon collaborateur ne se trouva plus placé sous la lampe: instantanément ses maux de tête disparurent. »

De l'utilité du chapeau melon.

Coincidence, comme disent toujours les esprits forts, les « malins-à-qui-on-ne-la-fait-pas ». Bien sur. Mais ces mêmes malins, si par hasard ils sont attaqués par un chien furieux, feront bien de ne pas oublier la leçon des ondes de forme. S'ils ont un chapeau melon, ou s'ils peuvent ramasser un vieux chaudron, qu'ils en présentent la concavité à l'animal qui les attaque, de façon qu'il en regarde le fond: le chien reculera avec des jappements rageurs, mais n'osera jamais attaquer la personne protégée par l'onde de la forme concave.

Une autre vérification amusante a été faite chez un éleveur de poules. Ces volatiles - dont la réputation de stupidité n'est vraiment pas surfaite - avaient la mauvaise habitude de se cantonner dans un angle de l'une des granges où ils vivaient en semi-liberté et de s'y agglomérer en masse compacte; ils ne prenaient plus d'exercice, ne cherchaient plus leur nourriture, se becquetaient l'un l'autre en s'arrachant les plumes, et leur état de santé s'en ressentait gravement.

Pour remédier à cet inconvénient, un ami de l'éleveur conseilla d'appliquer les notions qu'il possédait sur les ondes de forme et leurs effets. Son initiation était de fraîche date, ce qui le rendait particulièrement ardent à confronter ses neuves connaissances à des problèmes concrets. Ayant reçu le feu vert, il fabriqua des calottes demi-sphériques en papier, tendues sur des cerceaux exactement semblables à ceux de l'abat-jour dont je parlais plus haut. Ces calottes furent fixées dans la grange, la partie concave braquée exactement au-dessus de l'endroit où les poules s'entassaient les unes contre les autres. L'effet fut instantané: la volaille se dispersa dans la grange, errant et picorant çà et là, évitant soigneusement l'angle vers lequel étaient dirigées les calottes en papier.

On avait l'impression, me disait André Mahoux, que de toute forme concave se dégage un « quelque chose » dont l'action est que des êtres vivants éprouvent le besoin de s'en écarter et, s'ils ne le font, ressentent une impression de grand inconfort.

La bague du jaloux.

Pour illustrer le pouvoir « repoussant » de l'onde de forme émise par le centre d'une concavité, je peux évoquer un exemple assez saugrenu mais très parlant.

Un de mes amis à la chance d'avoir épousé une femme jeune, jolie, séduisante; mais il a le malheur d'être jaloux. Cette épouse trop belle attire naturellement les hommages masculins et les accueille volontiers. Le pauvre Othello en souffre comme un damné et

voudrait bien écarter tous les galants empressés. Mais nous ne sommes plus à l'heureux temps des croisades où le seigneur, avant de partir pour la Terre sainte, pouvait enfermer son bien le plus précieux dans une ceinture de chasteté. Aujourd'hui, la vertu féminine n'a pas d'autre protection qu'elle-même, et l'homme jaloux sait bien qu'il n'y a plus frêle rempart contre l'assaut des courtisans.

Mon ami m'ayant entendu plusieurs fois évoquer lyriquement le pouvoir des ondes de forme, et notamment la curieuse propriété des concavités, eut l'idée d'utiliser cette force invisible pour mettre sa femme à l'abri de la tentation. Il fit fabriquer chez un grand joaillier une bague dont le chaton était une espèce de coupe renversée, de corolle ouverte, de réflecteur, bref un bijou de style ultra moderne, un peu barbare mais plaisant. Il plut en effet énormément à la jeune coquette qui le porta assidûment.

Quand elle l'avait à son doigt, tous les soupirants, même les plus audacieux et les plus déclarés, se tenaient à distance. L'onde de forme émise par la concavité de la bague les repoussait, au sens propre du mot. La coquette, toujours aussi séduisante, s'étonnait que ses charmes n'agissent plus de près; mais jamais elle ne s'expliqua ce curieux phénomène. Quand au jaloux, il avait retrouvé la sérénité. Avant de partir en voyage - ce qui lui arrivait fréquemment, car il était représentant en bonneterie - il se bornait à faire promettre à sa tendre épouse de ne jamais quitter avant son retour la bague qu'il lui avait donnée. Elle jurait et tenait, car elle avait une bonne mentalité conjugale. Pas assez fine mouche pour s'apercevoir qu'elle était plus prisonnière de chasteté par cette bague que par une ceinture!

L'anecdote est morale et pourtant elle est vraie.

La chaise de la fécondité.

Les ondes de forme ne font pas sentir leurs effets seulement sur les poules. Les charmantes opératrices du Central téléphonique de Southend, en Angleterre, semblent bien, elles aussi, y avoir été sensibles. Même en faisant la part large à l'humour britannique, on peut encore rêver profitablement en lisant l'étonnante histoire de la « chaise de la fécondité », telle que la rapporte l'agence Associated press. Voici ce texte: « Au Central téléphonique de Southend, en Angleterre, il est un siège que les jeunes femmes ont surnommé la « chaise de la fécondité » et que la plupart d'entre elles se refusent à occuper.

« Cette chaise n'a rien de particulier au premier abord: c'est un meuble en tube métallique, au siège recouvert de plastique. Pourtant, Mme Hazel Devon, la première occupante, dut bientôt l'abandonner, car elle attendait un bébé. La chaise fut alors occupée par Mme Mondra King, vingt huit ans, qui elle aussi ne tarda pas à être enceinte. Mme June Long Bottom, trente et un ans, qui lui succéda fut prise à son tour de la même manière.- « Il y a trois ans que je voulais avoir un enfant, a-t-elle confié à ses amies, mais c'était en vain. Aussitôt que j'ai occupé la chaise de la fécondité, Dieu merci ! mes vœux ont été comblés! »

Mais toutes les demoiselles du téléphone, dans ce central, ne désiraient pas être mère de famille. Aucune d'elles ne voulant plus s'y asseoir, l'administration songea à la placer dans un bureau occupé uniquement par des hommes. Une assistante sociale pleine d'humour raisonnable fit remarquer que la chaise de la fécondité risquait d'être beaucoup plus dangereuse encore pour les hommes que pour les femmes. On se

résigna donc à exiler cette « commodité de la conversation » dans un garde meubles administratif: c'était une meilleure solution que de la céder à un marchand de farces et attrapes qui aurait pu en faire l'usage que l'on devine.

On peut rire de ces coïncidences qui sont effectivement réjouissantes. Mais il serait très inquiétant de pouvoir jeter un coup d'oeil au-delà de ces apparences, d'avoir le loisir d'étudier les formes de cette chaise, afin de déterminer scientifiquement si les « ondes » qu'elles émettent - à supposer qu'elles en émettent réellement et que l'effet focalisant dont nous parlions tout à l'heure se produise effectivement - n'auraient pas par hasard une action favorisant la fécondité des ovaires féminins. A moins qu'il ne s'agisse seulement d'une espèce d'influence aphrodisiaque qui s'exercerait sur les occupants de cette chaise et les pousserait à remplir avec plus d'ardeur et d'assiduité leur devoir conjugal!

Hâtons nous de rire de tout de peur d'être obligés d'en trembler...

histoires de cheminées.

La chasse aux maléfices, à laquelle je me livre en auscultant les sols et les murs, est une aventure pleine d'imprévu. A chaque expérience, j'apprends une nouvelle leçon de choses. Si je voulais décrire chaque cas, avec ses caractéristiques et ses originalités, il faudrait un dictionnaire. Je me bornerai à en citer deux où les interférences d'ondes de forme dans l'ambiance dans l'ambiance vibratoire générale d'un logis, leurs incidences écologiques évidentes, qui m'avaient paru déroutantes dans le premier élan de mes investigations radiesthésiques, trouvèrent tout dans leur sens après découverte de la forme focalisante.

Le premier exemple se situe dans la villa d'un magistrat dont toute la famille (femme, enfants, domestiques) souffrait de ces maladies que j'ai appelées « dominicales », alors que lui même se portait comme un chêne. Un de ces chênes sous lesquels, depuis Saint Louis, tous les présidents de tribunal rêvent de rendre la Justice.

L'examen radiesthésique confirma ma première impression: la maison était implantée tout entière sur une large rupture de forces compensées; les ondes nocives verticales jaillissaient du sol et infestaient toutes les pièces de la villa. A l'exception, pourtant, du cabinet de travail du magistrat, ou plus exactement d'une partie de ce cabinet: un rectangle très précisément délimité, allant de la cheminée au mur d'en face, au centre duquel justement se trouvaient la table-bureau et le fauteuil du président. Cette zone était parfaitement saine, exempte de tout rayonnement tellurique nocif. Restait à découvrir la raison de cette immunisation anormale.

Or, la cause de ce bienfait inespéré était là, bien visible, concrète, apparente comme le nez au milieu du visage: c'était la cheminée! Une cheminée voutée, en arceau, d'une forme inusitée: mais cette forme était telle qu'elle émettait des ondes assez puissantes pour rééquilibrer, sur toute la longueur de la pièce, l'ambiance vibratoire perturbée par la rupture de forces. Rien d'étonnant donc que le magistrat, qui passait de longues heures à sa table de travail chaque jour pour étudier ses dossiers, continuait de jouir d'une santé florissante, alors que sa famille dépérissait.

Mon second exemple tire aussi son argument d'une cheminée, mais la moralité en est inversée. Il s'agit, en effet d'un ménage de châtelains qui avaient vécu pendant de nombreuses années dans le bonheur et la chance, jusqu'au jour où ils installèrent dans

leur chambre à coucher une exquise, une merveilleuse, une adorable cheminée en marbre rose et blanc du XVIII<sup>e</sup> siècle italien: c'était un chef d'oeuvre baroque qu'ils avaient déniché chez un antiquaire et pour lequel ils avaient eu l'irrésistible coup de coeur.

A peine la cheminée scellée dans le mur, juste en face de leur lit, les malheurs commencèrent à pleuvoir si dru sur leur tête et leur maison qu'ils s'inquiétèrent. Ils se doutaient confusément qu'un tel acharnement du mauvais sort devait avoir une cause, mais ils n'étaient pas capables de la découvrir. Ils m'appelèrent, et je leur dénonçai sans hésitation la rayonnante bombe de malchance qu'ils avaient installée dans leur intimité: cette merveilleuse cheminée rococo dont les formes et les reliefs émettaient des ondes maléfiques capables d'attaquer la santé de ce couples qui dormait sous ce rayonnement pendant toute la nuit, s'imprégnant de radiations V- aussi dangereuse pour la santé que pour la chance des individus.

Une cheminée enlevée et renvoyée chez l'antiquaire, tout rentra dans l'ordre au château, c'est à dire que le destin reprit son cour normal lequel pour ces privilégiés de la chance était la paix dans le bonheur.

Le miracle des pyramides.

Pour passer du fait divers et de l'anecdote galante à l'histoire et à l'architecture la plus grandiose, à la recherche d'une expression la plus spectaculaire possible d'effets subits par des « ondes de forme », je suis obligé d'évoquer les étonnantes propriétés des pyramides. De l'avis à peu près unanime des égyptologues, la conservation des momies pharaoniques serait due en grande partie à la forme particulière des pyramides dans lesquelles elles ont été déposées il y a des milliers d'années. C'est l'un des miracles que les ondes de forme sont capables d'accomplir.

Écoutons Dimitri Merejkovsky qui a si bien parlé des mystères de l'Égypte: « Les savants qui firent des fouilles en 1881 à Deir el Bahari, près de Thèbes, trouvèrent les corps non consumés des Toutmès, des Ramsès, des Aménophis, Maspero raconte qu'il lui arriva de démailloter les momies; les corps étaient presque mous. Cette trouvaille sembla si miraculeuse que personne ne voulut y croire... Dans la tombe d'Izinhèbe, reine de la XX<sup>e</sup> dynastie, furent trouvés les fruits du festin mortuaire; telle était leur fraîcheur que l'on voyait encore sur la chair molle des dattes la trace des doigts qui les avaient touchées. »

pour le physicien, pour le mathématicien, pour le géomètre, qu'est-ce qu'une pyramide? C'est l'association de quatre triangles équilatéraux: un système pentaédrique reposant sur un carré. Une définition plus poétique, mais non moins exacte, est donnée par Merejkovsky: « Les triangles parfaits, s'unissent en un seul point du ciel. »

Or, à l'intérieur de ces pyramides - aussi bien les authentiques, celles de la vallée du Nil, que les reproductions miniaturisées mais respectant les proportions des modèles - se produisent des phénomènes inexplicables autrement que par l'effet d'ondes de forme singulière et puissantes: par exemple, la substance vivante ne s'y nécrose pas; il semble qu'elle soit mise hors d'état d'entrer en combinaison chimique dégradante; c'est ainsi que la chair, la viande, puisqu'il faut l'appeler par son nom, durcit au lieu de pourrir, se déshydrate et se stérilise; le blanc d'oeuf cristallise au lieu d'aigrir et de se décomposer.

Ce phénomène de momification se produit en un point précis de la pyramide, qui serait à peu près son centre de gravité. D'après André Mahoux, ce phénomène aurait un caractère plus que probablement électrique.

- Toutes ces observations que j'ai faites à l'intérieur des pyramides, m'a-t-il dit, démontrent qu'il s'y trouve bel et bien un champ électrostatique très localisé sur la ligne joignant la pointe au centre de la base, et aux environs du tiers de cette ligne en partant du bas.

On peut en déduire que c'est sans doute par l'effet focalisant de la forme pyramidale que ce champ de force devient opérationnel (si j'ose dire!)

des champs de force  
inconnus sont disponibles.

Si bref, si sommaire que soit le coup d'oeil lancé dans le domaine encore ténébreux des ondes de forme, il suffit pourtant à acquérir la certitude que des champs de force d'une amplitude considérable et dépassant les champs énergétiques les plus puissants que l'on puisse engendrer à notre époque existent bel et bien autour de nous et sont en quelque sorte disponibles, prêts à être utilisés par ceux qui sauront le faire soit en inventant une méthode, soit en retrouvant les secrets d'une technique perdue depuis des milliers d'années.

En conclusion, je pense qu'il faut retenir comme valable l'espoir conditionnel de notre savant électronicien qui déclare: « Ces champs présentent entre eux des vecteurs erratiques, tout comme une lumière dispersée par un gaz n'est généralement pas cohérente. Si ces champs étaient rendus cohérents (tout ou partie de ces champs, d'ailleurs) en un point de l'espace, on rendrait disponibles des quantités considérables d'énergie. On accroîtrait ainsi le domaine des investigations physiques, dans une mesure dont il est difficile d'envisager la limite. »

Que puis-je ajouter, sinon: Ainsi soit-il!

Les commodités de la religion.

Lorsque les aîtres sont troublés par les souvenirs tragiques ou douloureux réverbérés par les murs, soit par la malédiction jetée par un malévole, soit par « le mauvais oeil d'un habitant », les appareils efficaces contre les radiations telluriques et cosmiques sont alors d'un faible secours pour assainir l'ambiance. Il faut chercher dans un domaine plus ésotérique la solution du problème.

Je passe sur les moyens traditionnels que tout le monde connaît ou que chacun invente selon la superstition à laquelle il est adonné. J'insiste seulement sur les commodités incomparables qu'offre la religion - grâce à ses cérémonies, ses prières, ses exorcismes, ses sacramentaux - pour purifier une maison et la protéger des influences nocives.

Dès que la griffe du Diable signe - d'une façon même douteuse et presque imperceptible - les manifestations du maléfice, dès que la plus faible odeur de souffre se décèle dans l'ambiance, il ne faut pas hésiter à faire appel à celui qui, par onction et par profession, possède le privilège d'avoir autorité sur les démons. L'action du prêtre, si elle est menée avec foi et énergie, est décisive.

Malheureusement, les nouveaux prêtres ont perdu aujourd'hui le sens du sacré; ils auraient honte qu'on put les confondre avec les pretres-sorciers des religions animistes.

Ils acceptent la tâche ingrate du militant et du missionnaire; ils refusent l'honneur de servir d'intermédiaire entre les deux mondes, d'être des représentants en mystères, des faiseurs de miracles quotidiens. Pour eux, Dieu n'est plus Sabaoth, mais le point Oméga, le Grand Terminus. Ils ne croient plus aux oraisons qui font pleuvoir, aux rameaux bénis qui protègent du malheur, à l'encens qui chasse les démons, à la valeur du rite, à l'efficacité du sacré sur le profane; ils ne croient plus aux pouvoirs dont ils sont doués et trouvent ridicule de faire semblant de les utiliser.

J'ai eu l'occasion plusieurs fois de constater la carence de quelques -uns de ces nouveaux prêtres. L'un d'eux, après avoir accueilli avec suffisance et ironie une paroissienne qui lui demandait de venir guérir une maison ravagée par un maléfice évident, ne put finalement lui refuser catégoriquement le secours de son ministère: il se rendit donc chez elle avec son étole, son bréviaire, son eau bénite et ses grains d'encens: il expédia la cérémonie en riant sous cape de la naïveté de cette vieille bigote. Malgré son scepticisme et sa désinvolture, le remède fut efficace partout où il fut appliqué correctement: c'est-à-dire que le logement fut purifié partout sauf dans les placards, dans l'office et dans les cabinets où le jeune prêtre avait jugé superflu d'entrer; le seuil également restait sous influence nocive, car la cérémonie hâtive avait commencé seulement au-delà.

Cette maison avait été construite sur un ancien charnier. Historiquement, le lieu était maudit pour tous les péchés et crimes qui y avaient été commis. Les promoteurs modernes ne s'embarrassent pas des contingences. Un petit immeuble s'éleva à cet emplacement. Dans les huit appartements, les premiers locataires succombèrent aussitôt sous les attaques foudroyantes de la malchance ou de la maladie. Les plus sages s'enfuirent sans demander leur reste. Les autres devinrent hébétés de malheurs. C'est alors que la propriétaire appela son curé à l'aide. Ce prêtre eut le tort de ne pas prendre sa tâche au sérieux. Le mal fut refoulé, mais non pas totalement chassé. Résultat: dans les cinq appartements qui restaient occupés, on compta dans une seule année trois décès par maladie, deux morts violentes par accident, le suicide d'un jeune homme de quatorze ans, deux divorces, deux condamnations pénales, et combien d'autres malheurs restés ignorés!

Depuis que j'ai eu sous les yeux un tel exemple, je crois qu'il vaut mieux avoir recours à des laïcs initiés plutôt qu'à des clercs désacralisés. À défaut de l'onction, l'initiation leur donne accès au cœur du mal. Ils savent la prière qui accompagne utilement l'encens, l'oraison qui soutient la conjuration. Ces sorciers, quand ils sont honnêtes et désintéressés (ce qui arrive quand même quelquefois), triomphent alors des forces occultes avec une aisance surprenante et une autorité supérieure à celle des prêtres pusillanimes.

Le caillou magique.

Cette réserve faite, je comprends fort bien que les esprits sérieux (voire fort) désirent aller au-delà des remèdes de bonne femme, des momeries, des cérémonies et des rites pour lesquels l'assistance du prêtre ou du sorcier est nécessaire. Il est bien naturel qu'un homme moderne, instruit, civilisé, préfère résoudre par ses propres moyens les problèmes « domicaux » auxquels il est confronté.

Eh bien, il le pourra, s'il accomplit avec constance et ponctualité certains exercices en apparence absurde. Le procédé dont il s'agit, recommandé par les maîtres les plus sérieux en science talismanique, permet en effet d'acquiescer autorité, non seulement sur les influences anarchiques, pernicieuses, qui peuvent ravager une maison, mais aussi sur toutes les autres forces qui interfèrent dans la vie courante.

Quiconque souhaite posséder la puissance de faire ou d'interdire peut ainsi, sans crainte d'être déçu, se forger une petite arme absolue dont il fera un usage souverain pour le bien comme pour le mal. Arme terrible donc, tempérée heureusement par la loi du boomerang et de la compensation: celui qui mésuse ou abuse de ce pouvoir paiera mille fois plus cher qu'il n'aura gagné, perdra mille fois plus qu'il n'aura conquis.

Il reste à expliquer en quoi consiste ce procédé dont l'efficacité est garantie. Nous arrivons là au moment délicat où les contes de fées deviennent vrais, où la citrouille va réellement se changer en Rolls - Royce. J'écris pour des adultes raisonnables, non pour des enfants dépourvus de sens critique. Eh bien, en pesant mes mots, je promets aux grandes personnes valeureuses qui accompliront scrupuleusement l'exercice que je vais décrire, je leur promets influence et puissance sur la matière inerte, sur les êtres vivants, sur l'événement, sur l'incident, comme seule la baguette magique pouvait le leur laisser espérer dans leurs rêves d'enfants. Voici la recette: ramassez un galet sur la plage ou un caillou dans la campagne - n'importe quelle petite pierre fera l'affaire -, rapportez-le chez vous et placez-le sur le fronton d'une armoire ou sur la plus haute planche d'un placard, en un endroit relativement difficile à atteindre.

Chaque nuit, à l'heure où vous avez coutume de dormir le plus profondément, vous vous réveillerez, vous sortirez de votre lit pour aller accomplir ce geste parfaitement gratuit et saugrenu: retourner le caillou une seule fois, sans brusquerie ni mauvaise humeur, en appliquant fortement votre volonté à lui transférer le mérite de l'effort que vous venez de faire en vous levant en pleine nuit rien que pour le toucher!

Cet exercice doit être exécuté 365 nuits de suite sans la moindre interruption pour quelque cause que ce soit. Au bout de ce temps, vous aurez en votre possession un caillou doué d'une puissance prodigieuse; en dirigeant judicieusement l'énergie dont il est chargé, vous pourrez réussir n'importe quelle entreprise, agir à portée ou à distance sur n'importe qui, commander aux êtres et aux événements. Cette pierre magique sera capable aussi bien de purifier votre maison de toute radiation nocive que d'éveiller à votre profit la Belle endormie, de chausser votre auto de pneus de sept lieues, de vous ouvrir les coffres d'Ali Baba, ou de vous faire gagner le gros lot.

Ne dites pas: « C'est impossible! » ne souriez pas en haussant les épaules. Commencez plutôt l'expérience dès cette nuit. Au bout d'un an et un jour, vous serez propriétaire d'une force morale qui n'a ni équivalent ni précédent. C'est presque un pari pascalien: comment refuser de le tenir, quand l'enjeu est d'une telle importance?

## CHAPITRE VII LE FANTOME EST INNOCENT

Tout ce que j'ai écrit dans ce livre, j'en ai d'abord parlé, au rythme de la conversation, avec des amis ou des informateurs. En échange de renseignements et d'arguments, de

confidences et d'objections, la pensée va et vient d'un « non » à un « peut-être ». Enfin la conviction se fonde de plus en plus solidement.

Dans cette enquête, dans cette démarche de l'esprit, rien de systématique, rien de prémédité, j'ai toujours agi en éclaireur de pointe dont la mission, dans l'arme de la Cavalerie, à laquelle j'ai eu l'honneur d'appartenir, se résume en deux verbes: voir et rendre compte.

D'abord j'ai vu. J'ai constaté que certaines maisons - que beaucoup de maisons - avaient une influence directe très forte sur la santé, sur le moral, sur le bonheur, sur la chance de leurs habitants. Ensuite, j'ai cherché des explications raisonnables à ces phénomènes surprenants: comment et pourquoi des matériaux inertes, assemblés avec ou sans art sur un terrain donné, peuvent-ils avoir une action aussi puissante sur le comportement et le devenir des êtres vivants?

Ce mystère des maisons, la science et la magie (chacune selon ses méthodes), l'empiriste et l'occultiste, le physicien et le sorcier, l'architecte et le mage, le biologiste et le magnétopathe, tous ont contribué à l'éclaircir pour moi.

Finalement, je suis arrivé, comme on l'a vu dans les pages précédentes, à la conviction que la santé d'une maison - son innocuité pour l'habitant - dépend du terrain sur lequel elle est implantée, des matériaux dont elle est faite, et enfin des souvenirs enregistrés par la mémoire des murs.

Sur ces trois points, je me suis longuement expliqué dans les chapitres précédents.

Il en est un quatrième sur lequel, je le sais bien, on m'obligera à me prononcer, quelque effort que je fasse pour me dérober: c'est le problème des maisons hantées.

Si l'on veut s'entendre, il faut d'abord s'accorder sur le sens des mots. Hantées par qui? Par des revenants, des fantômes?

Prisonniers sur parole dans l'au-delà.

En tant que poète, amateur de merveilleux, j'aime beaucoup les fantômes. Malheureusement, ils n'existent pas. Comme les vedettes de cinéma, on les voit en certaines circonstances, sous certaines conditions et en certains endroits. Mais ce n'est qu'une illusion de présence. Les Garbo et les Bardot vivent bien quelque part en réalité, mais c'est dans un autre monde que celui du commun des mortels. Nous ne connaissons que leur représentation sur un écran plat; leurs rondeurs pour nous sont, hélas ! impalpables. Mais le trompe l'oeil est si parfait qu'il trompe également le coeur et l'imagination. Les fantômes, eux aussi, nous les voyons agir sous nos yeux, se comporter comme s'ils avaient une existence réelle, alors qu'ils sont prisonniers sur parole dans un au-delà d'où seules les images peuvent s'échapper. Dans les salles obscures comme dans les châteaux hantés, c'est le même miracle, scientifiquement explicable, qui se produit: celui des images mouvantes.

Ces fantômes, qui hantent certaines maisons, ne sont donc en réalité qu'une projection de souvenirs faite par la mémoire des murs. Les témoins de bonne foi qui les ont vus n'ont pas eu de relations inquiétantes avec des revenants de l'au-delà; ils ont seulement assisté à un film dont l'action réelle s'est déroulée jadis dans le même décor que celui de la projection. C'est d'ailleurs l'application de l'attachement exclusif, de la fidélité des fantômes aux aîtres: un fantôme ne quitte jamais sa maison, on ne le rencontre pas

ailleurs, il ne dîne jamais en ville; il ne peut apparaître que dans son décor d'origine, uniquement entre cour et jardin, sur la scène de son théâtre particulier.

Un tel film, quand il est projeté régulièrement dans une maison, est-il capable de perturber l'ambiance vibratoire d'un foyer familial normal? Je ne le crois pas. En tout cas, rien de comparable avec l'agressivité violente des ondes nocives, abstraites ou concrètes, qui attaquent en profondeur la morphologie, la sensibilité et la mentalité de l'individu.

De Dieu ou du Diable.

Il convient de ne pas confondre fantômes et apparitions. Les premiers ne sont que des images mouvantes. Les secondes sont une réalité; elles existent indépendamment de tout souvenir, de tout passé, de tout décor. Qu'elles viennent de Dieu ou du Diable, elles sont capables, dans la maison où elles se manifestent, de bouleverser l'ambiance et de modifier le destin des habitants.

Ces apparitions sont heureusement assez rares. Les maisons qui en sont favorisées ne sont ni plus ni moins que des « sanctuaires », au même titre que ceux dont nous avons étudié les caractéristiques dans un précédent chapitre. On sait les dangers et les grâces qui s'attachent à ces lieux selon que leur « consécration » a été bénéfique ou maléfique. Nous abandonnerons donc ce sujet particulier pour revenir aux classiques fantômes pour lesquels l'imagination populaire n'aura jamais fini de se passionner.

Un fantôme photogénique.

Les chasseurs de fantômes ne reviennent pas toujours bredouilles. Un Anglais, nommé H. Price, notamment, réussit un jour, sans s'en douter, un coup particulièrement heureux. Menant une enquête à Londres, en 1934, dans une maison qu'on lui avait signalée comme hantée, il photographia, au cours de ses investigations, la bibliothèque qui était, affirmait-on, le séjour préféré du fantôme. Au moment où il prit le cliché, personne ne se trouvait dans cette pièce. Pourtant, le film développé révéla la présence d'un gentleman en train de lire son journal, assis dans un fauteuil. C'était l'ancien propriétaire de la maison, mort depuis plusieurs années. Invisible en plein jour, le fantôme qui n'apparaissait que la nuit s'était laissé prendre au piège par le flash d'une caméra.

Il est certain qu'il n'y eut dans cette affaire ni supercherie ni trucage.

Price était honnête. D'autre part, il n'était pas naïf et, si quelque plaisantin avait voulu s'amuser à lui jouer un tour, il s'en serait aperçu et aurait eu assez d'humour pour en rire. Donc il faut admettre, il faut croire qu'il avait bel et bien réussi l'exploit impossible: photographier un fantôme!

Alors? Devant une telle preuve est-il encore possible de nier l'existence des fantômes? Hélas ! oui, et je vais essayer d'expliquer pourquoi en quelques mots.

Ce fantôme qui s'est laissé prendre au piège de la caméra, ce n'était pas un revenant, c'était plutôt (si j'ose dire) un restant. De son vivant, le gentleman avait été enregistré par la mémoire des murs; après sa mort, son souvenir peut être réverbéré chaque fois que les conditions indispensables sont remplies. Price croit voir sur son cliché un vrai fantôme, alors qu'en réalité c'est seulement la photographie d'une photographie, le film d'un film.

Cette théorie, cette hypothèse, m'a depuis longtemps séduit et convaincu.

Grâce à elle, il n'y a plus pour moi de problème de maison hantées. Le fantôme est innocent: il faut chercher un autre responsable. Les bruits, les coups dans le mur, la valse des meubles, les chutes d'objets, tous les phénomènes de hantise ont presque toujours une cause naturelle que l'on finit par découvrir. Sinon, c'est le diable qu'il faut accuser. On le reconnaîtra facilement: il a son style bien à lui pour mener le sabbat dans une maison (le saint curé d'Ars en a su quelque chose)! En tout cas, on ne peut confondre les démons trublions - qu'il importe d'exorciser au plus tôt - avec les honnêtes fantômes qui sont les gardiens du foyer et le charme des vieilles demeures.

Un film visible sans écran.

Peut être serait-il opportun de donner quelques explications techniques sur l'apparition des fantômes, sur le procédé de révélation de ces images anciennes, conservées dans les plis d'un éther subtil, comme peuvent l'être les bruits dans les sillons d'un disque qu'une simple aiguille suffit à faire chanter.

Mais qui sera capable de faire l'exposé clair, scientifiquement acceptable, d'un tel miracle? Pas moi.

Je peux seulement essayer de vulgariser les explications sur l'hypothèse et le mécanisme du phénomène. Chacun en retiendra ce qu'il croira.

Tout être vivant est doué d'un rayonnement plus ou moins intense selon sa personnalité et selon l'ardeur qu'il met à accomplir certaines actions. Comme nous vivons dans un monde fermé, ce rayonnement n'est pas perdu; il est absorbé ou réfléchi par le décor et, finalement, il s'inscrit durablement dans cet éther mystérieux qui est comme la trame de l'atmosphère close dans laquelle nous sommes enfermés.

C'est exactement comme si chacun de nos gestes était photographiés sur une pellicule invisible et impalpable. Sous certaines conditions, et sous l'effet de certains agents physiques ou chimiques, cette photographie peut être momentanément révélée, et nous voyons alors apparaître réellement sur l'écran immatériel de la quatrième dimension le mort répétant les gestes de sa vie.

L'apparition d'un fantôme n'est rien d'autre qu'un film sans relief qui se déroule sur l'écran sans épaisseur de ce que j'appellerai notre éther second. Dans les plis de notre atmosphère, toutes les images restent inscrites plus ou moins profondément. Il suffit de trouver le moyen de les révéler, et nous pourrons à volonté revivre l'exécution de Marie Stuart ou la bataille de Waterloo.

Cette hypothèse (que je soutiens depuis longtemps) ne m'apparaît plus totalement satisfaisante depuis mon récent séjour à Montfort - sur - Argens dans cette ancienne Commanderie de Templiers que j'ai signalée brièvement dans les « enquêtes à suivre ».

le propriétaire de ce château, M. Gérard Couette, n'est pas un de ces mécènes riches, stupides et bien intentionnés, pour qui le sauvetage des vieilles pierres est un snobisme culturel. Il est archéologue, certes, mais il a l'originalité de s'intéresser encore plus à l'âme qu'au corps des vieux logis. En grattant, en guérissant les murs de la Commanderie, il a su faire parler leur mémoire, et les découvertes qu'il a ainsi faites sont aussi terribles qu'émouvantes.

L'histoire de ce château est chargée d'événements, de secrets, de mysticisme et de violence. Après l'excommunication et le brulement des chevaliers du Temple, il devint

pour plusieurs siècles la propriété de l'ordre de Malte. Pendant la Révolution, il fut souillé par la populace. Transformé en prison, il servit d'antichambre du supplice aux aristocrates, aux prêtres, aux honnêtes suspects, à toutes les victimes de la Terreur. A cette époque, des scènes de torture et de débauche se déroulèrent à tous les étages de la Commanderie, de la crypte au sommet des tours, dans les mêmes pièces qui vraisemblablement avaient vu jadis des expériences d'alchimie, des cérémonies de haute magie, des initiations de chevaliers, et peut-être entendu des conversations avec Dieu! Quand les murs se mettent à réciter leur leçon de mémoire, tant de souvenirs peuvent bien finir par faire un mélange détonnant c'est justement ce que j'ai pu vérifier pendant mon passage à Montfort.

Dans l' «occultum » de Montfort.

Après la souillure révolutionnaire, le noble édifice fut laissé à l'abandon. Les ruines commencèrent à enfouir les mystères et les souvenirs. Jusqu'au jour où M. Gérard Couette en fit - difficilement - l'acquisition.

Depuis lors, tant bien que mal, la restauration se poursuit, intelligemment et respectueusement. Le château a retrouvé sa dignité; les tours sont de nouveau coiffées; les plaies extérieures sont cicatrisées, les fenêtres ne sont plus béantes. La belle Commanderie au visage plat, au teint blond, recommence à regarder de son haut village et son fleuve, à veiller sur la haute vallée de l'Argens.

Un monument historique de plus est sauvé. Tant mieux! Mais une victoire d'un autre ordre, beaucoup plus importante, beaucoup plus secrète, a été remportée par le propriétaire dans son combat contre le temps et la ruine des pierres: dans l'épaisseur des murs truqués jadis par l'art des moines guerriers, il a réussi à retrouver des cabinets mystérieux, des escaliers dérobés, des passages secrets... L'un de ceux-ci aboutit à une petite pièce sans porte ni fenêtre, voûtée, carrelée de céramique rouge sombre. On y accède aujourd'hui, en passant par la crypte, grâce à la brèche que pratiqua Gérard Couette quand il découvrit cet occultum ignoré, inutilisé sans doute depuis plusieurs siècles, et où s'étaient accumulées des rémanences redoutables.

Je n'ai encore jamais séjourné dans aucun lieu au monde où l'on se sente à ce point en butte à des forces invisibles, contradictoires, contraignantes, exaltantes, déséquilibrantes, dissociatrices. L'homme normal y perd très rapidement, d'abord le sens de l'orientation et de l'équilibre, puis la notion du temps, et enfin son intégrité psychique.

Je n'ai pas eu le courage de prolonger l'expérience très longtemps; mais si courte qu'elle ait été, je n'ai encore jamais ressenti au cours de ma vie une sensation aussi étrange, aussi angoissante et aussi exaltante que celle rapportée de mon passage dans l'occultum de Montfort.

J'étais plongé dans un vortex de vibrations, un ouragan invisible et silencieux où se déchainaient les courants telluriques et cosmiques, les ondes de forme aussi, bref, tous ces rayons qui attaquent l'homme dans le champ clos d'une maison, et dont je viens d'essayer d'expliquer dans ce livre l'origine et le mode d'action - sans oublier naturellement les ondes abstraites, les ondes de pensées, fulminant les interdits et les malédictions, creusant des abîmes sous les pieds de l'intrus! En surimpression sur ce

tohu-bohu de forces accourues de tous les horizons, la mémoire des murs projette des images hallucinantes.

Dans cet étroit caveau voûté, des scènes d'abomination mystique ont certainement eu lieu jadis: peut-être des sacrifices humains, des immolations d'enfants nouveau-nés, comme le laisseraient supposer les résultats des investigations de la « mémoire antérieure », les expériences médiumniques tentées en cet endroit. En tout cas, les orages spirituels qui ont éclatés ici y ont laissés un ozone irrespirable pour les poumons modernes.

Un sas pour les âmes.

Il y a dans la commanderie quelques « cabinets de réflexion » qui sont presque aussi frottement « chargés » que l'occultum; mais leur « charge » est beaucoup moins dramatique, moins agressive, moins traumatisante pour le visiteur.

En grattant - à certains endroits que les premières lueurs de l'initiation désignent - l'enduit ignoble qui recouvrait les murs, Gérard Couette a trouvé des sigles et des figures magiques, les signatures des chevaliers qui méditèrent dans ces réduits, y tentèrent parfois d'impossibles réalisations, y prièrent et s'y repentirent.

A plusieurs indices qui ne trompent pas, on y sent encore leur présence et leur influence. Amicale ou hostile? Bénéfique ou maléfique. C'est selon. Selon la vertu du fantôme et selon la qualité du vivant.

Jusqu'à présent, dans toutes les manifestations dont la commanderie est le théâtre, rien qui contredise absolument ma théorie sur les revenants et les maisons hantées. Rien d'impossible à ce que les ombres qui, la nuit, marchent dans les salles des armures, montent les escaliers, traversent les chambres, poussent les portes fermées, traînent des meubles soient des « fantômes photographiques » révélés par le décor.

J'en trouve presque une confirmation dans le fait que l'un des fantômes a l'habitude de sortir de la chambre, qu'il visite régulièrement, en traversant le mur à l'endroit exact où il y avait jadis une porte, remplacée aujourd'hui par une cloison pleine. Si ce phénomène de hantise n'est qu'un film du passé, comme je le crois, on peut quand même être surpris que ce soit un film sonore: on entend, en effet, très distinctement grincer la porte imaginaire quand elle s'ouvre pour livrer passage à la forme immatérielle.

La main livide, qui apparaît presque en permanence sur le mur d'une des chambres, toujours au même endroit, à droite de la cheminée monumentale, peut fort bien, elle aussi être une rémanence photographique du passé, par exemple le souvenir visible d'un prisonnier qui souffrit longuement enchaîné à cette place par un poignet. C'est la trace et le symbole de son supplice qui persistent ainsi dans cette apparition spectrale.

J'en arrive maintenant au point où ma théorie ne peut plus rendre compte d'une manière absolument satisfaisante de certaines manifestations observées dans la Commanderie. L'événement dont il s'agit ne peut être le déroulement d'un film du passé dont nous surprenons une séquence; car il met l'agitation des fantômes en prise directe avec les incidents de la vie actuelle, ceux-ci étant la cause de celle-là. En effet chaque fois que meurt un habitant de Montfort - sur - Argens, il se produit dans la Commanderie un remue ménage extraordinaire, va - et - vient bruyant et gémissant d'ombres qui montent de l'occultum par le passage secret jusqu'au sommet de la tour

d'Orient. A croire que les chevaliers défunts se réveillent pour accueillir leur coparoissien trépassé et lui faciliter le passage dans l'autre monde.

C'est d'ailleurs l'opinion du maître du château. Il la partage avec d'autres sages. La Commanderie de Montfort sert de sas aux âmes entre l'ici-bas et l'au-delà. C'est à la fois une vocation originelle et un privilège de ce haut lieu où a toujours soufflé l'esprit.

Au terme de ce voyage qui mène à l'aube, je me sens moins assuré dans mes convictions raisonnables. Si ces passeurs d'âmes existent, daignent ces fantômes me pardonner d'avoir douté de leur réalité. Pour mieux désormais les suivre dans leur ascension et les comprendre dans leurs travaux, j'aimerais que dans ma chair vivante ils m'adoubent chevalier du Temple!

Un cas extraordinaire de « hantise parfumée »

Personne ne s'étonne de voir des fantômes. On a pris l'habitude des maisons hantées. Les bruits mêmes n'effrayent plus. Les vivants sont devenus très familiers avec le domaine des morts. D'ailleurs, voir et entendre ne suffisent plus à convaincre les sceptiques; ces phénomènes, mêmes s'ils restent inexplicables, sont la proche banlieue du surnaturel: c'est un voyage qui ne dépayse plus.

Il en va tout autrement des cas de « hantise parfumée ». il s'agit alors de manifestations provoquées par l'Invisible, et que nous ne percevons que par un seul sens: l'odorat. Les témoins et les victimes de cette forme si particulière de hantise sont beaucoup plus affectée, voire effrayés, par cette intrusion d'un mystère olfactif dans leur univers sensible qu'ils ne le sont éventuellement par la rencontre d'un revenant, d'un ectoplasme ou d'une apparition. La raison en est simple: ce que l'on voit et ce que l'on entend peuvent être le produit d'une hallucination visuelle ou auditive; sans être « fou » (au sens que les bonnes gens donnent à ce mot), il arrive assez souvent que l'on croie voir ou entendre des choses qui n'existent pas réellement: ce n'est qu'une banale erreur des sens ou l'expression d'une sensibilité poétique raffinée. Mais une odeur, quand elle est perçue, doit avoir une source; elle vient de quelque part. L'hallucination olfactive est très rare, et il est inquiétant d'y être sujet, car c'est un symptôme d'aliénation mentale, d'hystérie ou d'épilepsie.

Ayant eu l'occasion, au cours d'un débat télévisé, d'exposer un cas tout à fait caractéristique de « hantise parfumée », je dus rompre le dialogue avec le médecin psychanalyste qui m'opposait cette objection préalable et dirimante. Or, n'étant moi-même ni fou, ni hystérique, ni épileptique, pas plus d'ailleurs que les dizaines de personnes ayant constaté le phénomène et senti l'odeur, aucune discussion n'était possible sur le sujet.

Mon exemple de référence, je l'ai trouvé dans un château des environs de Valenciennes. L'une des chambres du premier étage est rendue inhabitable par une odeur infecte, une odeur de putréfaction et de mort, qui semble sourdre au pied du lit, à des intervalles réguliers. Car cette senteur abominable, insupportable, ne stagne pas en permanence dans la pièce; elle se manifeste de temps en temps, selon un rythme d'émission imprévisible pour tout autre que son ordonnateur.

Qui est ordonnateur? On s'en doute, sans en avoir de preuves certaines. Mais ce que personne n'a encore pu découvrir, c'est comment, par quelle voie « magique » ou naturelle, l'odeur est diffusée dans la chambre. Ce parfum de mort n'a ni cause ni

source. Simplement il existe, on le sent, et il empoisonne, il terrorise les habitants du château.

Dans ces lieux hantés - hantés par une odeur et non par un fantôme - habite une famille bourgeoise française type: le père, directeur d'une importante usine, ancien polytechnicien, rationaliste (parbleu!) et peu disposé à croire aux interférences du surnaturel dans la vie quotidienne, a cherché la cause réelle, la source de l'odeur, le rat crevé, la fuite de gaz pestilentiel, une remontée d'épandage, des émanations d'égout, que sais-je? En vain. Le plancher fut arraché lame par lame, curé, désinfecté, remplacé par un neuf. L'odeur persistait. Le plafond fut alors entièrement refait jusqu'aux chevrons; rien de suspect n'y fut découvert. Ce fut enfin au tout des murs d'être défoncés, sondés, réparés, plâtrés à neuf. Bref, la chambre avait été totalement révisée, restaurée, sans qu'un pouce carré ait été négligé, et pourtant l'odeur de mort continuait d'y régner.

La maîtresse de maison, qui ne sortait pas de Polytechnique mais plutôt du Couvent des Oiseaux (ou de son homologue nordiste), appela le curé pour chasser les maléfices parfumés à coup de bénédiction et de sacramentaux. Mais cette intervention n'eut pas plus de résultat que celle des maçons et des peintures.

En désespoir de cause, il fallut faire appel aux sorciers, aux radiesthésistes, aux exorcistes, aux désenvouteurs, aux magnétopathes, aux naturopathes, aux ingénieurs de la pollution et de l'hygiène, aux voyants, aux cartomanciennes, à tous les gardes champêtres de l'Inconnu, aux bergers des Forces invisibles (j'en passe et des plus pittoresques). Finalement, tous donnèrent leur langue au chat noir de la superstition: ils furent incapables non seulement de faire disparaître l'odeur, mais aussi de dire d'où elle venait, par quelle voie, par quel moyen, et qui était l'auteur responsable de cette hantise parfumée.

Pour ma part, ayant étudié ce problème, je puis avancer sinon une solution du moins une hypothèse.

Les intéressés sont d'accord sur l'origine du maléfice: ils accusent une femme qui leur veut du mal de leur lancer ce diabolique sortilège, et de le faire sinon elle-même, du moins par sorcière interposée.

Je crois assez aux pratiques de magie noire, à ces redoutables agressions psychiques dont j'ai eu, hélas ! trop souvent, à constater les effets sur des victimes sans défenses. Mais dans le cas présent, c'est l'expression du maléfice qui est singulière: une odeur qui est perçue par tout le monde, et non pas seulement par ceux à qui elle est destinée. Il ne s'agit pas d'une sensation subjective, mais d'un fait objectif, d'une réalité.

Dans ces conditions, comment expliquer qu'une odeur puisse naître de rien? L'odeur de violette ou de rose est un symptôme de sainteté, un préjugé valable d'une présence céleste. A l'opposé, l'odeur de soufre ou de putréfaction est signe d'une manifestation diabolique. Mais, dans ce château, au sein de cette honnête famille chrétienne, il n'y a aucune raison plausible que le démon éprouve le besoin d'opérer une intervention spectaculaire. Il s'agit donc certainement du simple résultat d'une opération magique réalisée par un être humain vivant. Reste seulement à savoir comment le mage noir ou la sorcière s'y prend à distance pour infester une pièce au point d'en rendre l'atmosphère irrespirable.

Deux hypothèses sont à envisager. La première a un caractère géophysique: une ligne de rupture des forces compensées traversant le château, il est possible que les ondes porteuses émanent de ce courant souterrain aient été chargées, très loin en amont, des effluves abominables qui, modulés par une fréquence magique, seront dirigés vers la pièce qu'il convient et qui servira de caisse de résonance.

La deuxième hypothèse préfère la classique explication par le relais fluidique qu'il faut chercher à l'intérieur du château. N'oublions pas qu'il y a des enfants dans cette famille, et que les adolescents sont des centres psychiques moteurs très vulnérables à ces sortes d'émissions d'ondes abstraites. Il est donc possible qu'ils servent à leur insu de relais et transmettent les émissions qu'ils reçoivent, avec une fourche directionnelle suggérée.

Peut-être y a-t-il une troisième solution plus satisfaisante. Je laisse aux chercheurs qui s'intéressent à ce mystère le soin de la trouver.

Quand Paco Rabane faisait éclater  
les vitres du métro.

La « hantise parfumée » est vraiment la plus inquiétante et la plus inconfortable qui puisse affecter une maison. Une odeur indélébile, dont la source est surnaturelle, peut rendre fou à la longue celui qui la subit, tandis que l'on finit toujours par s'accommoder d'un fantôme, quel qu'il soit.

C'est bien l'avis de Paco Rabane, ce curieux artisan de la haute couture, dont les ateliers sont logés rue du Cherche Midi, dans l'ancien hôtel particulier de d'Artagnan: il habite, m'a-t-il dit, boulevard Saint Germain, dans un appartement hanté par le fantôme d'un prêtre aimable et bienveillant, qui ouvre les portes devant lui, et pousse parfois la familiarité jusqu'à mettre la main sur l'épaule des invités.

Rien d'étonnant d'ailleurs qu'un tel homme apprivoise les fantômes. Il vit avec une antenne constamment braquée dans l'autre monde. C'est peut-être là que lui sont donnés les modèles de ses robes qui déconcertent la tradition... Une anecdote fait mieux comprendre qu'une analyse psychologique, la violence spirituelle de ce Basque prédestiné:

- Du temps que je mangeais de la vache enragée, m'a-t-il raconté, je voyageais un jour dans le métro sur la ligne de la Porte des Lilas et, inconscient de toutes les contingences de la réalité autour de moi, je priais avec une intensité formidable. Au terminus, comme tout le monde descendait, je fus tiré brutalement de ma prière. Dans ce milieu fermé où ma prière avait créé une surtension anormale, la chute de tension fut si soudaine qu'elle provoqua une véritable déflagration et que, d'un seul coup, toutes les vitres du wagon dans lequel j'étais assis volèrent en éclats!

Une rose pour un fantôme.

C'est un fantôme plus aimable que Rainer Maria Rilke fréquenta pendant les dernières années de sa vie. A Muzot, en Suisse. Il habitait dans ce village une vieille tour, ruine survivante d'un château qui, quatre siècles plus tôt, avait servi de cadre aux amours tragiques d'Isabelle de Chevron.

Les noces de cette noble dame avec le seigneur Jean de Monthey furent célébrées à Muzot en 1514. Le bonheur conjugal du jeune couple ne dura qu'une année. Monthey

partit pour la guerre et fut tué à la fameuse bataille de Marignan. Son corps fut ramené à sa jeune veuve au château de Muzot.

Isabelle supporta avec constance et dignité la mort de son époux. Mais, comme elle était belle, bonne et riche, elle eut bientôt de nombreux prétendants. Deux de ceux-ci étaient si violemment épris qu'ils ne se résignaient pas à l'éventualité que l'un peut un jour être préféré à l'autre: ils s'entre-tuèrent dans un duel à mort.

Isabelle ne put se consoler de la mort de ses deux prétendants. Elle devint folle. Sa beauté jusqu'au bout survécut à sa raison, jusqu'à sa fin qui fut tragique.

Elle avait pris l'habitude de quitter son château chaque nuit pour se rendre au petit cimetière voisin de Miège, où ses deux amoureux avaient été enterrés côte à côte. Elle y demeurait jusqu'à l'aube, en prière et en pleurs, prostrée devant ces tombes jumelles. C'est là qu'on la retrouva un matin, morte de froid et d'amour.

Mais ce n'est pas dans ce cimetière que son émouvant fantôme revint; c'est dans la tour de Muzot. Elle eut ainsi la chance d'y tenir compagnie à l'un des poètes de tous les temps et de tous les pays qui a le mieux parlé de l'amour; un poète qui eut le privilège unique d'être tué par la piqûre d'une rose; un poète qui écrivit, pour cette fleur dont il devait mourir, la plus belle et la plus mystérieuse invocation, deux vers qui lui servent aujourd'hui d'épithète dans le cimetière de Rarogne où il repose:

Rose, o reiner Widerspruch, Lust

Niemandes Schlaf zu sein unter so viel Lidern.

(Rose, o pure contradiction, volupté de n'être le sommeil de personne sous tant de paupières!)

FIN.